BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
148
L
52
NAPOLI

148.
L
52.

GALERIE

HISTORIQUE

DES HOMMES LES PLUS CÉLÈBRES.

Jo. W.

GALERIE

HISTORIQUE

DES HOMMES LES PLUS CÉLÈBRES

De tous les siécles et de toutes les nations.

Contenant leurs Portraits, gravés au trait, d'après les meilleurs originaux, avec l'abrégé de leurs vies, et des observations sur leurs caractères ou sur leurs ouvrages; par une Société de gens de lettres.

Publiée par C. P. LANDON, peintre, ancien pensionnaire de l'Académie de France, à Rome; seul propriétaire de l'ouvrage.

TOME IV.

A PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, libraires, rue de Lille, et à Strasbourg, grand'rue, n.° 15.

DE L'IMPRIMERIE DES ANNALES DU MUSÉE.

AN XIII. — 1805.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

SOCRATE.

Landon direx.t

NAPOLI

SOCRATE.

Socrate, qui, de l'aveu de toute l'antiquité, passe pour le plus sage des philosophes et le plus vertueux des hommes, naquit à Athènes 471 ans avant l'ère vulgaire, 40 ans avant la guerre du Péloponèse. Il était fils d'un sculpteur et d'une sage-femme. Destiné à la profession de son père, il paraît qu'il l'exerça quelque temps, et même qu'il s'y distingua. On peut donc penser que ce fut en contemplant la beauté des proportions du corps humain qu'il s'éleva jusqu'à l'idée de la perfection morale : il sentit que si un rapport exact entre les organes, les fonctions et les besoins de l'homme constituait la première; l'autre ne pouvait résulter que d'une parfaite harmonie entre ses pensées, ses actions et ses devoirs. Pour développer ces premières notions, il se voua tout entier à la philosophie, et porta dans tous les genres d'études l'ardeur et l'obstination d'une ame forte et avide d'instruction. L'examen de la nature, les sciences exactes et même les arts agréables fixèrent tour-à-tour son attention. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir que plus il avançait, plus les ténèbres s'épaississaient autour de lui. Deux classes d'hommes se chargeaient alors, dans la Grèce, du soin de répandre les lumières : les philosophes proprement dits, qui passaient leur vie à méditer sur la

formation de l'univers et sur l'essence des êtres; et les sophistes qui, à la faveur d'une dialectique captieuse et d'une vaine éloquence, se faisaient un jeu de discourir sur tous les objets de la morale et de la politique, sans en éclaircir aucun. Ceux-ci, en soutenant indifféremment toutes les doctrines, devaient à la longue obscurcir toutes les vérités : Socrate les regarda comme dangereux, et se proposa de les combattre. Quant aux premiers, il s'aperçut promptement qu'aux sciences qu'il aimait, et qu'on lui reprocha même de cultiver, ils avaient substitué de vaines spéculations également dépourvues de certitude dans leurs principes et d'utilité dans leurs résultats. Inspiré par un ardent amour pour le bien, par un sentiment vif de la vérité et par une parfaite droiture, il vit que la philosophie attendait une réforme; qu'il fallait la renouveler en quelque sorte, et la rappeler à son véritable but, l'observation des faits, et surtout le perfectionnement de l'homme et son bonheur. L'étude de la nature humaine, de ses penchans, de ses besoins, fut celle à laquelle il se consacra. *L'homme heureux par la vertu :* voilà le problème qu'il se proposa de résoudre, en rétablissant l'autorité de l'expérience, en liant constamment la théorie à la pratique. Il ne prétendit point expliquer la nature de la Divinité; mais il s'énonça toujours clairement sur son existence et sur sa providence. Il laissa de côté toutes les

vaines hypothèses sur l'essence de l'ame ; mais il parla de son immortalité comme d'une source d'espérances pour le juste, et de consolations pour l'opprimé. Il ne rechercha point l'origine du bien et du mal ; mais il voulut connaître ce qui fait réellement le bonheur et le malheur de l'homme ; et ce fut sur cette connaissance qu'il fonda sa morale. Il prouva qu'au milieu de tant de biens et de maux passagers ou factices, il existait un bien réel, permanent et inaltérable ; qui remplit l'ame sans l'épuiser, qui l'établit dans une tranquillité profonde pour le présent, dans une entière sécurité pour l'avenir. Ce bien, il le fit consister dans l'exercice de la vertu, c'est-à-dire dans l'accomplissement des devoirs : pour l'obtenir, il indiqua un guide sûr ; ce fut la sagesse qu'il définit une raison éclairée. A la faveur de cette vive lumière, l'homme, selon lui, est juste, parce qu'il est intimement persuadé qu'il est de son intérêt d'obéir aux loix et de ne faire tort à personne ; il est tempérant, parce qu'il voit clairement que l'excès des plaisirs entraîne, avec la perte de la santé, celle de la fortune et de la réputation ; il a le courage de l'ame, parce qu'il connaît le danger et la nécessité de le braver. La sagesse pouvant également s'appliquer aux autres circonstances de la vie, toute vertu est donc une science qui s'augmente par l'exercice et la méditation, comme tout vice

est une erreur que produit l'ignorance. C'est ainsi, nous dit Cicéron, que Socrate fit descendre la philosophie du ciel pour la placer au milieu des villes, pour l'introduire dans les maisons particulières, l'appliquer aux usages de la vie commune, en faire la règle des mœurs, et en tirer les moyens de rendre les hommes plus raisonnables, plus vertueux et plus heureux.

Les préceptes d'une philosophie toute pratique auraient eu peu d'efficacité, s'ils n'eussent été soutenus de l'autorité de l'exemple. Socrate voulut que sa vie entière déposât de la bonté de sa doctrine; et cette vie fut le modèle de toutes les vertus. L'épreuve était décisive, car l'homme qui a fait le plus d'honneur à son siécle et à la nature humaine, était né avec un extrême penchant pour le vice. Il l'avouait lui-même, et sa physionomie, dont les traits avaient une ressemblance frappante avec ceux de Silène, semblait l'annoncer. Son caractère était violent; il sut le réprimer, et acquit une patience tellement invincible, que l'humeur difficile de sa femme Xantippe ne put troubler le calme de son ame. S'arrêtant un jour, après avoir levé le bras sur son esclave : *Ah! si je n'étais en colère!* lui dit-il, et il ne le frappa pas. Né avec peu de biens, il en employa la plus grande partie à servir ses amis, se vit réduit à la pauvreté, et sut y trouver le bonheur : il s'y voua même volon-

tairement, refusa les bienfaits d'Archélaüs, roi de Macédoine, et ne voulut jamais retirer aucun salaire de ses instructions. Il avait contracté de bonne heure l'habitude d'une vie sobre, dure et laborieuse; il la regardait comme le premier des devoirs du citoyen, comme celui dont la pratique dispose à satisfaire à tous les autres; et à la vue des superfluités que le luxe étalait dans Athènes, il disait avec une satisfaction naïve : *que de choses dont je n'ai pas besoin!* L'austérité de ses mœurs n'avait cependant rien d'âpre ni de sauvage. La sérénité habituelle de son front, l'égalité, la douceur et l'enjouement de son humeur, annonçaient ce bonheur pur de l'ame que la bienveillance accompagne toujours. Loin de fuir la société, il l'aimait, et savait y être aimable. Il fut lié avec Périclès et avec les hommes les plus distingués de son temps, même avec la célèbre Aspasie qui, disait-il, lui avait montré la rhétorique. Euripide était son ami et presque son disciple. Eloigné de tout excès, de toute affectation, il portait jusques dans son extérieur ces idées d'ordre et de décence qui dirigeaient ses actions : toujours simple mais propre dans ses vêtemens, il disait à Antisthènes, l'un de ses disciples, qui affectait de se distinguer par des habits sales et déchirés : *On aperçoit beaucoup de vanité à travers les trous de ton manteau.* Socrate fit plusieurs campagnes, et dans toutes il donna l'exemple

de la valeur et de l'obéissance. Au siége de Potidée, il arracha Alcibiade des mains de l'ennemi, et lui fit décerner le prix de la vaillance qu'il avait mérité lui-même : à Delium, il fut un des derniers à quitter le champ de bataille, et sauva le jeune Xénophon. Quoiqu'il affectât, pendant tout le cours de sa vie, de se tenir éloigné des affaires publiques, il sut, lorsque l'occasion s'en présenta, faire entendre aux Athéniens la voix d'un homme libre et juste. Au milieu de l'enthousiasme général, il eut la hardiesse de blâmer ouvertement l'expédition de Sicile. Après le combat des Arginuses, seul parmi les sénateurs intimidés par les cris de la multitude, il protesta contre le jugement qui envoyait à la mort neuf généraux victorieux. Il opposa depuis aux trente tyrans le même courage qu'il avait opposé aux fureurs populaires ; il méprisa leurs ordres et brava leurs menaces. Socrate parlait souvent à ses amis d'un *Génie* dont les inspirations le dirigeaient dans toutes ses actions. Est-ce un tribut qu'il a payé à la faiblesse humaine ? Entendait-il par ce mot de *Génie* ou *Démon*, autre chose que les règles de la prudence, que la voix de la raison, que cette conscience intime qui toujours consultée avec sincérité répondait toujours avec justesse ? Il serait difficile de le dire : mais comment soupçonner de crédulité celui qui, au milieu des plus ridicules superstitions, s'était élevé jusqu'à la connaissance

d'un seul Dieu maître de l'univers? Comment accuser de charlatanisme celui qui proclamé, par l'oracle de Delphes, le plus sage des Grecs, disait modestement: *Toute ma sagesse consiste à avouer franchement que je ne sais rien.*

Ce qui distingue Socrate parmi les philosophes grecs qui ont fondé de grandes écoles, c'est qu'il est le seul qui n'ait pas composé d'ouvrages. Sa doctrine, ainsi que les principaux traits de sa vie, ne nous sont connus que par les écrits de Xénophon et de Platon, ses deux plus illustres disciples, ou par des traditions recueillies longtemps après sa mort. Il avait acquis des principes fixes; il s'était fait une méthode excellente, qui a depuis porté son nom, et qui n'est autre chose que l'analyse philosophique sous la forme du dialogue; mais il se garda bien de créer des systèmes. Il cherchait moins à enseigner qu'à faire penser, moins à indiquer la vérité qu'à apprendre à la trouver; il semblait ne se charger que de donner le mouvement et la direction aux idées, que de faire en quelque sorte l'éducation des facultés de l'ame: de là, le grand nombre d'hommes célèbres dans tous les genres qui sont sortis de son école. Il n'affecta jamais de réunir auprès de lui ses auditeurs à des heures marquées et dans un lieu fixe. Philosophe de tous les momens, il enseignait en tout lieu et dans toutes les occasions. A l'armée, comme sur les places et dans les pro-

menades publiques, au milieu des plaisirs de la société comme parmi le peuple, ses leçons étaient des entretiens familiers dont les circonstances amenaient le sujet, et dont le résultat était toujours d'éclairer chacun sur ses vrais intérêts, de prouver que, dans toutes les classes, le bonheur consiste à être bon parent, bon ami, bon citoyen. Ecartant avec soin de ces entretiens la sévérité d'un censeur ou la roideur d'un maître, il savait y donner tant de charme par le ton de douceur et d'indulgence qu'il y portait, par les agrémens et la gaiété de son esprit, par l'apparente simplicité sous laquelle il cachait l'élévation, l'enchaînement et la justesse de ses idées, par un talent particulier pour rendre la vérité sensible et intéressante, qu'on accourait, pour l'entendre, de toutes les parties de la Grèce. Euclide de Mégare, pendant la guerre, se déguisait en femme pour entrer dans Athènes et assister à ses leçons. Ses disciples étaient véritablement ses amis; ils le chérissaient comme un père. Platon, près de mourir, remerciait encore la Divinité d'avoir placé sa naissance au temps où vivait Socrate. Alcibiade qui joignait les qualités les plus aimables aux vices les plus honteux, qu'il fit si souvent pleurer de ses faiblesses, et qu'il aima si tendrement, tant qu'il espéra le ramener à la vertu, Alcibiade avouait *qu'il ne pouvait être heureux, ni avec un tel maître, ni sans un tel ami.*

Le dessein formé par Socrate de détruire les erreurs et les préjugés qui font le malheur et la honte de l'humanité, sa célébrité et celle de son école, ne tardèrent pas à lui susciter de nombreux et puissans ennemis. Les prêtres s'élevèrent les premiers contre un homme qui, tout en se conformant aux pratiques du culte public, l'ébranlait dans ses fondemens par la simplicité et la pureté de sa doctrine : ils crièrent à l'impiété, et furent puissamment secondés par les sophistes. Socrate, attaquant directement ceux-ci, les avait terrassés par la force de sa logique et par une ironie qui rendait leur défaite encore plus humiliante: ils ne pouvaient lui pardonner leur gloire éclipsée et leurs écoles désertes. Une circonstance assez singulière, c'est que ce furent les poètes comiques qui se chargèrent de la vengeance. Aristophane, Eupolis, Amystias, jouèrent sur la scène le plus sage des Grecs comme ils avaient joué tant d'hommes célèbres. Telle était la licence que s'était arrogée l'ancienne comédie grecque, que, dans sa pièce intitulée *les Nuées*, Aristophane, non content de verser le ridicule sur la personne de Socrate, le peignit comme un homme odieux qui corrompait la jeunesse, qui lui apprenait à mépriser les Dieux et à tromper les hommes. La représentation de cette farce infâme précéda cependant de 24 ans la persécution dont Socrate fut la victime. Les événemens

de la guerre du Péloponèse, et les malheurs qui en furent la suite, absorbèrent longtemps toute l'attention des Athéniens. Ce fut dans un temps plus calme, après la chute de 30 tyrans et le rétablissement de la démocratie, que de nouvelles préventions ajoutées avec adresse à celles qu'avaient laissées les traits empoisonnés d'Aristophane, fournirent aux ennemis de Socrate les moyens de le perdre. On répandit que, dans ses discours, il s'élevait habituellement contre les excès du gouvernement populaire, qu'il en censurait même les principaux usages; on rappela qu'Alcibiade, Critias et Théramène, ses disciples, avaient conspiré contre la liberté; et dès-lors le peuple le regarda comme un partisan de l'oligarchie qu'il venait de détruire. Les esprits ainsi préparés, Mélitus, poète médiocre, soutenu du crédit de Lycon, orateur public, et d'Anytus, homme puissant et considéré, intenta une action criminelle contre Socrate, et l'accusa d'*introduire des Divinités nouvelles dans Athènes sous le nom de Génies, et de corrompre la jeunesse.* Il avait alors 70 ans. Quoique l'accusation fût évidemment absurde, ses amis effrayés le supplièrent de conjurer l'orage et de travailler à sa défense : *Je m'en suis occupé depuis que je respire*, répondit-il, *qu'on examine ma vie entière; voilà mon apologie.* Lysias, l'un de ses disciples, composa pour lui un discours touchant,

et le lui apporta : il y reconnut les talens de l'orateur, et par cette raison ne jugea pas convenable d'en faire usage. Au jour indiqué, il comparut devant les héliastes, tribunal composé de 500 juges, et se défendit pour obéir à la loi ; mais ce fut avec la fermeté de l'innocence et la dignité de la vertu. Il fut déclaré coupable, à une majorité de trois voix seulement, circonstance, dit Platon, qui l'étonna beaucoup plus que sa condamnation même. Suivant l'usage, on lui laissa la liberté de déterminer la peine qu'il avait encourue : *Choisir une peine*, répondit-il, *ce serait me reconnaître coupable, et non-seulement je ne le suis point, mais, pour prix de mes services, je crois avoir mérité d'être nourri dans le Prytanée aux dépens du public.* A ces mots, 80 des juges qui avaient d'abord opiné en sa faveur, adhérèrent aux conclusions de l'accusateur, et la sentence de mort fut prononcée. Socrate la reçut avec la tranquillité d'un homme qui avait, pendant toute sa vie, appris à mourir ; il parla pour la troisième fois à ses juges, sans émotion et sans amertume, et se rendit en prison, ne s'occupant que de consoler ses amis éplorés, et leur disant : *Ne saviez-vous pas que depuis le moment de ma naissance, la nature avait prononcé mon arrêt de mort ?* L'un d'eux, Appollodore, s'indignait de le voir mourir innocent : *Aimerais-tu mieux*, lui répondit en souriant So-

crate, *que je mourusse coupable?* Anytus, qui l'avait fait condamner, passa devant lui : il dit, en le regardant avec tranquillité : *Voyez comme il paraît fier de son triomphe ! Il est bien malheureux, puisqu'il ne sait pas que la victoire reste toujours à l'homme vertueux !* Trente jours s'écoulèrent entre le jugement et la mort de Socrate : il les passa soit au milieu de ses amis, soit avec sa femme et ses enfans, réglant ses affaires domestiques, ou traitant divers sujets de morale, avec la même liberté d'esprit, le même calme que s'il eût été dans sa maison. Le dernier de ces entretiens roula sur l'immortalité de l'ame : Platon nous l'a transmis dans son dialogue intitulé *Phédon.* L'un des disciples de Socrate, Criton, qui s'était porté sa caution, voulut lui procurer les moyens d'échapper par la fuite au sort qui l'attendait ; mais il s'y opposa, allégant qu'un citoyen doit respecter les loix de son pays, même lorsqu'il est victime de leur injuste application. Le moment fatal arrivé, Socrate prit la coupe d'une main assurée, adressa tranquillement sa prière aux Dieux, et but la ciguë sans changer de visage.

Ce qui fait, des derniers momens de ce grand homme, un spectacle vraiment admirable, vraiment unique, même dans toute l'antiquité, c'est qu'ils présentent, jusques dans les moindres détails, toute la grandeur et en même temps toute

la simplicité de la vertu. Dans cette longue et attendrissante scène, rien de faible, et non-seulement rien d'affecté ou de violent, mais même rien qui ressemble à ce qu'on nomme courage, intrépidité : il n'y a pas de victoire, car il n'y a pas de combat. Cette agitation de l'ame qui, en développant toute son énergie, la dispose ordinairement aux grands sacrifices, est ici remplacée par une douce et tranquille résignation, par une constance invincible. « Il appar-« tient à un seul Socrate, nous dit Montaigne, « d'accointer la mort d'un visage ordinaire, de « s'y apprivoiser et s'en jouer. Il ne cherche point « de consolation hors de la chose; le mourir lui « semble accident naturel et indifférent: il fiche « là justement sa vue, et s'y résout sans regarder « ailleurs. »

La mort de Socrate est un événement important dans l'histoire de l'esprit humain: c'est le premier crime qu'ait enfanté la guerre de la philosophie et de la superstition. Des écrivains postérieurs à Socrate de plusieurs siécles, assurent qu'immédiatement après sa mort, les Athéniens affligés d'une maladie contagieuse, ouvrirent les yeux sur leur injustice, lui élevèrent une statue et punirent ses accusateurs. Ces traditions ne peuvent se concilier avec le silence absolu de Xénophon et de Platon qui sont morts longtemps après leur maître; elles sont d'ailleurs contredites

par ce passage d'une harangue prononcée par Eschine 54 ans après la mort de Socrate, dans lequel il dit: *Athéniens, vous qui avez mis à mort le sophiste Socrate convaincu d'avoir donné des leçons à Critias.....* Il est évident que l'intention de l'orateur n'était ni de leur reprocher un jugement inique, ni de renouveler leurs regrets. Quoi qu'il en soit de l'époque où Athènes reconnut enfin et répara son crime, l'admiration de la postérité a pleinement vengé Socrate de l'injustice de ses contemporains. Tous les siécles ont à l'envi célébré sa mémoire; tous l'ont regardé comme le plus sage des philosophes, le plus éclairé des moralistes, le plus vertueux et le plus heureux des hommes; le seul peut-être qui, sans être démenti, pût dire hautement: je n'ai jamais, ni par mes paroles, ni par mes actions, commis la moindre injustice.

F.

A. LE MAISTRE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

Ph. Champagne pinx.t *Landon direx.t*

LE MAISTRE DE SACY.

Louis Isaac Le Maistre de Sacy, frère d'Antoine Le Maistre que nous avons fait connaître, naquit à Paris en 1613. Elevé sous les yeux du célèbre abbé de Saint-Ciran, qui dirigea ses études, il adopta la doctrine de son maître sur la grâce, et fut un des plus fermes appuis du Jansénisme, et un des bons écrivains de la société de Port-Royal. Sacy s'était retiré dans cette maison avec son frère : il en devint le directeur en 1648, après avoir été élevé au sacerdoce. Livré à l'étude et à la méditation, il remplissait avec austérité les devoirs de son état, et en exerçait les fonctions avec zèle, lorsque la persécution éclata contre les religieuses de Port-Royal. Sacy, leur conseil et leur guide, se vit en 1661 obligé de les quitter et de se tenir quelque temps caché. En 1666, il fut arrêté et mis à la Bastille. C'est là qu'il acheva la traduction française de l'Ancien Testament, et qu'il composa l'ouvrage connu sous le nom de *Bible de Royaumont*. Après une détention de deux ans et demi, il recouvra enfin sa liberté, et fut présenté au ministre Le Tellier, à qui il demanda pour toute grâce d'envoyer quelquefois à la Bastille examiner l'état des prisonniers. Il demeura à Paris jusqu'en 1675, se retira de nouveau dans la solitude de Port-Royal des Champs,

fut encore obligé d'en sortir en 1679, et alla se fixer à Pompone où il est mort en 1684, à 71 ans.

Parmi les nombreux ouvrages sortis de la plume de cet écrivain, on distingue principalement la *Traduction française de la Bible*, avec des explications du sens littéral et spirituel, en 32 vol. in 8.°, Paris 1682. La version des livres saints appartient entièrement à Sacy, et c'est la meilleure que nous ayons; les commentaires ont été composés, en grande partie, par d'autres auteurs.

On doit bien penser que Sacy ne resta point oisif dans la longue et ridicule querelle entre les Jansénistes et les Molinistes. Il donna en 1654 *les Enluminures de l'Almanach des Jésuites*: Racine s'est, avec raison, moqué de cet ouvrage dont le ton et le style n'ont rien de commun avec les célèbres *Provinciales*. Quel dommage, dit d'Alembert, que ces écrivains de Port-Royal, ces hommes, d'un mérite si supérieur, ayent perdu tant d'esprit et de temps à des controverses ridicules sur la doctrine bonne ou mauvaise de Jansénius, sur les discussions interminables du Libre Arbitre et de la Grâce, et sur tant d'autres *Bagatelles sacrées*, suivant l'expression de La Chalotais! Que de lumières n'auraient-ils pas ajouté à celles dont ils avaient déja éclairé leur siècle, s'ils n'avaient été entraînés par ces malheureuses et pitoyables distractions!

F.

COCHIN.

Igonnet del.t *Landon direx.t*

NAPOLI

COCHIN.

Né à Paris, en 1687, Henri Cochin consacra tous ses momens à l'étude de la jurisprudence, prit pour modèles les orateurs anciens et modernes, grecs et latins, italiens et français, fut reçu avocat en 1706, et parut à peine au parlement qu'il y balança la réputation du fameux Le Normant que l'on nommait l'*aigle du barreau*.

Cochin attachait ses auditeurs, au point qu'un jour une dame de qualité ne put sortir de la Grand'Chambre, sans lui témoigner hautement le plaisir qu'elle avait eu à l'entendre. « Si nous « étions au temps du Paganisme, lui dit-elle, je « vous adorerais comme le Dieu de l'Eloquence. « — Non; Madame, lui répondit Cochin, nous « sommes dans la vérité du christianisme, et, dans « cette sainte religion, l'homme n'a rien dont il « puisse s'approprier la gloire. »

Ce trait suffit pour donner une idée des mœurs et de la modestie de Cochin. Noble et naturel, énergique et précis, il s'animait par degrés, et c'était de l'inspiration du moment que naissaient les idées fortes, les images brillantes qu'il prodiguait dans ses plaidoyers qu'ordinairement il ne prononçait que sur de simples extraits. On n'a conservé que ceux qu'il avait publiés lui-même, en forme de Mémoires. M. Bernard les a

recueillis; et, dans la préface qu'il a mise à la tête du premier volume, il fait connaître ce grand homme, comme orateur et comme écrivain, comme chrétien et comme citoyen.

Dans un article du Mercure d'avril 1782, M. de La Cretelle avoue que Cochin retient et attache son lecteur, qu'il possède, à un haut degré, une des qualités les plus précieuses de l'art d'écrire, la rapidité; qu'il presse ses idées; qu'il serre sa phrase; qu'il avance toujours, et que sa logique étant très-bonne, on le suit sans embarras comme sans fatigue; mais qu'en le lisant, on cherche les causes de sa gloire; et que, pour l'expliquer, on est forcé de croire que le Cochin de l'audience était un autre homme que celui qu'on retrouve dans ses écrits.

Je ne sais si le Critique est parfaitement d'accord avec lui-même, mais il me semble qu'il donne à l'orateur beaucoup plus de mérite qu'il ne lui en ôte, et que ses remarques prouvent, tout au plus, que Cochin parlait mieux encore qu'il n'écrivait; aussi a-t-on dit qu'il était au barreau ce que Bourdaloue était dans la chaire.

Froid et taciturne dans la société, il accordait difficilement son amitié, ou son estime. Il mourut à Paris, en 1747, à l'âge de 60 ans. Ce que l'on a rassemblé de ses ouvrages forme 6 volumes in-4.°.

F. D.

HYAC. RIGAUD.

Hyac. Rigaud pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAPOLI

RIGAUD.

Hyacinthe Rigaud a été surnommé le Van Dyck de l'école française : sa touche n'est point aussi variée et aussi légère que celle du maître flamand, mais elle est franche et hardie ; ses mains ont une grâce admirable, et l'on ne pense point à lui reprocher le fracas de ses draperies, tant l'illusion qu'elles produisent est parfaite. C'était plus par la connaissance des habitudes morales que par la seule inspection des traits, qu'il parvenait à rendre la physionomie de ses modèles ; aussi toutes ses têtes ont-elles une expression vraie et animée. Son esprit pénétrant manqua rarement le but qu'il s'était proposé. Rigaud étudia de même toutes les parties de l'art avec une scrupuleuse attention, comme l'attestent la correction élégante de son dessin et la vigueur harmonieuse de son coloris ; mais souvent on desirerait plus de simplicité dans ses attitudes.

Il naquit à Perpignan en 1659, selon les uns, et 1663, selon d'autres. La beauté de ses premiers ouvrages le fit bientôt sortir de l'obscurité. Le Brun, qui les vit, le détourna de faire le voyage de Rome, et l'engagea à se fixer uniquement au genre du Portrait : Rigaud le crut, et les plus grands personnages de la cour de Louis XIV et les plus illustres étrangers occupèrent

son pinceau. En vain, il doubla le prix de son travail, le nombre des amateurs s'accrut sans cesse. Rigaud se plut à donner la préférence aux hommes d'un mérite éminent, et la postérité lui doit les portraits de Bossuet, La Fontaine, Boileau, etc. Heureux le peintre né dans un pareil siècle! Il peignit plusieurs fois Louis XIV, le Dauphin, les enfans du Dauphin, et Louis XV, arrière-petit-fils de ce grand roi. En 1700, il fut reçu à l'Académie, et fit hommage à cette Société des portraits de plusieurs de ses membres. La ville de Perpignan usa en sa faveur du droit qu'elle avait de créer un noble tous les ans: Louis XIV et Louis XV confirmèrent les lettres de noblesse, et Rigaud fut fait chevalier de Saint-Michel en 1727. Ces faveurs étaient dues à son mérite, et ses vertus seules servirent à recommander ses talens. Il fit le voyage de Perpignan, pour peindre sa mère, et ce portrait qu'il copia plusieurs fois, resta constamment sous ses yeux: en mourant, il légua à l'Académie cette preuve de sa piété filiale. On cite de lui plusieurs traits qui annoncent un grand désintéressement, et beaucoup de mots qui montrent la finesse de son esprit.

Rigaud mourut en 1743. Il a laissé quelques tableaux d'histoire, moins estimés que ses portraits.

L.

PIERRE Ier.

Houbraken pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE DI NAPOLI

PIERRE LE GRAND.

Pierre Alexiowitz était fils d'Alexis Michaëlowitz, czar de Moscovie, et lui succéda. Jaloux de tout voir et de tout connaître, il voulut passer par tous les grades militaires, et commença par être tambour; il parcourut l'Allemagne, s'arrêta en Hollande, apprit la construction des vaisseaux à Saardam, sous le nom de *maître Pierre*, garçon charpentier; fit un voyage en Angleterre; revint dans ses états soulevés par la princesse Sophia, subjugua les rebelles, et déclara la guerre aux Suédois qui le vainquirent souvent; il s'y attendait. « Ils nous battront longtemps, avait-il dit, « mais enfin nous apprendrons à les battre. » Il y parvint, et les défit complètement à Pultawa, en 1709. Charles XII prit la fuite, et Pierre conquit l'Ingrie et la Livonie, la Finlande et une partie de la Poméranie suédoise. Cependant, les Turcs rompent la trêve qu'ils avaient faite avec le czar; il marche contre eux, et se trouve cerné sur les bords de la rivière de Pruth. La force et la ruse deviennent inutiles, la consternation est générale, et les Russes étaient perdus sans la présence d'esprit de Catherine qui, connaissant la cupidité du général ottoman Baltagi Méhémet, conçoit l'espoir de le séduire par de riches présens; elle y réussit: Pierre achève ce qu'elle a

commencé, sauvé sa personne et ses troupes, les ramène dans leurs foyers, et part pour Copenhague. De là, il passa par Hambourg, Hanovre et Wolfembutel, traversa la Hollande; et, l'an 1717, il vint à Paris où sa réputation l'avait devancé. Comblé d'honneurs et de respects, il y vit tous les objets d'arts et de sciences dont il pouvait tirer parti pour l'agrandissement et la prospérité de son empire, c'était le but de ses voyages; et, parmi les monumens que lui offrit la capitale, il distingua le tombeau du cardinal de Richelieu, bien moins pour la beauté de l'ouvrage, que pour celui auquel il était consacré. « Grand ministre, « s'écria-t-il, que n'es tu né de mon temps! je « te donnerais la moitié de mon royaume pour « m'apprendre à gouverner l'autre. »

Respecté des Perses, des Turcs et des Tartares, ami des principales cours de l'Europe, Pierre conclut la paix avec le roi de Suède, augmenta sa marine, fortifia ses ports, en construisit sur la mer Noire, la Baltique et la mer Caspienne; établit, entre ces deux dernières, une communication facile par le Volga; creusa les superbes canaux de la Doga et de Zazirin; éleva des manufactures de toile, de laine et de soie; bâtit des arsenaux, une amirauté, des maisons de refuge, des hospices pour les pauvres et les vieillards; ouvrit des mines; embellit Moskow, Archangel, Voronesch; et Pétersbourg

dont il avait jeté les fondemens, Pétersbourg eut des logemens réguliers et de grands édifices, un jardin des plantes, et une bibliothéque royale, une académie et des colléges, des imprimeries et des manufactures, des fonderies et des chantiers de construction.

Guerres au dehors, troubles au dedans, rien ne retarda ces divers établissemens; et si jamais les Russes ont dû se glorifier d'être justes, c'est le jour où, d'une voix unanime, ils ont décerné à Pierre le surnom de *Grand*.

Il avait l'air noble, le regard imposant et spirituel, la physionomie agréable, la taille haute de six pieds trois pouces et cinq lignes, mesure de France. Studieux et instruit, il parlait plusieurs langues, s'exprimait avec facilité, accueillait avec empressement ce qui pouvait être utile; mais, extrême en tout, aussi peu maître de lui qu'il savait l'être des autres, on l'a vu, tout à la fois, humain et barbare, pleurer et condamner son fils à la mort, absoudre des coupables, et multiplier les potences qui sans cesse étaient dressées dans les rues de sa capitale, trancher des têtes et risquer sa vie pour sauver des malheureux prêts à périr, se livrer aux emportemens les plus honteux, et tomber dans les bras de Catherine à laquelle il répétait avec l'accent du désespoir: « J'ai « réformé ma nation, et je n'ai pu me réformer « moi-même. »

Si d'un côté, il est impossible d'excuser les cruautés dont il a flétri sa vie ; de l'autre, il faut considérer, comme le dit Fontenelle, qu'il régnait sur un peuple toujours prêt à s'armer contre son maître, et dont l'ingratitude, la férocité ne pouvaient être contenues que par la crainte continuelle du châtiment ou de la mort. Telle était la malheureuse position du Czar que Voltaire a peint d'un seul trait, en le nommant *moitié tigre et moitié héros*.

L'hiver même, Pierre-le-Grand se levait longtemps avant le jour, se faisait rendre compte des affaires, déjeûnait légèrement, allait au Sénat, et dînait à une heure ; alors, il oubliait tout pour se livrer à la gaieté la plus franche. En sortant de table, il dormait deux heures, après quoi il reprenait le travail ; et le soir, en conversant avec ses amis, il buvait des liqueurs fortes dont l'abus le conduisit au tombeau le 28 janvier 1725, à l'âge de 53 ans.

Il est représenté, dans une des salles de l'Académie de Pétersbourg, vêtu d'un habit de gros-de-tour bleu, brodé par Catherine : à côté de lui, on voit sa levrette, un gros chien danois qui le suivait dans les combats, et le petit cheval persan qu'il montait le jour de la bataille de Pultawa.

F. D.

J. B. ROUSSEAU.

J. Aved pinx.t *Landon direx.t*

NAPOLI

J. B. ROUSSEAU.

J. B. Rousseau, fils d'un cordonnier de Paris, naquit dans cette ville le 6 avril 1671, fit ses études dans les meilleurs colléges, s'y distingua par des poésies pleines de verve et d'esprit, fut d'abord page de M. de Bonrepeaux, ambassadeur de France en Danemarck; ensuite, secrétaire du maréchal de Tallard qui l'emmena en Angleterre où bientôt il devint l'ami particulier de Saint-Evremont. De retour à Paris, il accepta le logement que lui offrit M. Rouillé, directeur des finances, ne cultiva plus que les Muses, et refusa d'aller en province exercer, dans la ferme générale, une place importante à laquelle Chamillart le nomma en 1708.

Rousseau jouissait de sa gloire; mais, médisant et caustique, il aimait à répandre des épigrammes qu'il appelait les *Gloria Patri* de ses pseaumes, et tout Paris lui attribua l'examen de l'opéra d'*Hésione*, critique amère en cinq couplets auxquels il en succéda plusieurs autres qui réunissaient tout ce que la vengeance et la débauche peuvent enfanter de plus monstrueux.

Les personnes immolées dans ces diatribes étaient précisément celles que Rousseau haïssait; elles se plaignirent et l'attaquèrent devant les tribunaux qui pourtant n'auraient pu prononcer sa condam-

nation, s'il avait simplement affirmé qu'il n'était pas coupable du délit qu'on lui imputait; mais il mit en avant un jeune Savetier qui en accusa le géomètre Saurin; celui-ci comparut, et prouva son innocence d'une manière si positive, que, le 7 avril 1712, par une sentence affichée en place de Grève, Rousseau fut banni du royaume, à perpétuité, non-seulement comme auteur des couplets, mais comme suborneur de témoins. Réfugié en Suisse, avant sa condamnation qu'il avait prévue, il y fut accueilli par le comte Du Luc, ambassadeur de France près du Corps Helvétique, et le suivit à Bade où se trouvait alors le prince Eugène qui, au nom de Rousseau, dit à l'ambassadeur que ce grand poète lui avait donné l'occasion de faire une réflexion bien juste: « Ce fut, « ajouta-t-il, quelques jours après mon échec à « Dénain que je lus son Ode à la Fortune; j'y « trouvai mon portrait au naturel dans cette « strophe : »

Montrez-nous, guerriers magnanimes,
Votre vertu.....

Aussitôt le prince voulut voir l'auteur, prit beaucoup de plaisir à l'entendre, se l'attacha, et le conduisit à Vienne; mais, au bout de trois ans, Bonneval se permit de faire des chansons sur la maîtresse du héros, Rousseau fut soupçonné d'y avoir eu part, et, contraint de se retirer, il revint

au lieu de son exil où le hasard lui fit trouver Voltaire avec lequel il se brouilla.

Ennuyé de vivre loin de Paris, il sollicita la cassation de la sentence qui l'en éloignait, ne put l'obtenir; fut à Londres, y publia ses ouvrages qui lui valurent trente mille francs; et, de retour à Bruxelles, il s'empressa de les placer sur la compagnie d'Ostende, dont bientôt la banqueroute le força de recevoir les 1500 l. de pension que lui assura le duc d'Aremberg. Il en jouissait à peine que de méchans propos le brouillèrent avec ce nouveau bienfaiteur qui pourtant voulut qu'on le payât exactement; mais Rousseau s'y refusa.

Réduit à vivre des secours que Boutet, notaire à Paris, ne cessa de lui faire passer, Rousseau essaya encore d'obtenir son rappel; et, pour y parvenir, non content d'employer le crédit du comte Du Luc et celui de M. de Sénozan, il imagina d'intéresser en sa faveur et les Jansénistes et les Molinistes: ce fut le but de son Epître au P. Brumoy sur la Tragédie, et de celle à Rollin sur l'Histoire: ensuite, il revint secrètement à Paris, mais de grands personnages prétendirent qu'il les avait désignés dans son allégorie intitulée *le Jugement de Pluton;* ses ennemis se réveillèrent, et Rousseau fut contraint de retourner à Bruxelles où, le 17 mars 1741, après avoir communié devant témoins, il rendit le dernier soupir en protestant qu'il n'était pas l'auteur des couplets.

Ceux qu'il en avait accusés ont fait la même protestation à l'article de la mort.

Que penser du caractère de Rousseau d'après la manière dont on en a parlé? Les uns lui donnent tous les vices; les autres toutes les vertus; et, probablement, ni les uns, ni les autres n'ont raison. Rousseau rougit de sa naissance, et cette petitesse, ses épigrammes, son procès lui attirèrent une foule d'ennemis : la haine de quelques-uns fut irritée par l'envie, Rousseau avait trop de talent pour lui échapper.

On dit que ses protecteurs eurent à se plaindre de lui. Mais ne furent-ils pas trompés par la calomnie? On ajoute que Rousseau s'est brouillé avec tous ses amis; mais il n'a pas cessé d'être celui de La Fosse, de Duché, de Racine le fils, de d'Olivet, de Rollin; l'on sait qu'aucun d'eux ne prodiguait ni son attachement, ni son estime.

Sublime dans ses Odes, inimitable dans ses Pseaumes; doux et touchant, vif et impétueux dans ses Cantates, genre dont il est le créateur, Rousseau a déparé quelques-unes de ses Epîtres par l'abus qu'il y a fait du genre *marotique*. Quant à ses comédies, elles sont oubliées et devaient l'être.

F. D.

PUGET.

Puget fils pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

PUGET.

Pierre Puget, que l'on a surnommé avec raison le Michel-Ange de la France, fut, ainsi que cet artiste étonnant, peintre habile, grand architecte et célèbre sculpteur. Né à Marseille, en 1622, il eut le caractère impétueux du génie. Son père, architecte et sculpteur, lui enseigna les premiers élémens du dessin. Placé ensuite chez un constructeur de galères qui exécutait lui-même les ornemens souvent grossiers de ces sortes de bâtimens, Puget surpassa bientôt son maître, et dirigea même ses ateliers. Mais il sentait en lui le germe d'un talent supérieur, et il partit pour l'Italie. Arrêté quelque temps à Florence où il espérait trouver l'occupation lucrative que son peu de fortune lui rendait nécessaire, il se fit admirer des sculpteurs orgueilleux qui d'abord l'avaient regardé avec mépris. Avant 20 ans, Puget était célèbre dans la patrie de Michel-Ange.

Il quitta Florence pour se rendre à Rome où il était attiré par la réputation de Pietre de Cortone: admis dans l'école de ce peintre, il fit des progrès rapides, et accompagna son nouveau maître qui allait à Florence pour y peindre les plafonds du palais Pitti. Malgré les tentatives que l'on fit pour le retenir dans cette ville, Puget voulut revoir sa patrie, et revint à Marseille à 21 ans. Accueilli

avec distinction, il y fut chargé de faire le dessin du plus beau vaisseau qu'il pût imaginer : le vaisseau fut exécuté et surnommé *la Reine*, en l'honneur de la reine mère, Anne d'Autriche, surintendante de la marine française.

Un Feuillant, qui allait à Rome par ordre de cette princesse, pour faire dessiner tous les monumens antiques, ne crut pas pouvoir mettre ce travail en de meilleures mains que celles de Puget qui, fier de l'exécuter, y employa cinq à six années : malheureusement, on ne sait ce qu'est devenue cette précieuse collection.

A son retour de Rome, il fit plusieurs tableaux, et, se livrant avec trop d'ardeur à la peinture, il tomba malade ; forcé d'abandonner cet art, il ne pratiqua plus dès-lors que l'architecture et la sculpture. Les deux Termes qui ornent la façade de l'hôtel-de-ville à Toulon, furent son premier ouvrage dans cette ville : à Marseille, il fit des projets d'embellissement qui assurent sa réputation comme architecte. Fouquet l'envoya à Gènes pour choisir des marbres, et, ce surintendant ayant été disgracié, Puget séjourna dans cette ville qu'il enrichit de plusieurs chef-d'œuvres. On y voit encore avec admiration un S. Sébastien, un S. Ambroise, une Assomption et plusieurs décorations en peinture et en architecture.

Il était dans la destinée de Puget de ne pouvoir se fixer nulle part, non par inconstance, mais par

la bizarrerie des circonstances qui lui promettaient partout un sort brillant et renversaient toutes ses espérances au moment où il se préparait à jouir de sa gloire. C'est ainsi qu'il perdit, en peu de temps, le duc de Mantoue, son protecteur, et le duc de Beaufort qui lui avait ordonné à Toulon des travaux considérables. Puget avait, dans ce port, la qualité de directeur des ouvrages relatifs à la décoration des vaisseaux, avec une pension de 1200 écus que lui fit obtenir Colbert à qui Bernin, alors en France, ne cessait de vanter le mérite de l'artiste français. Cette générosité de la part de Bernin honore également ces deux grands sculpteurs.

Puget travailla encore, pour Gènes et pour Toulon, à différens modèles qu'il n'eut point la satisfaction d'exécuter par l'effet des obstacles que la fortune et l'envie lui opposèrent. Il en fut de même des projets qu'il fit pour une place publique et pour la statue de Louis XIV à Marseille. Cependant il introduisit à Toulon l'usage de plusieurs machines ingénieuses pour le service de la marine. Enfin le marbre qui recélait la célèbre statue du Milon arriva de Gènes, et Puget fit sortir du bloc un chef-d'œuvre qui, placé dans le parc de Versailles, est encore aujourd'hui l'honneur de la sculpture moderne. Son groupe de Persée et Andromède, que, dans le temps, l'on opposa au Milon, offre des beautés d'un autre genre.

Puget vint à Versailles, où Louis XIV lui fit

un accueil distingué ; mais, peu fait pour vivre à la cour, il se retira bientôt à Marseille où il se fit bâtir, vers la porte de Rome, une petite maison que les étrangers visitent encore avec intérêt. Il donna aussi les plans de l'église des Capucins et de celle de la Charité qui fut achevée par son fils.

Il travaillait, pour se délasser, à son bas-relief d'Alexandre devant Diogène ; et entreprit ensuite celui de la Peste de Milan qu'il laissa imparfait. Les intendans de la santé le firent placer dans leur chapelle à l'entrée du parc à Marseille.

On recherche avec empressement des dessins de marine sur vélin que Puget terminait avec un soin et une intelligence admirables.

Ami de tous les arts, doué de tous les talens, né avec un esprit solide, une ame élevée, Puget mena une vie agitée sans cesse par de nouvelles contrariétés ; il est célèbre, et ne fut point heureux. Il mourut dans sa patrie, épuisé de fatigues ; le 2 décembre 1694, à l'âge de 72 ans et deux mois. Peut-être faut-il attribuer à l'âpreté de son caractère une partie des troubles et des chagrins que lui suscita l'Envie.

L. G.

SIDNEY.

Luttrell pinx.t Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

ALGERNOON SIDNEY.

Algernoon Sidney, l'un des plus fiers républicains, et l'un des plus ardens promoteurs de l'esprit de liberté que présente l'histoire moderne, naquit à Londres en 1622. Il était fils cadet du comte de Leicester, et par sa mère petit-fils du comte de Northumberland. La naissance de Sidney, son éducation, ses relations avec la cour, les places et le crédit de sa famille, tout semblait devoir l'attacher au parti de Charles I, lorsque les troubles civils éclatèrent en Angleterre. La haine du pouvoir arbitraire qui paraissait innée en lui, l'entraîna à 21 ans dans le parti du parlement. Fairfax lui confia un régiment, et il servit avec autant de zèle que de courage une cause qu'il regardait comme celle de la liberté. En 1647, il eut le commandement de Douvres: l'année suivante il fut nommé membre de la commission qui jugea Charles I, mais il s'abstint d'assister au procès et de prendre part à la condamnation de ce prince. Il était alors attaché au parti des *indépendans* qui voulut établir le gouvernement républicain, et qui ne fit que servir les vues d'un ambitieux. Invariable dans ses principes autant que désintéressé dans ses vues, Sidney s'opposa avec courage aux desseins de Cromwel, et cessa de prendre part aux affaires, dès que celui-ci eut obtenu le titre et l'autorité de protecteur. Il paraît que c'est à cette époque que, retiré à Penshurst,

habitation principale de sa famille, il composa ses premiers *Discours sur le Gouvernement*. En 1659, après la mort du protecteur et l'abdication de son fils, Sidney reparut dans le parlement, fut nommé membre du conseil d'état, et choisi pour aller négocier la paix entre le Danemarck et la Suède. Non-seulement il n'eut point de part au rétablissement de la royauté, mais il fit tout ce qu'il put pour l'empêcher. Tandis que les Anglais célébraient le retour de Charles II, Sidney, leur ambassadeur, en inscrivant son nom sur l'*Album* de l'université de Copenhague, y ajoutait cette devise :

Manus hæc inimica tirannis,
Ense petit placidam sub libertate quietem.

Soit méfiance, soit attachement à ses opinions, il résista aux offres de Monk, refusa de profiter de l'amnistie qui fut d'abord promise, puis ensuite indignement violée, et erra pendant 17 ans dans les principaux états du Continent, sans que la longueur de cet exil volontaire, l'oubli de sa famille, les dangers de sa position, et même l'indigence, pussent abattre son courage. Enfin, en 1677, le comte de Leicester, qui désirait voir son fils avant de mourir, ayant obtenu le pardon de Sidney, celui-ci revint dans sa patrie. Deux fois il se mit sur les rangs pour entrer au parlement; mais la cour qui craignait l'ascendant de son caractère et de ses talens, empêcha qu'il ne fût élu. Une vive fermentation semblait présager alors le retour des troubles auxquels l'Angle-

terre avait été naguère en proie. L'influence que le duc d'Yorck, frère du roi, exerçait dans l'administration, et l'attachement connu de ce prince à la religion catholique servaient de motifs ou de prétexte à l'animosité des chefs du parti populaire. Sidney s'était joint à ce parti, il était lié avec le duc de Montmouth, avec les lords Essex, Russel, Shaftesbury, Grey, etc.; il fut enveloppé avec eux dans une conspiration dont le but prétendu était de tuer le roi et d'exciter un soulèvement général. Parmi les historiens anglais, ceux même qui regardent la conspiration comme prouvée, avouent que la vengeance et la haine dirigèrent ouvertement l'inique procédure dont Sidney fut la victime. Toutes les loix furent indignement violées à son égard. Une seule personne avait déposé contre lui: pour tenir lieu d'un second témoin, on produisit le manuscrit des *Discours sur le Gouvernement*, trouvé dans les papiers de Sidney, et cet ouvrage composé depuis longtemps et qui n'avait été ni publié, ni même communiqué à personne, suffit pour motiver sa condamnation. Sidney avait alors 61 ans. Après s'être défendu avec chaleur pendant le cours de son procès, il se glorifia de mourir martyr de la cause de la liberté et marcha au supplice avec l'intrépidité tranquille d'un homme qui avait pris M. Brutus pour son modèle. Le chef de la justice Jefferies, célèbre par ses assassinats juridiques, l'exhortait à subir son sort avec résignation: *Tâtez mon pouls*, lui répondit froidement Sidney, *et voyez s'il est*

agité ; je ne me suis jamais senti plus calme. Il fut décapité le 7 décembre 1683. Après la révolution de 1688, on cassa le jugement qui l'avait condamné, et on réhabilita sa mémoire.

Sans doute, dans sa conduite politique, Sidney fut entraîné, comme beaucoup d'autres, par l'esprit d'enthousiasme et d'exagération qui emporta la nation anglaise au delà du but qu'elle voulait atteindre. Cette ame généreuse, fière et passionnée, nourrie de la lecture des anciens, et vraiment digne des plus beaux temps de Rome, dut concevoir facilement l'espérance de les voir renaître. Une pareille illusion peut être une faute grave, mais c'est une faute qui n'appartient qu'aux grands caractères et qu'aux hommes vertueux. A l'égard des principes que Sidney a établis dans ses Discours sur le Gouvernement, ce sont ceux que la raison avoue, et que la bonne politique doit consacrer dans tous les siècles éclairés. L'auteur défend les droits imprescriptibles des peuples contre les attentats du despotisme et contre la funeste maxime de l'origine divine du pouvoir souverain. Il prouve que les peuples sont nés libres ; que tout gouvernement étant établi par eux et pour eux, ils peuvent lui donner telle forme qu'il leur plaît ; que le chef auquel ils ont confié l'autorité leur doit compte de l'usage qu'il en fait ; qu'il cesse d'être leur légitime souverain, s'il viole les loix qui fondent sa puissance, etc.

L'ouvrage de Sidney a été traduit en français, en 1702. F.

EDELINCK.

Edelinck del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

EDELINCK.

Gérard Edelinck naquit à Anvers : il y reçut les premiers élémens de la gravure dans l'atelier de Corneille Galle, le jeune. Contemporain des derniers élèves de l'école de Rubens, il annonça de bonne heure les heureuses dispositions qu'il développa depuis avec tant de succès. Appelé en France par Colbert occupé du soin de rechercher tous les talens dans quelques contrées, qu'ils se rencontrassent, Audran s'y perfectionna à l'aide des avis des Pitau et des Poilly. Chargé de l'exécution de la gravure du tableau de la Sainte-Famille de Raphaël, et de celle d'Alexandre dans la tente de Darius d'après Le Brun, Audran y réussit complètement, et, de son vivant même, ces estampes furent regardées comme des chef-d'œuvres. Tous les ouvrages de cet artiste ont la même perfection ; et il n'est jamais rien sorti de médiocre de son burin. Sa Madeleine, son Christ aux Anges sont admirables. Ses portraits de Desjardins, de Rigaud, de Dilgerus, et de Champagne surtout, sont d'une beauté rare, et, sans la prédilection d'Edelinck pour ce dernier, on ne saurait décider quel est son meilleur ouvrage.

Louis XIV qui aimait les arts, parce qu'il aimait la gloire, ne laissa pas tant de mérite sans récompense ; Edelinck fut fait chevalier de l'ordre de

S. Michel, obtint le titre de graveur du cabinet du roi, avec une pension et un logement à l'hôtel royal des Gobelins; l'Académie de peinture l'avait admis au nombre de ses conseillers : presque tous les hommes illustres du siécle de Louis XIV attachèrent beaucoup de prix à se faire graver par Edelinck, et son travail facile lui permit de satisfaire le desir du plus grand nombre : peu de graveurs ont produit autant d'ouvrages que lui. Il termina sa carrière en 1707, âgé de 66 ans.

Un burin brillant, une manière large, un dessin coulant et correct caractérisent toutes les productions de cet artiste célèbre. Chez lui, l'arrangement des tailles ne nuit ni à leur grâce ni à leur souplesse : ses estampes ont un ton suave et un accord si parfait, qu'elles semblent des tableaux. Audran, quoique dans un genre tout opposé, est le seul graveur qui puisse lui être comparé. Les hachures, dans les ouvrages d'Edelinck, sont variées au degré où elles doivent l'être, pour différencier la nature des objets que ses estampes représentent, sans détruire l'harmonie générale, qu'on ne doit jamais perdre de vue. Depuis un siécle qu'Edelinck est mort, quoique la France ait produit beaucoup d'habiles graveurs, l'on peut dire qu'il n'a point encore été remplacé.

N. P.

CANDISH.

N. pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

CANDISH.

Thomas Cavendish ou Candish, gentilhomme anglais, naquit dans la province de Suffolk; on ignore en quelle année, mais on sait que très-jeune encore il servit son pays avec distinction, et qu'en 1586 il entreprit un voyage autour du monde avec trois navires et cent vingt hommes. Après avoir essuyé les tempêtes les plus violentes, il aborda le continent de l'Amérique à quarante degrés de la ligne vers le sud, pénétra dans le détroit de Magellan, et relâcha sur un rivage qu'il nomma *le Port-Desiré*. De là, il fit voile vers les îles des *Pingouins*, et visita Philippeville, plage abandonnée, dans laquelle il trouva des canons que les habitans y avaient enfouis. Comme quelques années avant plusieurs espagnols y étaient morts de besoin, Cavendish, en partant, lui laissa le nom de *Port de Faim*, et donna celui d'*Elizabeth* à une baie de sable sur laquelle il séjourna. Après avoir passé le cap le plus austral de cette contrée, et qu'il appela le cap *Frauward*, il découvrit, à deux lieues de la baie dont on vient de parler, une rivière qui coule au milieu d'une plaine couverte d'un gazon toujours frais, d'un grand nombre d'arbres toujours verts, chose remarquable dans un pays hérissé de rochers et de montagnes. Elles étaient habitées par des sau-

vages qui vivaient de chair humaine, et l'on trouva dans leurs cabanes des couteaux, des sabres qui vraisemblablement avaient appartenu aux malheureux dont ils avaient fait leur affreuse nourriture.

Malgré toutes les contrariétés que Cavendish éprouva pendant ce voyage qui ne dura que deux ans, il rentra au port de Plimouth avec des richesses considérables : dans l'espoir de les augmenter, il se remit en route avec cinq bâtimens; mais un ouragan le jeta sur les côtes du Brésil où, bientôt après, il périt à la fleur de son âge, l'an 1591.

F. D.

GUSTAVE III.

Roslin pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

GUSTAVE III.

Gustave III naquit le 24 janvier 1746; succéda, en 1771, à Frédéric Adolphe, roi de Suède; résolut, en montant sur le trône, de s'affranchir du joug sous lequel ses prédécesseurs avaient plié au gré de la cour de Russie et du sénat de Stockholm, confia son projet au ministre de France Vergennes; chargea les comtes de Scheffer et de Salza d'obtenir l'aveu des officiers; réunit ses gardes; s'empara de tous les postes; assembla les principaux de la diète, les fit rougir de leurs usurpations, et leur lut, à haute voix, son plan de constitution qu'ils approuvèrent en entier.

Gustave avança les militaires qui l'avaient secondé, distribua des médailles aux bourgeois, se rendit à Pétersbourg où l'impératrice parut adopter ce qu'il avait fait; mais, à peine fut-il de retour qu'il s'aperçut que des émissaires russes s'efforçaient d'insurger la Finlande. Il se hâta d'armer, obtint des subsides de la Prusse et de la Turquie; mais, malgré ces secours et son courage, sa flotte fut battue le 17 juillet 1788. Désolé par de nouvelles défaites, menacé de toute part, il parvint enfin à faire lever le siége de Gothembourg le 14 août 1790, et conclut à Varéla un traité de paix qui le délivra d'une guerre dont les suites ne pouvaient que lui être funestes.

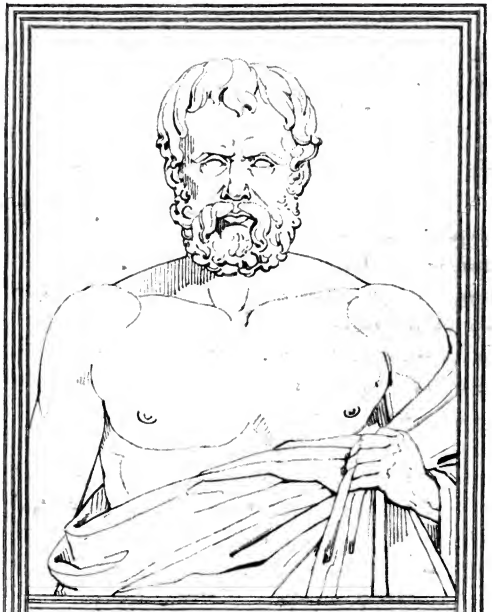
A cette époque, il promit d'être le chef de la coalition du Nord contre la France ; mais sa perte était jurée par les nobles dont il avait restreint les priviléges, et trois d'entre eux tirèrent au sort le barbare plaisir de l'assassiner. Le sort tomba sur Ankarstroom qui, au milieu d'un bal, dans la nuit du 15 au 16 avril 1792, lui lâcha un coup de pistolet dont il mourut le 29 du même mois.

Quelques jours avant que d'expirer, il éprouva les douleurs les plus aiguës, les souffrit avec fermeté, exhorta son fils, âgé de 14 ans, à ne jamais entreprendre une expédition lointaine; nomma régent le duc de Sudermanie, son frère; sentit qu'il allait mourir, demanda qu'on l'approchât d'une fenêtre, regarda son peuple, communia, et rendit le dernier soupir.

Actif et courageux, Gustave avait l'abord prévenant, la figure agréable, le caractère égal, et l'esprit chevaleresque. Il protégeait la justice, animait le commerce, faisait fleurir les arts, parlait très-purement plusieurs langues, et les écrivait avec élégance.

Gustave, dans ses loisirs, cultivait la littérature : on a recueilli ses Lettres, ses Discours, et quelques Pièces de théâtre.

F. D.



ZÉNON.

Landon direxit

NAPOLI

ZÉNON.

Zénon naquit, vers l'an 362 avant J. C., à Citium, dans l'île de Chypre, et commença par être négociant. Il venait d'acheter de la pourpre de Phénicie, lorsque les vents le firent échouer sur les côtes d'Athènes; il en remercia les Dieux, renonça au commerce, étudia dix ans sous Cratès le Cynique, dix autres sous Stilpon, Polémon et Xénocrates; se forma l'idée d'un sage, d'après lui-même; ouvrit une école dans laquelle il eut beaucoup de disciples, et fonda la secte des Stoïciens : elle prit ce nom d'un portique sous lequel ce philosophe aimait à discourir.

Sa vie fut uniforme, et ce n'est que dans ses principes qu'il faut chercher sa physionomie. Toujours le même dans ses habitudes comme dans ses mœurs, il prétendait qu'avec la vertu on pouvait être heureux au milieu même des douleurs les plus aiguës, et malgré les disgraces de la fortune; que si un sage ne devait pas aimer, il n'y aurait pas de sort plus misérable que celui des belles personnes, puisqu'elles ne seraient aimées que des sots; que peu de chose donne la perfection à un ouvrage, quoique la perfection ne soit pas peu de chose; qu'une partie de la science consiste à ignorer ce que l'on ne doit pas savoir; que la nature nous a donné deux oreilles et une seule bouche pour nous

apprendre qu'il faut plus écouter que parler ; que ceux qui parlent bien et vivent mal, ressemblent à la monnaie d'Alexandrie qui était brillante, mais composée de faux métal ; que le souverain bien consistait à suivre l'instinct de la nature, selon l'usage de la droite raison. Il ne reconnaissait qu'un Dieu qui était l'ame du monde ; et, dans tout, il admettait une destinée inévitable : d'après cette opinion, son valet, qu'un jour il battait pour vol, s'écriait : *J'étais destiné à dérober ; et à être battu*, lui répondit Zénon.

Il fit une chute à 98 ans, et se donna la mort : il y en avait 48 qu'il enseignait la philosophie. Il fut vivement regretté par Antigone, roi de Macédoine ; les Athéniens lui consacrèrent un tombeau dans le bourg de Céramique, lui décernèrent une couronne d'or, et voulurent que tout le monde sût qu'ils avaient soin d'honorer les gens d'un mérite distingué, non-seulement durant leur vie, mais après leur mort : ce sont les termes du décret public qui contenait l'éloge de Zénon.

F. D.

FÉNÉLON.

J. Vivien pinx.t

Landon direx.t

NAPOLI

FÉNÉLON.

François de Salignac de Lamothe Fénélon naquit en Périgord, le 6 août 1651, fit une partie de ses études à l'université de Cahors, et les finit à Paris sous les yeux de son oncle, le marquis de Fénélon qui, selon le prince de Condé, était également propre pour la conversation, pour le cabinet et pour la guerre. Un pareil guide était fait pour développer les heureuses dispositions de son élève, et Fénélon n'avait pas encore dix-neuf ans, qu'il se fit connaître par des sermons qui lui attirèrent un si grand nombre d'auditeurs que son oncle en fut alarmé; il craignit que la vanité n'arrêtât les progrès du jeune prédicateur; et, docile à ses conseils, Fénélon courut se renfermer au séminaire de S. Sulpice. Il y prit les ordres sacrés à vingt-quatre ans, se réunit aux prêtres de la paroisse, y remplit tous les travaux de son ministère, et, trois ans après, fut nommé supérieur des Nouvelles-Catholiques de la rue Sainte-Anne.

Instruit de son zèle et de ses succès, Louis XIV desira qu'il se chargeât de convertir les Calvinistes du pays d'Aunis, et commanda qu'il y fût accompagné par des troupes, mais Fénélon n'accepta qu'à condition que cette mesure n'aurait pas lieu :

jamais il n'employa d'autres armes que celles de la persuasion, et ses conversions étaient moins promptes, mais plus sincères.

Au retour de cette mission, Fénélon reprit sa place aux Nouvelles-Catholiques, se distingua par ses prédications, et par un Ecrit sur *le Ministère des Pasteurs*. L'évêque de Meaux l'admira, les ecclésiastiques le méditèrent; et, dans le Traité qu'il publia peu de temps après sur *l'Education des Filles*, il montra une connaissance si parfaite du cœur humain, que, sans aucune sollicitation de sa part, il fut nommé précepteur des ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berri. La place était délicate; elle supposait de grandes qualités, et Fénélon prouva qu'on ne pouvait faire un meilleur choix.

Cependant, il n'avait d'autre revenu que celui d'un petit prieuré qui lui avait été résigné par un de ses parens; il faisait tout pour les princes, la cour ne faisait rien pour lui; et l'abbaye de Saint-Valery fut le premier bienfait du roi qui, en le lui annonçant, s'excusa de lui donner si peu et si tard; mais bientôt le monarque répara ce tort, et satisfit au vœu de toute la France qui, le jour même où l'archevêché de Cambrai devint vacant, ne manqua pas d'y appeler Fénélon; lui seul croyait ne pas en être digne; d'ailleurs, il prétendait que la réunion des deux

places était impossible ; et, autant par modestie que par attachement pour ses élèves, il représenta au roi que le premier de ses devoirs était de remplir la tâche qu'il avait eu la bonté de lui confier ; mais, bien résolu de maintenir sa nomination, le roi décida que Fénélon passerait neuf mois de l'année dans son diocèse, et trois auprès de ses élèves dont l'éducation était très-avancée. Fénélon obéit, et quitta son abbaye ; la pluralité des bénéfices répugnait à sa délicatesse : les prélats n'osèrent le blâmer, mais ils ne l'approuvèrent pas ; et quels beaux jours lui étaient réservés, si le cours n'en avait pas été interrompu par sa liaison avec madame Guyon !

Quelques années avant que cette fameuse Dévote fît paraître le *Moyen court pour faire l'Oraison*, l'Eglise avait blâmé la doctrine de Molinos dont les expressions avaient fait naître une espèce de spiritualité qui alliait l'amour de la créature avec celui du créateur : on retrouva cette doctrine dans le *quiétisme* qu'enseignait le *Moyen court ;* Fénélon fut d'un avis contraire, réunit ses preuves dans une brochure intitulée *les Maximes des Saints ;* et, malgré la précaution qu'il prit de la soumettre à la censure d'un célèbre docteur de Sorbonne, qui jugea que cet écrit était *tout d'or*, Fénélon fut attaqué par une foule d'adversaires que lui sus-

cita l'évêque de Meaux qui, depuis quelque temps, ne voyait plus qu'un rival dans le prélat dont il s'était glorifié d'être l'ami. Madame de Maintenon abandonna l'archevêque, Louis XIV l'exila dans son diocèse, ses *Maximes* furent envoyées au Saint-Office, Innocent XII les condamna, et Fénélon rassembla ses diocésains auxquels il déclara hautement qu'il se soumettait sans aucune restriction. « A Dieu ne « plaise, leur dit-il, qu'il soit jamais parlé de « nous, si ce n'est pour se souvenir qu'un « pasteur a cru devoir être plus docile que la « dernière brebis de son troupeau. » Ce fut à cette époque qu'un violent incendie embrasa son palais, et consuma ce qu'il possédait de plus précieux en livres et en meubles : Fénélon ne regretta que les livres.

Quelques années après, un domestique infidèle déroba un manuscrit de *Télémaque;* il parut à l'insçu du Prélat; et, tandis que d'un côté ses admirateurs le lurent avec enthousiasme, de l'autre, ses ennemis en profitèrent pour mettre le comble à sa disgrace. Ils virent Louis XIV dans *Sésostris*, madame de Montespan dans *Calypso*, mademoiselle de Fontanges dans *Eucharis*, la duchesse de Bourgogne dans *Antiope*, Louvois dans *Protésilas*, et le roi Jacques dans *Idoménée;* allusions perfides saisies par Louis XIV

dont les préventions commençaient à diminuer, mais qui fut persuadé alors que Fénélon avait voulu faire la satyre de son gouvernement.

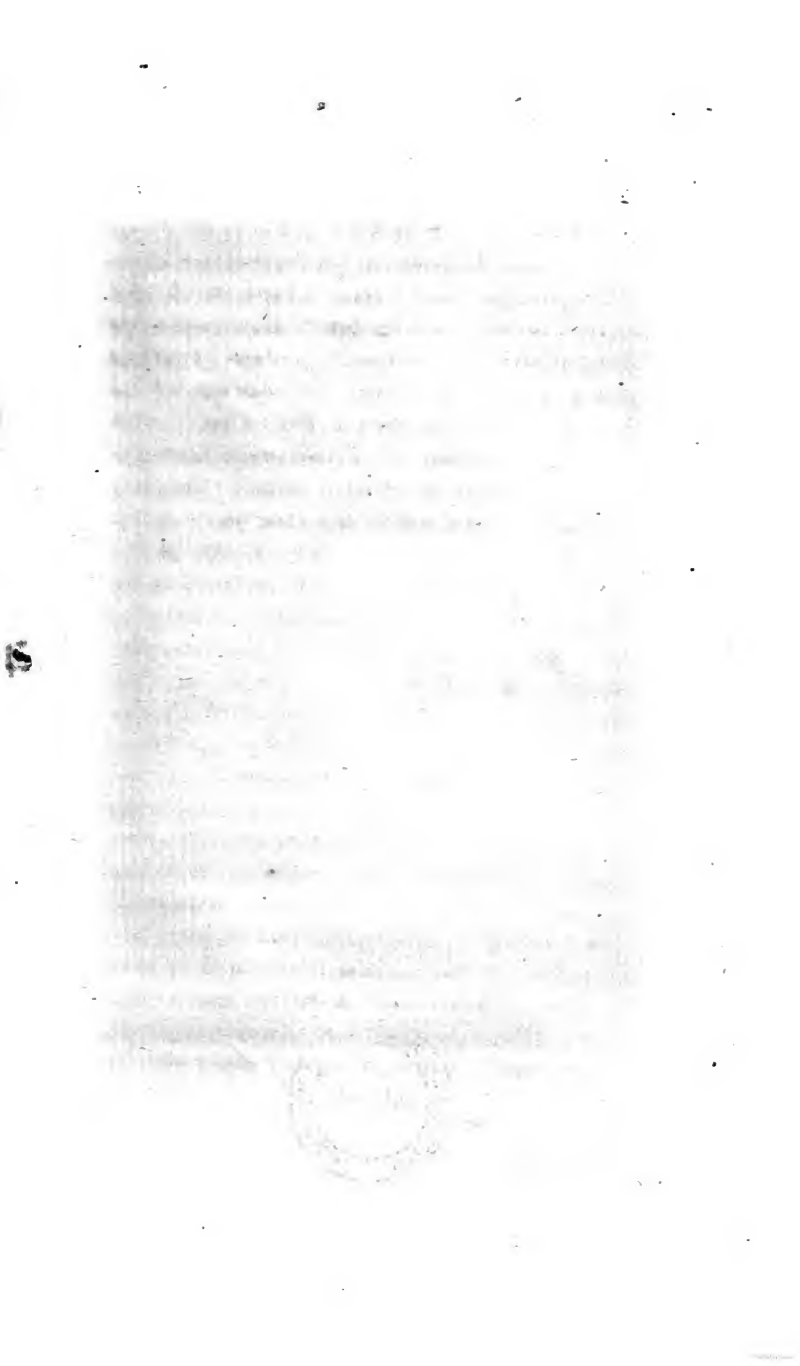
Pendant ce temps, le vertueux Prélat examinait les jeunes gens qui se destinaient à l'état ecclésiastique, soulageait les pauvres, visitait les hôpitaux, fournissait des bleds à l'armée de Flandre qui était sans magasins, ouvrait sa maison aux officiers, soignait ceux qui avaient été blessés à la bataille de Malplaquet, et jouissait de l'estime, du respect des généraux de l'armée ennemie qui, de peur que l'on n'attentât à sa personne, le faisaient escorter par leurs soldats lorsqu'il parcourait son diocèse; Fénélon n'était méconnu que dans son propre pays.

En 1693, il remplaça Pélisson à l'Académie française, et l'on n'y fut pas surpris de la beauté de son discours; que ne devait-on pas attendre d'un écrivain qui, dans toutes ses productions, a su réunir l'onction et la force, l'élégance et la précision!

Immortel comme littérateur, Fénélon vivra dans tous les siécles comme prélat et comme philosophe. Sévère, lorsque sa conscience lui prescrivait de l'être, mais toujours prêt à excuser ou à pardonner, il se mettait au niveau de tous les esprits, conservait sa dignité avec les grands, et devenait enfant avec les enfans.

Honteux de ses injustices, Louis XIV avait décidé son rappel ; mais la Providence ne le permit pas, et l'archevêque fut attaqué d'une inflammation de poitrine qui l'enleva au commencement de l'année 1715, à l'âge de 63 ans. La mort lui avait ravi les ducs de Bourgogne, de Beauvilliers et de Chevreuse ; rien ne l'attachait plus à la terre ; et, dans son testament, il ne demanda au roi que deux grâces : l'une, de lui donner un successeur pieux ; l'autre, de faire finir son séminaire. Il ne laissa ni dettes, ni argent ; les pauvres avaient mangé sa succession.

D. P.



DRAKE.

J. Rabel pinx.t *Iandon/ direx.t*

BIBLIOTECA RAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

DRAKE.

Entre tous les hommes qui ont honoré la marine anglaise par leurs victoires, François Drake doit tenir une place distinguée. Parvenu, par son seul mérite, aux premières dignités de son état, il fut un de ceux qui contribua le plus à la gloire du règne d'Elizabeth, de cette femme célèbre à laquelle l'Angleterre doit sa marine et son commerce.

Né, dans le Comté de Devon, de parens assez obscurs, Drake encore enfant fut confié par son père à un pilote de ses amis qui le dirigea dans ses premières campagnes, et qui, en mourant, lui laissa son navire. En 1567, Drake, après avoir suivi quelque temps le commerce, ayant appris qu'on équipait à Plimouth une escadre pour l'Amérique, vendit son vaisseau, et fut offrir ses services au capitaine Hawkins qui la commandait. Ce capitaine, pressentant ce que Drake serait un jour, lui confia le commandement d'un vaisseau, avec lequel il fit plusieurs prises considérables sur les Espagnols.

En 1577, Drake, qui avait déja la réputation d'un homme de mer consommé, obtint le commandement d'une escadre de cinq vaisseaux, avec laquelle il tint la mer trois ans, fit le tour du monde, et enleva aux Espagnols plusieurs places impor-

tantes, un grand nombre de vaisseaux richement chargés, et, ce qui est plus précieux encore, il recueillit dans son expédition des connaissances utiles aux progrès des sciences. Ce fut à la suite de ce voyage, qu'Elizabeth étant venu dîner à son bord dans la rade de Depford, le créa chevalier.

Une autre expédition qu'il entreprit en 1585, et dans laquelle il se couvrit de gloire, par la prise de plusieurs places importantes, tant aux îles Canaries, et du Cap-Vert, que dans celle de Saint-Domingue, et sur le continent de l'Amérique, ayant augmenté l'estime que lui portait déja la reine, elle le nomma vice-amiral. Ce nouveau titre fut suivi de nouveaux succès. En 1588, il attaqua et détruisit 23 bâtimens espagnols dans le port de Cadix, et se signala, sous les ordres de l'amiral Howard, à la défaite de la flotte invincible.

Enfin, en 1595, Drake mit en mer avec une flotte de 28 vaisseaux de guerre, et s'illustra par de nouvelles victoires. Aussi intrépide soldat qu'habile marin, il emporta, l'épée à la main, plusieurs villes de l'Amérique méridionale. Il termina sa glorieuse carrière, l'année suivante, devant Portobelo. Sa sépulture fut digne de ses exploits; l'élément qui en avait été le théâtre lui servit de tombeau.

N. P.

KELLER.

Hyac. Rigaud pinx.t *Landon direx.t*

NAPOLI

KELLER.

L'art du fondeur, considéré comme partie accessoire de la sculpture, ne jouit pas de toute la considération qu'il mérite : cet art a pourtant quelque chose de fier, de gigantesque qui doit faire supposer de grands moyens à celui qui s'y distingue. Jean Balthazar Keller n'était assurément pas un homme ordinaire. Il naquit à Zurich, en Suisse, et vint s'établir à Paris dans le plus beau temps du règne de Louis XIV. On remarqua bientôt la hardiesse avec laquelle il entreprenait la fonte des morceaux les plus considérables. Les plus fameux artistes étaient alors employés à l'embellissement de Versailles, et Keller y eut sa part de travaux et de gloire.

Vers la fin du dix-septième siécle, la ville de Paris ayant voulu signaler son amour pour le roi, par un monument impérissable, Girardon fit le modèle d'une statue équestre haute de 21 pieds. A différentes époques, les statues de Marc-Aurèle, de Côme de Médicis, de Henri IV, de Louis XIII, avaient été coulées par parties détachées; Keller entreprit de couler celle de Louis-le-Grand d'un seul jet. Il lui fallut ajouter de nouveaux moyens à ceux qui étaient connus, faire des essais nombreux, créer des instrumens, et former l'intelligence des ouvriers qu'il employait. Enfin 80,000

pesant de métal furent jetés dans le moule, et la statue de Louis XIV en fut retirée comme en triomphe, et élevée sur la place Vendôme, au milieu des acclamations du peuple, de ce peuple qui, un siécle après, l'a renversée de son piédestal. Cet ouvrage faisait sans contredit autant d'honneur à Keller qu'à Girardon. On pourrait même dire que les beautés du modèle n'égalaient pas la hardiesse et la perfection du jet; cependant le nom de Keller n'est connu maintenant que parmi les artistes, et l'on n'a conservé rien de précis sur la vie de cet homme habile. Seulement on sait que le roi lui donna l'inspection de la fonderie de l'Arsenal; que les ministres ne l'oublièrent point dans la distribution des bienfaits du monarque, et qu'il finit sa carrière en 1702.

Lorsque l'on fondit la statue de Louis XV que l'on voyait sur la place de ce nom, il fallut recourir aux Mémoires de quelques artistes, pour s'instruire des procédés que Keller avait suivis.

L.

CONGRÈVE.

G. Kneller pinx.t *Landon direx.t*

NAPOLI

CONGRÈVE.

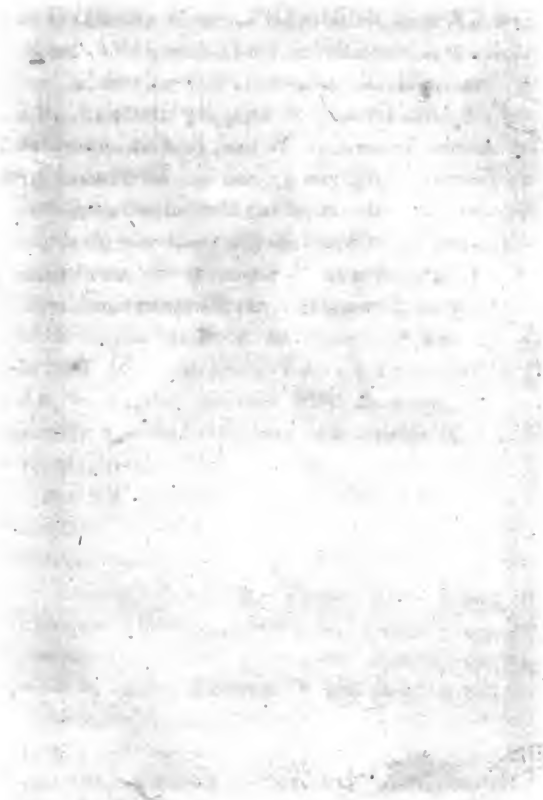
Guillaume Congrève naquit en Irlande, dans le comté de Corck, l'an 1672. Son père le destinait aux affaires, et lui fit étudier les loix; mais il n'avait de goût que pour la poésie, surtout pour la poésie dramatique; et, très-jeune encore, il observa si bien la société que dans son premier ouvrage, on admira des traits, des nuances qui jusqu'alors avaient échappé à ses prédécesseurs dans la carrière du théâtre. Ses plaisanteries sont aimables, ses caractères sont tracés avec finesse, et les fripons qu'il met en scène, n'y parlent que le langage des honnêtes gens, ce qui prouve, a-t-on dit, qu'il avait toujours vécu dans un certain monde que l'on est convenu d'appeler la *bonne compagnie.*

Ses contemporains le nommèrent le *Térence anglais;* et son mérite, ses protections lui procurèrent des places lucratives et honorables. De ce moment, il négligea Thalie, ne fit plus que quelques pièces fugitives; et, quoiqu'il dût sa fortune aux lettres, il paraissait honteux de les avoir cultivées. Il ressemblait sur ce point à J. B. Rousseau qui prétendait n'avoir fait quelques ouvrages que pour son amusement, tandis qu'il n'avait vécu que de ses talens. Congrève poussa le ridicule au point de se donner pour un gentil-

homme que ses parens avaient laissé dans l'aisance; et, lorsque Voltaire fut lui rendre visite, il ne lui parla que de sa naissance, et non de ses ouvrages. Voltaire lui dit en le quittant: « Si « je n'avais considéré en vous que le gentilhomme, « je me serais dispensé de venir vous voir. »

Congrève est mort en 1729, âgé de 57 ans. Il a composé *Amour pour Amour*, *le Vieux Garçon*, *le Fourbe*, *l'Epouse du matin*, *le Chemin du Monde*, des Opéras, des Odes, des Pastorales; enfin des Traductions de quelques morceaux des poètes grecs et latins. Ses œuvres ont paru à Londres, 1730, 3 vol. in-12, et à Birmengham, 1761, 3 vol. in-8.°

D. F.



ANACRÉON.

Landon direx.t

NAPOLI

ANACRÉON.

Anacréon était de Téos, ville et port d'Ionie. Il y naquit dans la soixante-douzième olympiade, selon le père de madame Dacier; dans la soixante-deuxième, selon Eusèbe; et dans la cinquante-deuxième, si l'on en croit Suidas. Sa mère s'appelait Ætia; mais on ignore le véritable nom de son père qui, à ce que l'on assure, était parent de Solon, et allié de Codrus. Très-jeune encore Anacréon fut à Mycale où l'on célébrait une fête en l'honneur de Neptune: il y parut le front ceint d'une couronne de fleurs, la tête un peu échauffée par le vin; et Maxime de Tyr raconte qu'en dansant il y renversa une nourrice avec son nourrisson : l'enfant était ce Cléobule qu'il revit dans son adolescence, et pour lequel il conçut l'amitié la plus tendre.

Alors Polycrate régnait à Samos, il desira y posséder Anacréon, le pressa de s'y rendre, le reçut avec la plus grande distinction, et commença par lui faire présent de cinq talens dor, c'est-à-dire de plus de 100 mille livres de notre monnaye; mais Anacréon cessa de dormir, du moment que cette somme fut à lui, et, au bout de deux jours, il courut le remettre à Polycrate: celui-ci l'en dédommagea par des bienfaits d'un autre genre; et l'on prétend que, peu-à-peu, la société d'Anacréon le

rendit moins fastueux et plus humain. Bientôt après, le poète céda aux instances d'Hipparque près duquel il resta sept ans, dans la capitale de l'Attique: il préférait cette ville à toutes celles de la Grèce, parce que ses habitans, doux et polis, aimaient et cultivaient les lettres.

Anacréon n'habitait plus Athènes lors du massacre d'Hipparque par Harmodius et Aristogiton; à 44 ans, il était de retour dans l'Ionie, et demeurait, aux portes d'Abdère, dans une petite maison de campagne dont il faisait ses délices: d'un côté, elle dominait sur la mer Egée; de l'autre, sur des îles charmantes. Il y cultivait son parterre, il y présidait à ses vendanges; et, le verre en main, à sa table comme à celle de ses amis, il célébrait le Dieu qui avait mûri ses raisins. La haine et la jalousie, l'avarice et l'ambition, la médisance et la calomnie lui étaient étrangères; et, si le feu de ses yeux décelait son esprit, la candeur de sa physionomie annonçait que jamais un sentiment pénible n'altérait le calme de son ame. Heureux par caractère, il jouissait du bonheur, le chantait et l'inspirait.

Ovide l'appelle *vinosus senex*, et Simonide le jeune le traite d'ivrogne; mais peut-on lui faire ce reproche, lorsque les seuls convives qu'il aimait étaient ceux qui, chéris des Muses et des Grâces, conservaient leur raison pour égayer un festin par des propos agréables; lorsque, dans les vendanges,

il exhortait la jeunesse à prendre garde qu'un excès de vin nouveau ne la conduisît au delà des bornes que la décence ne doit jamais franchir ?

Quelques auteurs ont écrit qu'Anacréon se plaisait dans la débauche ; mais si cela était, par quel prodige est-il toujours délicat dans son style, toujours retenu dans ses expressions ? Avec quelle circonspection il parle des charmes de la beauté qui le captive ; avec quelle pudeur il peint Vénus sortant des eaux, toute brillante de rosée, entourée de Tritons et d'Amours ! Elle est nue, et ce que les yeux ne doivent pas voir a les flots pour vêtement.

Prédécesseur de Pindare et d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, Anacréon a vécu longtemps après Homère : celui-ci a chanté les Héros et les Dieux, Anacréon n'a fêté que l'Amour et les Plaisirs ; mais la morale respire dans ses vers faciles. Il recommande aux femmes un peu d'instruction et beaucoup de modestie : il dit aux hommes que la rapidité du temps les avertit de songer quelquefois à la mort ; que ce sont les goûts tranquilles qui donnent le bonheur, et que le charme de la vie est empoisonné par les passions violentes. Soixante de ses Odes ont traversé les siécles, et sont arrivées jusqu'à nous ; elles parviendront à la postérité la plus reculée, et, dans tous les temps, elles resteront inimitables.

Dans ses dernières années, Anacréon ne se

nourrissait que de raisins secs, et fut suffoqué par un pepin qui s'arrêta dans son gosier. Ce fait est consacré par plusieurs écrivains, et surtout par Cœlius. « Vénérable vieillard, dit-il dans une de « ses épigrammes, un fatal pepin a donc réduit « au silence ta voix harmonieuse, et t'a fait « descendre aux sombres bords ! »

Anacréon mourut à 85 ans; ses funérailles furent magnifiques, et les habitans de Téos lui élevèrent une statue; on lui en érigea une seconde au milieu de la citadelle d'Athènes, à côté de celles de Périclès et de Xantippe. On la voyait encore du temps de Pausanias.

On ne parle plus aujourd'hui de Corneille de Paw qui, par des argumens aussi absurdes les uns que les autres, a voulu prouver que les œuvres publiées sous le nom d'Anacréon sont un recueil de pièces composées par différens auteurs de l'antiquité. On lit peu les Traductions de madame Dacier, de Belleau, de La Fosse, de Gacon, et de Longepierre; mais il en existe deux qui les remplacent: l'une, en vers, est de M. Ansson de l'assemblée constituante; l'autre, en prose, est de M. Gail, professeur de littérature grecque au collége de France.

F. D.

CATHERINE I.re

Houbraken pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA REGIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

CATHERINE I.ere DE RUSSIE.

Les parens de Catherine Alexiowna étaient de pauvres paysans, et subsistaient du travail de leurs mains, près de Départ, petite ville de Livonie. Elle y naquit le 5 avril 1689, devint orpheline à 15 ans, fut accueillie par un respectable ministre luthérien que la mort lui enleva, et, plongée dans l'indigence, elle prit le parti d'aller à Marienbourg; mais à peine y était-elle parvenue que la ville fut assiégée et prise d'assaut par les troupes du Czar. Catherine s'était cachée dans un four, un soldat l'y découvrit, s'en empara, et la vendit au général Menzikoff qui la plaça chez sa sœur.

Ce fut là que Pierre-le-Grand la vit pour la première fois; elle servait à table, et la beauté de sa taille, les agrémens de sa figure, la vivacité de ses réponses le frappèrent au point qu'il en devint éperdument amoureux: bientôt, il lui jura de ne jamais s'en séparer, lui tint parole; rendit public, en 1712, le mariage secret qu'il avait contracté avec elle en 1707, et la couronna solennellement en 1724.

Catherine était nécessaire au bonheur, à la santé, à la grandeur même du Czar: elle seule avait le talent de le distraire, de calmer ses emportemens, d'adoucir les douleurs auxquelles il était sujet. Elle

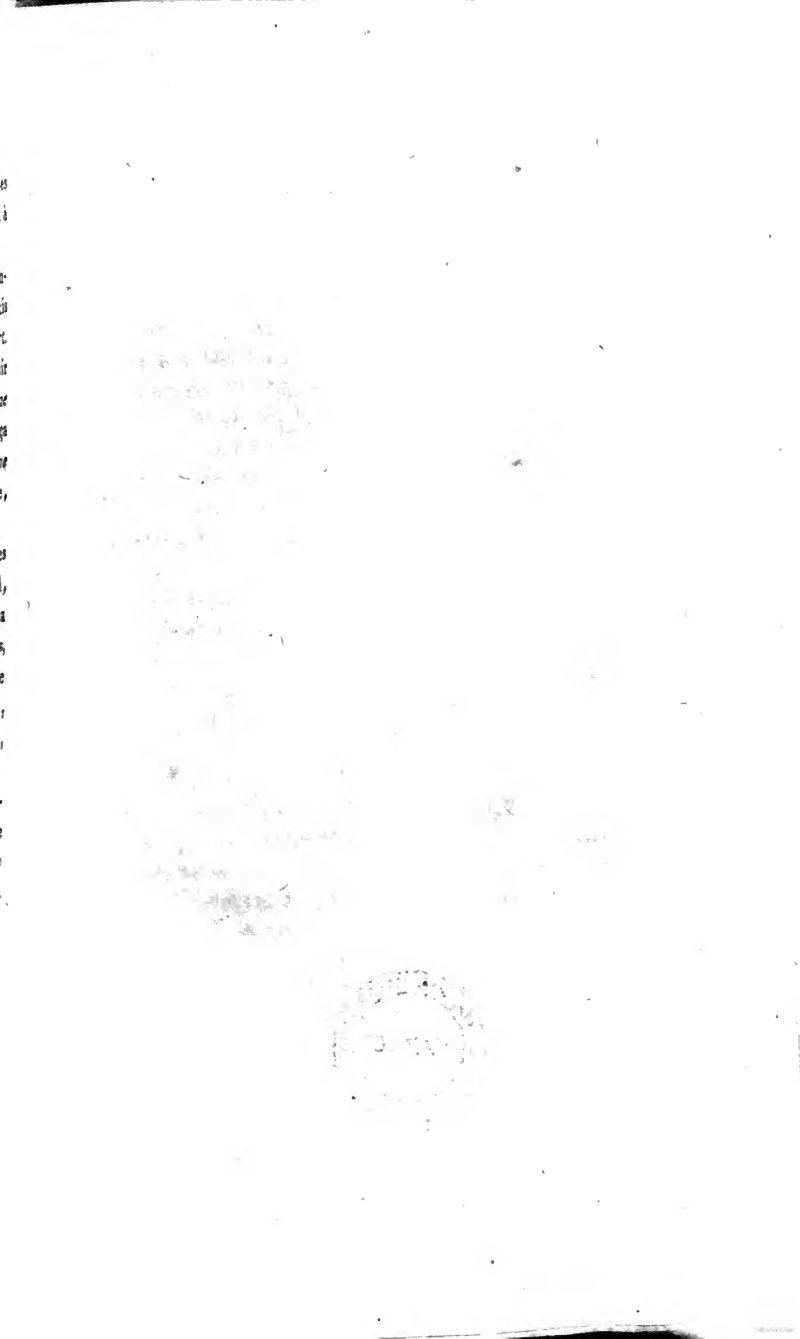
connaissait tous ses projets, le suivait dans toutes ses expéditions, et, sans ses conseils, il perdait à Pruth et ses états et sa gloire.

Jalouse de transmettre le diadème à ses descendans, elle souffrit l'exécution du Czarowitz Alexis que, sans doute, elle aurait pu arracher à la mort. Trop courageuse et trop politique pour convenir de son infidélité, elle ne poussa pas un soupir, ne répandit pas une larme, lorsque le Czar la força de voir sur l'échafaud le corps sanglant du jeune Français auquel il venait de faire trancher la tête, parce qu'il soupçonnait Catherine de l'aimer.

Déclarée souveraine impératrice de toutes les Russies en 1725, à la mort de Pierre-le-Grand, elle maintint les lois qu'il avait dictées, protégea les établissemens qu'il avait formés ou commencés, fit abattre les roues et les potences, institua l'ordre de S. Alexandre de Newski, et mourut à 38 ans, le 17 mai 1727, d'une hydropisie causée, dit-on, par des excès de vin de Tokai.

Grande et bien faite, belle et spirituelle, Catherine avait l'ame noble, l'esprit fin, le caractère ferme. On ne parlera point de ses faiblesses; elles sont effacées par le bien qu'elle a fait à la Russie, en coopérant à celui que le Czar ne cessa d'y faire.

D. F.



LAIRESSE.

Lairesse pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

LAIRESSE.

Gérard de Lairesse, né à Liège en 1640, était fils d'un peintre assez estimé qui le destina d'abord à la carrière des lettres. Le jeune Lairesse dut à ses études auxquelles il joignait celle de la poésie et de la musique le goût des idées nobles et gracieuses qui distinguèrent, dans la suite, ses productions dans un autre art. Après avoir reçu de son père et de Bertholet, les premiers principes de la peinture, et puisé dans les ouvrages des peintres de son pays la vérité du coloris et le charme de l'exécution, il les surpassa par la correction de son dessin, le choix et l'élévation des pensées, la dignité de l'expression. Cependant il est loin d'atteindre la pureté de l'antique et la majestueuse sévérité de l'école romaine. Mais, quand on considère qu'il n'a pas vu l'Italie, qu'il n'eut d'autres secours pour former son goût que quelques tableaux du Poussin, les estampes gravées d'après ce maître et celles de Pietro Testa, on ne peut méconnaître la supériorité de son génie. Heureux dans ses compositions, il les termina toujours d'un pinceau soigné, moelleux et facile. Toutes les parties de l'art lui furent également familières, et c'est avec justice qu'il fut nommé le *Poussin* de sa nation. Mais Lairesse ternit l'éclat de ses talens par une vie crapuleuse. Il donna dans tous les excès, et la

débauche absorbait chaque jour le fruit de son travail. Après avoir peint longtemps pour des marchands de tableaux qui faisaient payer chèrement aux amateurs ce qu'ils obtenaient de lui pour un modique prix, il jouit enfin de tous les avantages de la célébrité. Cependant sa vue s'affaiblissait peu à peu : il la perdit en 1690. Forcé de renoncer à la pratique de la peinture, il s'occupa de la théorie : ce fut sa consolation dans son infortune. Ses enfans et ses amis recueillaient ses conversations, et, à l'aide de différens signes qu'il était parvenu à tracer sur la toile pour l'intelligence de ses idées, ils formèrent un corps d'ouvrages orné de planches qu'ils publièrent après sa mort. Ce livre n'est pas sans mérite : mais, à l'exception de quelques chapitres sur le mécanisme de l'art, sur l'harmonie et l'opposition des couleurs, il offre peu d'instruction positive. L'auteur se perd dans des dissertations oiseuses. Ses programmes allégoriques sont trop recherchés et trop multipliés. Lairesse travailla à Liège, à Utrecht, à Amsterdam, et termina ses jours dans cette dernière ville en 1711, âgé de 71 ans. Il eut deux frères et un neveu peintres, et laissa trois fils dont deux exercèrent le même talent; mais ils lui sont tous fort inférieurs. Il a gravé à l'eau forte un excellent recueil de ses compositions. Ses petits tableaux sont les plus estimés.

L.

MONTECUCCOLI.

N. pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

MONTECUCCOLI.

Raimond, comte de Montecuccoli, prince de l'empire et général des armées de l'empereur, naquit en 1608, à Montecuccolo, dans le duché de Modène, d'une famille illustre, attachée depuis longtemps à la maison d'Autriche. Après avoir terminé ses études dans les meilleures universités de l'Italie, il entra au service, et fit ses premières armes sous son oncle, Ernest Montecuccoli, l'un des généraux les plus estimés de Ferdinand II. L'école du jeune Raimond fut cette célèbre guerre de trente ans, époque de calamité pour les peuples et de gloire pour les armées, qui transforma l'Allemagne et la Flandre en un vaste champ de bataille où semblait s'être donné rendez-vous tout ce que l'Europe possédait de braves soldats et de grands capitaines. Malgré les avantages que lui donnait sa naissance, Montecuccoli ne dut son avancement qu'à son mérite. D'abord simple soldat, il passa lentement par tous les grades, et les remplit tous avec gloire. En 1642, il obtint celui d'officier-général, et, en 1644, il força Torstenson à lever le siége de Nemeslau. Le Suédois lui fit payer cher ce premier succès : battu et pris à Janovits avec Hatsfeld, Merci et plusieurs autres, Montecuccoli resta deux ans prisonnier. Cette longue captivité, loin de nuire à ses talens, ne servit qu'à les perfectionner. Ne pouvant plus

pratiquer l'art de la guerre, il en étudia la science. Il soumit à la méditation les leçons de l'expérience, et, en s'habituant à les généraliser, il acquit cette profondeur et cette finesse dans les desseins, cette prudence et cette fermeté dans la conduite, cette netteté et cette sûreté dans les manœuvres qui l'ont depuis caractérisé. Montecuccoli, rendu à la liberté, opposait la plus savante défensive aux efforts réunis des Suédois et des Français victorieux, lorsque la paix de 1648 rendit enfin le repos à l'Europe. Il put jouir alors de la douceur de revoir ses foyers : mais, ayant eu le malheur de tuer un de ses amis intimes, dans un tournois qui se donna aux noces du duc de Modène, il retourna à Vienne où il épousa la fille du prince de Dietrichstein. Cette alliance l'attacha plus intimement au service de l'empereur qui le fit maréchal-général en 1657, et l'envoya bientôt après défendre le roi de Pologne. Il battit les Suédois et les Transilvains, prit Cracovie, protégea, en 1659, le Danemarck contre les armes de Charles Gustave, secourut et délivra Copenhague. Ses succès amenèrent le traité d'Oliva qui fut conclu en 1660. L'année suivante Montecuccoli se vit appelé sur un champ de bataille où des circonstances plus difficiles devaient fournir à ses talens l'occasion de se montrer avec plus d'éclat. 100,000 turcs fondant à l'improviste sur la Transilvanie et la Hongrie, menaçaient le centre des possessions autrichiennes. Léopold ne pouvait, dans le premier moment, leur opposer que 7,000 hom-

mes; mais Montecuccoli les commandait. Il a tracé lui-même, dans la troisième partie de ses Mémoires, l'histoire de cette brillante époque de sa vie. Malgré le petit nombre et le mauvais état de ses troupes, malgré la division des généraux et les fautes des ministres, il sut se maintenir pendant trois ans en face d'un ennemi supérieur, couvrit l'Autriche et attendit les renforts qui lui arrivèrent enfin. La victoire remportée en 1664, à Saint-Gothard sur le Raab, mit le comble à sa gloire et termina la guerre. Celle que Louis XIV fit aux Hollandais en 1672 rappela Montecuccoli sur le théâtre de ses premiers exploits. Envoyé au secours des Provinces-Unies, il vit d'abord ses projets déconcertés par l'habileté de Turenne qui triompha de lui sans combattre; mais, bientôt plus heureux, il réussit à prendre Bonn, opéra sa jonction avec le prince d'Orange, et délivra la Hollande. On lui ôta le commandement: mais il fallut le lui rendre en 1675, lorsque n'osant plus confier la fortune de l'empire à des princes qui l'avaient mal défendu, le conseil de Vienne se vit contraint de rappeler à la tête des troupes le seul homme qu'il pût opposer à Turenne. On connaît assez les détails et l'issue de cette célèbre campagne, où, dans un espace de 10 lieues de long et de 5 de large, les deux généraux, toujours en mouvement, passèrent 4 mois à se suivre, à s'observer, à s'opposer avec un succès égal la patience, la ruse et l'activité. Turenne fut tué : Montecuccoli, en déplorant la

mort du héros français, de *cet homme au dessus de l'homme*, disait-il, *et qui faisait tant d'honneur à la nature humaine*, sut profiter de la supériorité qu'elle lui donnait; il poursuivit l'armée française dans sa retraite, passa le Rhin, vint assiéger Haguenau et Saverne, fit contribuer l'Alsace, et se retira, sans être entamé, devant Condé qui accourut au secours de cette province. Il quitta bientôt après le commandement des armées, regardant, avec raison, comme sa plus glorieuse campagne, celle où les deux plus grands généraux de son temps n'avaient pu le vaincre. Il est mort à Lintz, en 1681, à 73 ans.

Au talent de bien faire la guerre, Montecuccoli a joint le mérite, alors beaucoup plus rare, de très-bien écrire sur la guerre. On l'a surnommé le Végèce moderne, et il peut passer pour supérieur à Végèce. Ses Mémoires sont pour les militaires ce que les Aphorismes d'Hippocrate sont pour les médecins : il est peu d'ouvrages dont la méditation leur soit plus utile. Le dessein d'être court ayant forcé l'auteur à supprimer beaucoup de détails, son livre ne peut être regardé que comme l'abrégé d'un Traité complet de la guerre; mais il est à la fois savant et profond, concis et clair. Montecuccoli aimait les lettres et les sciences; il les cultivait, et en 1670, il contribua beaucoup par son crédit à l'établissement de la Société des Curieux de la Nature, qui le compta parmi ses membres.

F.

FRÉDÉRIC GUILLAUME

Perne del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

FRÉDÉRIC I, ROI DE PRUSSE.

Frédéric III, électeur de Brandebourg, qui prit le nom de Frédéric premier, lorsqu'il devint roi de Prusse, naquit à Kœnigsberg en 1657. Son père Frédéric Guillaume, surnommé le grand électeur, et vraiment digne de ce nom, lui laissa en 1688 des états qu'il avait reconquis par sa valeur, et que sa sagesse avait rendus florissans au milieu même des calamités de la guerre. Il s'en fallait de beaucoup que le successeur de Frédéric Guillaume fût capable de marcher sur ses traces. On peut faire deux parts à peu près égales de la vie de ce prince: il passa 12 ans à desirer le titre de roi, et 12 ans à s'applaudir de l'avoir obtenu et à jouir du plaisir de le porter. Cependant ce qui fut, dans l'origine, uniquement l'ouvrage de la vanité, s'est trouvé dans la suite un chef d'œuvre de politique. « La « royauté, a dit Frédéric-le-Grand, tira la maison « de Brandebourg de ce joug de servitude où l'Au- « triche tenait alors tous les princes d'Allemagne. « C'était une amorce que le nouveau roi jetait à « toute sa postérité; il semblait lui dire: *Je vous « ai acquis un titre, rendez-vous en digne: j'ai « jeté les fondemens de votre grandeur; c'est à « vous d'achever l'ouvrage.* » Il faut avouer que la postérité de Frédéric premier a parfaitement entendu et très-littéralement exécuté ces tacites

instructions. Ce ne fut pas sans difficulté qu'il vint à bout de faire réussir un projet que son conseil avait regardé comme chimérique, et qui, dans les commencemens, trouva au dehors une vive opposition. Il fallut, dans cette lente négociation, employer toutes les ressources de l'intrigue, faire jouer tous les ressorts de la politique. Les circonstances où se trouvait l'Europe favorisèrent l'électeur. L'Autriche, toujours obérée, et toujours en guerre, soit avec la France soit avec les Turcs, mendiait partout des secours : Frédéric devint son plus fidèle auxiliaire. Guillaume d'Orange ne s'occupait que de susciter des ennemis à Louis XIV, à quelque prix que ce fût : Frédéric entra dans les projets du roi d'Angleterre, à condition qu'il seconderait les siens. Insensiblement les difficultés s'aplanirent, et en 1701, l'empereur crut faire un marché avantageux en acquittant, avec une patente de roi, des subsides arriérés qu'il ne pouvait payer, et en obtenant à ce prix que l'électeur lui fournît 10,000 hommes pendant toute la durée de la guerre de la succession. Le prince Eugène, aussi habile politique que grand capitaine, fut alors le seul qui prévit les suites de cet événement : en l'apprenant, il dit, *que l'empereur devrait faire pendre les ministres qui lui avaient donné un conseil aussi perfide.* Ce ne fut qu'en 1713, à la paix d'Utrecht, que Louis XIV reconnut le nouveau roi.

Frédéric n'avait desiré en obtenir le titre qu'afin

de satisfaire son goût pour le cérémonial, et de justifier par des prétextes spécieux ses fastueuses dissipations. Naturellement frivole et vain, joignant à un esprit borné, un caractère faible qui cédait facilement à toutes les impressions, il abandonna le soin de gouverner ses états à des favoris qui furent successivement ses ministres, et ne s'occupa que de régner ou plutôt de représenter dans sa cour. Sa ruineuse magnificence épuisa bientôt des revenus bornés: pour y suppléer, il foula des provinces pauvres, épuisées par de longues guerres; il les laissa sans secours exposées aux horreurs de la famine et de la peste; il trafiqua du sang de ses sujets avec ceux qui le voulurent payer. En revanche, on vit la cour de Berlin devenir le singe de la cour de Versailles. Somptuosité dans les bâtimens, dans les meubles, dans les équipages, faste des ambassades, grands officiers, luxe des maisons militaire et domestique, observation minutieuse du cérémonial, harangues, etc., tout fut imité avec une rigoureuse exactitude. Frédéric portait la prodigalité dans ses largesses, l'irréflexion et la futilité dans ses goûts au point de donner un fief de 40,000 écus à un chasseur qui lui avait fait tirer un cerf de haute ramure; et de vouloir engager ses domaines d'Halberstadt aux Hollandais, pour acheter le fameux diamant nommé le *Pit*, dont la France fit l'acquisition. La Prusse était perdue sans ressources, si un pareil règne eût duré longtemps. Heureusement pour sa

prospérité et pour sa gloire, Frédéric I mourut en 1713, et laissa le trône à un prince qui sut promptement réparer les fautes de son prédécesseur.

Frédéric I avait eu trois femmes. L'une d'elles, Sophie Charlotte de Hanovre, mère de Frédéric Guillaume II, mérite d'être distinguée. Elle joignait aux grâces de son sexe et aux vertus de son rang, des connaissances étendues, une ame forte et une religion épurée. Ce fut elle qui introduisit en Prusse l'esprit de société, la vraie politesse et l'amour des sciences et des arts. D'après les conseils de Leibnitz dont elle avait été l'écolière, elle persuada au roi qu'il convenait à sa dignité d'avoir une Académie, comme on persuade à un nouveau noble, dit Frédéric-le-Grand, qu'il est séant d'entretenir une meute : l'Académie des sciences fut établie, et eut Leibnitz pour président. Ce grand homme que la reine embarrassait quelquefois par ses questions, lui répondit un jour : *Madame, il n'y a pas moyen de vous contenter ; vous demandez le pourquoi du pourquoi.* A ses derniers momens, on introduisit un ministre réformé dans son appartement ; elle lui dit avec douceur : *Laissez-moi mourir sans disputer ;* puis se tournant vers sa dame d'honneur qui fondait en larmes : *Ne me plaignez pas*, ajouta-t-elle, *car je vais satisfaire ma curiosité sur les principes des choses que Leibnitz n'a jamais pu m'expliquer ; et je prépare au roi, mon époux, le spectacle d'une pompe funèbre où il aura une nouvelle occasion de déployer sa magnificence.* F.

HAMILTON.

B. pinx.t *Landon dirox.t*

NAPOLI

HAMILTON.

Antoine, comte d'Hamilton, sortait d'une très-ancienne maison de l'Ecosse. Il naquit en Irlande l'an 1646, et passa successivement d'Angleterre en France, et de France en Angleterre, à l'époque où Charles II fut tour-à-tour détrôné et rappelé dans ses états. Moins heureux encore que son frère ne l'avait été, Jacques II, privé de sa couronne, vint se réfugier à Saint-Germain; Hamilton le suivit, et passa le reste de ses jours à Paris où il retrouva sa sœur qu'il avait mariée au comte de Grammont. Celui-ci l'avait connue à Londres, en était devenu amoureux, lui avait promis de l'épouser, et cependant il partit sans songer à tenir sa parole. Aussitôt Hamilton court après l'infidèle, bien résolu de se battre avec lui, s'il hésitait à tenir ses engagemens, l'atteint au bout de quelques milles, et lui demande s'il n'a rien oublié en quittant la capitale : « Rien autre chose « que d'épouser votre sœur, lui répondit le Comte, « et je vous suis. »

Né avec beaucoup d'esprit, Hamilton avait l'imagination brillante, le goût fin, le jugement sûr, un style élégant, soit dans ses vers, soit dans sa prose; et, quoiqu'il fût plus courtisan que poète, on aimait à lire ses ouvrages parmi lesquels il faut distinguer son *Epître au comte de Gram-*

mont. On y retrouve les grâces et la naïveté de Chapelle et de Chaulieu.

Beaucoup plus gai la plume à la main qu'il ne l'était dans la société, Hamilton avait pour la satyre un penchant que rien ne put diminuer; mais la bonté de son cœur lui faisait pardonner ce défaut qui souvent lui fut reproché par sa sœur, l'une des plus aimables femmes de son temps.

Il mourut, en 1720, âgé de 74 ans. Dans ses œuvres recueillies en 6 volumes in-12, 1749, on trouve *Zénéide*, mélange assez médiocre de faits historiques et d'événemens fabuleux; les *4 Facardins*, enchaînement d'aventures sans dénouement; *le Bélier*, conte amusant et ingénieux; *Fleur-d'Epine*, inférieure au précédent; enfin les *Mémoires du comte de Grammont* qui sont moins un livre qu'une conversation pleine de feu et de saillies que Voltaire appelle de prétendus bons mots; mais dût-on en condamner quelques-uns, on s'amuse d'une infinité d'autres qu'Hamilton a répandus dans cette production avec une facilité, un naturel qu'il est rare de rencontrer.

D. F.

M.lle DUMESNIL.

B. Del.t

Landon direx.t

BIBLIOTECA REALE NAPOLI

M.lle DUMESNIL.

Quand Dumesnil vint sur la scène,
Au gré des connaisseurs parfaits,
On croit entendre Melpomène
Réciter les vers qu'elle a faits.

Ce quatrain donne une idée du talent de Marie Dumesnil qui, après avoir mesuré ses forces sur le théâtre de Strasbourg, revint à Paris où elle était née, et débuta aux Français, en 1737. Elle y parut successivement dans les rôles de *Clytemnestre*, de *Phèdre* et d'*Elizabeth*, avec un succès consacré par ces quatre autres vers qui lui furent adressés:

Dans son brillant essai qu'applaudit tout Paris,
Le suprême talent se développe en elle;
Et, prenant un essor dont chacun est surpris,
Elle ne suit personne, et promet un modèle.

Favart a dit que l'art est de cacher l'art, et mademoiselle Clairon y était parvenue; mais l'étude l'avait rendue trop parfaite, et, malgré tout son mérite, rarement elle produisait ces transports involontaires, ces secousses inattendues que l'on aime à éprouver au théâtre.

Mademoiselle Dumesnil ne calculait rien; le moment l'inspirait; et, dans les scènes de tendresse, de force, ou de politique, son ame lui donnait une sensibilité, une profondeur, une

énergie auxquelles il était impossible de résister. Plus d'une fois, elle a inspiré au spectateur un enthousiasme que son interlocuteur partageait au point d'oublier ce qu'il avait à lui répondre. On conçoit que ces grandes explosions devaient être suivies de quelques inégalités; et peut-être, de ce côté, mademoiselle Dumesnil peut être comparée à Corneille qui, après un morceau sublime, paraît un instant au dessous de lui-même : telle est la marche du génie.

Etrangère à toute espèce de cabale, simple dans ses goûts comme dans sa mise, mademoiselle Dumesnil, d'une taille un peu au dessus de l'ordinaire, faisait oublier qu'elle n'était ni belle ni jolie; et, sous son costume, toujours négligé, quelquefois même un peu ridicule, on croyait voir et entendre *Athalie* et *Mérope*, *Agrippine* et *Cléopâtre*.

Elle n'était pas moins inimitable dans la comédie; et si aucune actrice n'a joué comme elle *Mélanide* et la *Gouvernante*, aucune aussi n'a eu et n'aura peut-être la gaieté franche qu'elle déployait dans la Meunière des *trois Cousines*.

Mademoiselle Dumesnil est morte, âgée de 91 ans, à la Barrière-Blanche, dans une maison qu'elle a partagée longtemps avec Grandval, son camarade, qui n'a cessé d'avoir pour elle autant d'estime que d'amitié.

F. D.

ERASME.

Holbein pinx.t *London direx.t*

BIBLIOTECA LETTERARIA VITTORIO EMANUELE NAPOLI

ERASME.

On assure que Pierre Gérard, habitant de Targow, en Hollande, courtisa la jeune Marguerite, fille d'un médecin de Zévenbéque, qu'elle eut la faiblesse de lui céder avant le mariage; que, pour dérober à sa famille le fruit de son amour, elle prit le parti de se réfugier à Roterdam, et qu'en 1465, elle y accoucha de Didier ou *Desiderius* Erasme qui, après avoir été enfant de chœur à Utrecht, entra dans l'école de Deventer où bientôt le docte Sintheim lui prédit qu'un jour il serait le plus savant homme de son siécle. Ce fut dans cette même école qu'Erasme apprit le latin et le grec; on ajoute qu'à onze ans il était en état d'enseigner la physique et la logique, la métaphysique et la morale.

Né avec une mémoire prodigieuse, il savait par cœur Horace et Térence: les comédies de celui-ci le charmaient au point qu'il répétait souvent que Cicéron, Quintilien, S. Jérôme, S. Augustin, S. Ambroise avaient dû les lire dans leur vieillesse comme dans leur jeunesse, et que le mérite de cet auteur ne pouvait être méconnu que par un barbare. Peu à peu, il donna la préférence à Horace qu'il prit pour modèle; et longtemps après, Ducerceau a dit comme Erasme:

J'étais pour Ovide à quinze ans,
Mais je suis pour Horace à trente.

Ruiné par ses tuteurs qui le pressaient vivement de se faire chanoine régulier, Erasme en prit l'habit au couvent de Stein, et le quitta pour entrer chez l'évêque de Cambrai auquel, peu de temps après, il témoigna le plus grand desir d'étudier la théologie à l'université de Paris. Le prélat lui obtint une bourse au collége de Montaigu; Erasme s'y rendit en 1496, et sa santé y fut absolument détruite, soit par la mauvaise nourriture que l'on y donnait aux pensionnaires, soit par les jeûnes fréquens que leur imposait toutes les semaines, un principal plus avare que dévot.

Au sortir de ce collége et jusques en 1521, Erasme habita successivement la France, le Brabant, la Hollande, l'Angleterre et l'Italie: papes et cardinaux, monarques et savans s'empressèrent de l'accueillir, de lui offrir des places, mais leurs promesses ne l'éblouirent point: il comparait les gens de lettres aux grands personnages que représentent les tapisseries de Flandre, et qui ne font leur effet que lorsqu'ils sont vus de loin.

Ce fut donc en vain que les rois de France, de Pologne et de Hongrie cherchèrent à se l'attacher: il n'accepta que la charge de conseiller d'état qui lui fut offerte par Charles-Quint, charge qui lui donnait beaucoup de crédit et peu d'occupation. Ce fut à cette époque qu'il abandonna entièrement la cause de Luther dont il blâma la doctrine et la conduite. Il fit aussi tous ses efforts pour en détacher Mélancthon, et c'est dans l'Histoire

même du Luthéranisme qu'il faut voir avec quel courage Erasme brava les injures de Luther qu'il ne cessa de combattre, animé par sa propre conviction, et soutenu par les invitations réitérées de Paul III qui le regardait comme le plus savant théologien qu'il fût possible d'opposer aux partisans de la nouvelle hérésie.

Le souverain pontife ne crut pouvoir s'acquitter avec Erasme qu'en lui donnant, à la fois, et le chapeau de cardinal, et la prévôté de Deventer dont les revenus lui eussent fourni les moyens de soutenir l'éclat de la pourpre romaine; mais Erasme n'accepta ni l'un ni l'autre. Simple et désintéressé, jamais Erasme ne se plaignit de la fortune que lorsque sa rigueur lui refusa le nécessaire; et, dans toutes les occasions, sa modestie repoussa ce que la justice devait à son mérite.

Jaloux de sa liberté, il aima les femmes dont jamais il ne voulut être l'esclave, et sa véritable passion fut celle de l'étude à laquelle il consacra longtemps et ses jours et ses nuits. Il traduisit et ressuscita les Pères de l'Eglise, inspira le goût des anciens, dégagea la théologie des ridicules expressions de l'école, écrivit avec autant d'esprit que d'élégance, et, quoi qu'en ayent dit Scaliger et Béda, les littérateurs les plus délicats ne peuvent lui reprocher qu'un peu de bigarrure dans le style, un peu d'inégalité dans les idées. Parmi ses nombreuses productions, on lira dans tous les temps, ses *Colloques* et son *Eloge de la Folie*.

Célèbre dans toutes les universités, il professa dans les plus fameuses; et sa réputation était si grande en Allemagne, que lorsqu'il traversait quelque ville, il y recevait, de la part des magistrats, les honneurs que l'on rendait aux souverains. Bâle fut sa dernière demeure; et, malgré tous les soins que la médecine lui prodigua, il mourut d'une dyssenterie, en 1536, âgé de 70 à 71 ans.

Tergow et Roterdam se disputèrent l'honneur d'avoir donné naissance à Erasme; Roterdam l'emporta, et ses compatriotes lui élevèrent une statue, et gravèrent cette inscription au dessus de la porte de la maison où l'on croit qu'il est né :

Hæc est parva domus, magnus qua natus Erasmus.

« C'est sous cet humble toit qu'est né le grand « Erasme. »

On dit aussi qu'il avait cultivé la peinture, et que l'on voit encore dans le monastère de Stein un crucifix au bas duquel on lit: « Ne méprisez pas tant « ce tableau, il a été peint par Erasme. »

F. D.

ANNE D'AUTRICHE.

d'Eymont pinx.t Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

ANNE D'AUTRICHE.

Anne d'Autriche était fille aînée de Philippe, roi d'Espagne, où elle naquit en 1602. Elle épousa Louis XIII qui, trop soupçonneux pour la rendre heureuse, ne cessa de prêter l'oreille aux perfides insinuations de son ministre, le cardinal de Richelieu, et crut constamment qu'elle avait trempé dans le complot qui coûta la tête à Chalais. Madame de Motteville assure que lorsque le roi lui reprocha d'avoir conspiré contre sa vie, dans l'espérance d'avoir Gaston, duc d'Orléans, pour second mari, elle eut la fermeté de lui répondre « qu'elle aurait trop peu gagné au change, de vou- « loir commettre un si grand crime pour un si « petit intérêt. »

Toujours acharné à la perdre, le cardinal prétendit qu'elle entretenait une correspondance criminelle avec la reine d'Angleterre, le duc de Lorraine, et le roi d'Espagne, son frère; l'examen de cette correspondance prouva qu'Anne d'Autriche n'était qu'imprudente, mais il ne lui en fallut pas moins demander pardon et signer un écrit par lequel elle s'engageait à devenir plus circonspecte.

Le roi mourut; le parlement la nomma régente du royaume pendant la minorité de Louis XIV, son fils; et le cardinal de Richelieu, mort depuis peu, fut remplacé par le cardinal Mazarin. Celui-ci

gouverna despotiquement, doubla les impôts, indigna la noblesse, révolta le peuple, et la reine fut obligée de se réfugier auprès du grand Condé qui n'était encore que duc d'Enguien. Ce jeune héros venait de se couvrir de gloire; il était adoré du peuple et des grands; son ascendant calma les esprits, et la reine reparut. Sensible, mais juste, elle honorait le mérite dans ses ennemis même; et, malgré tout le mal que Richelieu avait voulu lui faire, elle dit un jour que s'il existait encore, il serait plus puissant que jamais. Ce mot annonce un grand caractère, et prouve qu'elle aurait été capable de sacrifier son ressentiment à l'intérêt de la France, sacrifice d'autant plus louable que plus d'une fois ce ministre avait dû blesser sa fierté, et l'on sait qu'elle en avait beaucoup. Mazarin en fit l'épreuve au sujet de sa nièce : « C'est une passion décidée, « répétait-il un soir à la reine, qu'il cherchait à « pénétrer, et je crains que le Roi ne veuille l'é- « pouser. — L'épouser ! répliqua-t-elle : s'il était « capable de cette indignité, je me mettrais, avec « mon second fils, à la tête de la nation, contre le « roi et contre vous. »

Lorsque la France fut pacifiée, elle donna presque tout son temps aux exercices de piété, fit bâtir l'église du Val-de-Grâce, et mourut le 20 janvier 1666.

F. D.

LELY.

Lely pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA PATRIOTICA NAPOLI

LELY.

Fils d'un capitaine d'infanterie, Lely naquit en 1613, à Soest en Westphalie. On cultiva ses dispositions pour la peinture, et il s'attacha d'abord à l'étude du Paysage; son penchant pour la prodigalité l'engagea bientôt à choisir un travail plus lucratif: le genre du Portrait répondit à ses vues, et le fruit qu'il en retira lui permit en peu de temps d'afficher la plus grande opulence. Sa table était toujours ouverte à ses amis, et même aux étrangers; des musiciens charmaient l'instant de ses repas; un nombreux domestique remplissait sa maison. Les plus grands seigneurs qui voulaient avoir leurs portraits étaient obligés de se faire inscrire d'avance; et, quelle que fût leur dignité ou leur nom, ils perdaient leur rang d'inscription lorsqu'ils manquaient à la séance indiquée.

C'est particulièrement en Angleterre qu'il étala ce faste qu'il savait soutenir avec beaucoup d'esprit et de noblesse. Il passa dans cette île à la suite de Guillaume II de Nassau qui allait y recevoir la main de Henriette-Marie, fille de Charles I. Le jeune peintre plut à ce roi qui se l'attacha par des bienfaits: dès-lors, malgré le desir que Lely avait de voir l'Italie, la crainte de vivre ailleurs moins agréablement, l'empêcha de quitter l'An-

gleterre. Non-seulement il se vit chargé de peindre les seigneurs les plus riches de Londres et des Provinces, mais encore tous les grands, tous les ministres et les différens monarques sous lesquels il vécut. Il faut faire à cette occasion une remarque singulière : Lely fut introduit dans la prison de Charles I à Hampton-court, et peignit pour la dernière fois le portrait de ce prince infortuné qu'il avait connu entouré d'une cour brillante ; Cromwel, pendant son protectorat, voulut plusieurs fois que Lely fît passer ses traits à la postérité ; enfin Charles II ayant remonté sur le trône de son père, Lely entra dans sa familiarité, et fut nommé son premier peintre.

La vieillesse de cet artiste ne fut pas exempte de quelque chagrin : le peintre Kneller s'étant acquis de nombreux partisans à la cour, Lely redouta la perte de la faveur: il paraît même que la crainte qu'il en conçut abrégea ses jours. Il mourut subitement en 1680.

Quelques-uns de ses portraits ont été comparés à ceux de Van Dyck: son pinceau est gracieux, et son coloris séduisant; les attitudes de ses figures sont variées avec esprit; enfin, il posséda non-seulement un grand talent, mais un talent fait pour plaire qui justifie la vogue qu'il eut, et la réputation qu'il conserve.

L.

FIESQUE.

N. pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA REALE NAPOLI

LE COMTE DE FIESQUE.

Jean Louis de Fiesque, comte de Lavagna, noble génois, doit sa célébrité à la conspiration qui porte son nom à si juste titre, puisqu'il en fut le chef, l'ame et la victime. Gênes, délivrée en 1528 du joug des Français, avait adopté une forme de gouvernement qui paraissait fixer enfin son inconstance. Son généreux libérateur, André Doria, n'avait voulu conserver d'autre autorité que celle que donnent la gloire, la sagesse et les bienfaits : mais en paraissant, en croyant même n'être que citoyen, il était réellement le maître. Tandis que l'éclat de sa renommée et son crédit auprès de Charles V protégeaient la république au dehors, son expérience et sa politique la dirigeaient au dedans : on le consultait sur tout, on déférait en tout à ses conseils. Un jeune homme de 22 ans faillit renverser en une nuit l'ouvrage de tant de soins : ce fut le comte de Fiesque, sorti d'une maison illustre, et possesseur d'une fortune immense. Ce jeune ambitieux semblait né pour être un conspirateur, et l'on assure que dès l'âge de 16 ans il s'était essayé dans cette périlleuse carrière. Noble dans ses manières, affable et populaire, aux talens du guerrier et de l'homme d'état il unissait les agrémens de l'homme du monde : doué d'une audace intrépide et réglée, ardent et à la fois impénétrable, dans ses desseins, prudent dans sa conduite, dissimulé dans ses dis-

cours, il savait contenir ses passions sans les modérer, et cacher sous des dehors pleins de grâces, sous le masque même de la frivolité, le desir de la vengeance et la soif des honneurs. Ses deux frères et trois serviteurs d'un zèle éprouvé, furent les seuls, dans Gênes, auxquels Fiesque confia ses projets. Tout fut conduit avec tant de secret et d'habileté que, malgré la longueur des préparatifs, les Doria ne connurent la conspiration qu'au moment où elle éclata. Ce fut dans la nuit du 2 janvier 1547. Un plein succès semblait couronner l'entreprise: Jeannetin Doria avait été assassiné, André s'était enfui; les conjurés étaient maîtres des principaux postes; le nom de Fiesque retentissait partout; le Doge et le Sénat attendaient, en tremblant, ses ordres absolus: lorsque ses amis, inquiets de ne le pas voir paraître, apprirent qu'en voulant entrer dans sa galère, il était tombé dans la mer et s'était noyé. On vit alors ce que peut un seul homme, ou le seul nom d'un homme. En un instant tout changea: les conjurés, quoique vainqueurs, perdirent courage et se crurent trop heureux de capituler à leur tour. Ils se retirèrent à Montobio, où bientôt, attaqués et forcés, ils payèrent de leurs têtes leurs coupables projets. Le Sénat proscrivit la famille de Fiesque et confisqua ses biens. Un des frères du Comte périt sur l'échafaud; un autre fut jeté dans la mer enfermé dans un sac; le troisième, âgé de 10 ans, se retira en France, et s'y établit. F.

COYSEVOX.

Hyac. Rigaud pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA REALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

COYSEVOX.

Depuis plusieurs années l'étude de l'antique a fait une révolution dans les beaux-arts, le goût s'est épuré, le style des compositions a pris de la dignité, on a mis du prix à la correction des formes et à la justesse des expressions. A la vérité, quelques hommes, égarés par un faux système, exagèrent aujourd'hui les fautes de leurs devanciers au lieu d'en profiter modestement, et semblent ne vouloir trouver de beautés que là où ils ne rencontrent point de défauts. Malgré la sévérité de leurs jugemens où la froide application des règles a plus de part que le sentiment du beau, Antoine Coysevox conservera longtemps un rang distingué parmi les sculpteurs français. Il naquit à Lyon, en 1640, et fort jeune encore il fut appelé par le cardinal de Furstemberg pour décorer le palais de Saverne, en Alsace : il s'en acquitta avec succès, et revint en France jouir de sa réputation; bientôt il fut chargé des travaux les plus importans à Marly, à Versailles et à Paris.

On distingue, parmi ses nombreux ouvrages, des bustes, une statue de Louis XIV, le tombeau de Colbert, la Renommée et le Mercure des Tuileries, et le Joueur de flûte qu'on voit dans le même jardin, ouvrage à qui il ne manque peut-être que

d'avoir été trouvé dans les ruines de quelque ville ancienne, pour être dignement apprécié.

Coysevox donnait au marbre toute la souplesse, tout le moelleux qu'il peut recevoir; mais il faut avouer qu'il ne connaissait point cette beauté idéale que la sculpture exige plus que tous les autres arts.

Sans sollicitations, sans intrigues, cet homme modeste obtint de Louis XIV une pension de 4,000 liv.

Une solide piété était la base de ses vertus: il se cachait pour secourir les infortunés. Lui-même forma les talens de Nicolas Coustou, son neveu, dont il aurait pu redouter la rivalité. Mais l'envie n'entra jamais dans son cœur; et c'est sans raison que le fougueux Puget le mit un jour hors de son atelier où, par une curiosité bien excusable, Coysevox s'était introduit sous un nom supposé. Puget se voyait en butte à la jalousie de quelques artistes, et il les confondait tous dans sa haine. Comment Coysevox eût-il été jaloux des succès d'un rival, lui qui, sur la fin de sa vie, répondait à ceux qui louaient son talent: « Si j'en ai eu, c'est « par quelques lumières qu'il a plu à l'auteur de « la nature de m'accorder, pour m'en servir comme « de moyen pour ma subsistance: ce vain fantôme « est prêt à disparaître aussi bien que ma vie, et à « se dissiper comme une fumée. »

Il fut 44 ans membre de l'Académie, et mourut chancelier de cette société en 1720. L.

PHOCION.

Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

PHOCION.

On peut placer la naissance de Phocion environ 400 ans avant l'ère vulgaire. Cette époque est celle de la mort de Socrate. Phocion semblait né pour donner à la doctrine de ce philosophe la sanction d'un grand exemple. Sa famille était obscure; il dut à lui seul son illustration. Disciple de Platon et de Xénocrate, il puisa dans les leçons de l'Académie, avec les talens nécessaires à l'homme public, l'amour de la vertu, le dévouement à la patrie, des mœurs austères, un sens droit et une force d'ame supérieure à la bonne comme à la mauvaise fortune. Des écoles que Socrate avait formées, Phocion passa à l'armée de Chabrias. Il reçut de lui les premières leçons de l'art de la guerre, et à son tour il lui enseigna l'art plus difficile de se commander à soi-même et de vaincre ses faiblesses. A la bataille de Naxos, Chabrias confia à son élève le commandement de l'aile gauche qui décida la victoire.

Athènes n'avait plus alors de ces citoyens à la fois hommes d'état dans la place publique, et capitaines à la tête des armées: la guerre et la politique y formaient deux professions séparées. Phocion, persuadé que réunir les talens, c'était multiplier les forces de l'état, fit revivre l'ancien usage, celui qu'avaient suivi Thémistocle, Aristide

et Périclès ; et le successeur de Chabrias fut en même temps le rival de Démosthènes qui l'appelait *la hache de ses discours*. Son éloquence était simple et solide, pleine de force et de sens, et d'une brièveté sententieuse. On lui demanda, dans l'assemblée du peuple, quel était le sujet de la rêverie où il paraissait plongé : *Je songe*, répondit-il, *si je ne puis rien retrancher de ce que j'ai à dire aux Athéniens*. Phocion, uniquement occupé des intérêts de la république, cherchait le bien avec candeur et le conseillait avec courage. Loin de flatter les passions de la multitude et d'applaudir à ses caprices, il lui reprochait sans cesse ses vices, tantôt avec force, tantôt avec une raillerie fine et piquante. *Le peuple te tuera quelque jour, s'il entre dans sa fureur*, lui représentait Démosthènes ; *et toi*, lui répondit Phocion, *s'il entre en son bon sens. Les Athéniens peuvent me forcer à exécuter des ordres que je n'approuve pas, mais ils ne sauraient me contraindre à dire ce que je ne dois pas dire*. Celui que ne pouvaient ébranler les cris de la multitude devait être peu flatté de son approbation : Phocion, étonné de s'entendre applaudir un jour, demandait à ses amis *s'il ne lui était pas échappé quelque sottise*. « Je m'émerveille, observe « Plutarque, qu'un homme si âpre et si sévère, ait « obtenu le surnom de *bon*. Il est vrai qu'il ne fit « jamais mal ni déplaisir à citoyen quelconque : « loin de là, s'il était rude et aigre à tous ceux qui

« flattaient ou corrompaient le peuple, il se mon-
« trait, en toute autre chose, doux et gracieux,
« courtois et humain à tout le monde. »

En se rendant digne de tous les emplois, Phocion n'en brigua jamais un seul. On le nomma 45 fois capitaine-général, sans qu'il l'eût sollicité, et presque toujours en son absence. Il gagna une bataille considérable sur les Macédoniens, chassa Philippe de l'Hellespont, dégagea Mégare qu'il attacha aux Athéniens, et défit Micion qui ravageait l'Attique. En marchant sous les ordres de ce nouvel Aristide, les Athéniens semblaient retrouver leur ancienne vertu. Aussi simple à la tête des troupes que dans ses foyers, Phocion remplissait les devoirs du capitaine, et partageait les fatigues du soldat. Dans l'âge le plus avancé (il commanda les armées à plus de 80 ans) comme dans sa jeunesse, il allait nuds pieds et sans manteau, à moins qu'il ne fît un froid excessif; aussi disait-on proverbialement : *Phocion vêtu, signe d'un grand hiver.*

La vie de cet illustre citoyen présente une circonstance remarquable : aussi heureux qu'habile à la guerre, il savait qu'en l'appelant à la tête de l'armée, *elle soumettait à son autorité ceux qui lui commandaient pendant la paix;* et cependant il conseilla toujours la paix. Non-seulement il regardait celle-ci comme le but de tout gouvernement sage, et par cette raison, il se félicitait, à la

fin de sa glorieuse carrière, *de ce que, sous son commandement, les Athéniens avaient été enterrés en leurs paternelles sépultures*; mais, en voyant les républiques de la Grèce corrompues par le luxe, divisées par la jalousie et par la haine, épuisées par des guerres récentes et implacables, il pensait que la paix pouvait seule garantir leur liberté. Ce fut là le motif de sa constante opposition aux mesures violentes que Démosthènes fit adopter contre Philippe. Le judicieux Polybe reproche à ce fameux orateur son emportement téméraire, et vante avec raison le sens admirable, la prévoyante politique de Phocion. *Athéniens*, disait celui-ci, *faites en sorte d'être les plus forts, ou sachez gagner l'amitié de ceux qui le sont. Il ne s'agit pas de savoir où on donnera la bataille, mais bien si l'on peut remporter la victoire. Je vous conseillerai la guerre quand je verrai les jeunes gens disposés à obéir et à ne pas abandonner leurs rangs; les riches contribuer volontairement aux besoins de l'état; les orateurs ne pas piller le public.* On ne l'écouta point, et la bataille de Chéronée si fatale à la Grèce, la ruine de Thèbes, l'humiliation d'Athènes après la guerre Lamiaque, furent les tristes fruits des conseils qu'il avait combattus, et justifièrent ses prédictions. N'ayant pu prévenir les désastres publics, il s'appliqua à y porter remède. L'estime et la confiance qu'inspiraient ses vertus lui en fournirent les moyens, et son inter-

vention auprès de Philippe et d'Alexandre, en modérant l'orgueil de la victoire, améliora le sort des vaincus. Pour assurer le repos de la Grèce, et occuper loin d'elle ces deux ennemis de sa liberté, il leur conseilla de tourner leurs armes contre les Perses. Il fut d'abord moins heureux auprès d'Antipater, l'un des successeurs d'Alexandre: Athènes vit son gouvernement changé, ses citoyens bannis, et une garnison placée dans Munichie. Mais l'influence que Phocion conserva dans les affaires adoucit insensiblement la sévérité de ces mesures. Le peuple, soumis à une aristocratie modérée, jouit du repos, et, en perdant son indépendance, garda presque tous les avantages de la liberté. Après la mort d'Antipater, la rivalité de Cassandre et de Polysperchon produisit de nouveaux troubles. Celui-ci voulait s'attacher les villes de la Grèce: il feignit de leur rendre la liberté, rétablit à Athènes le gouvernement populaire, trompa par ses artifices la prudence de Phocion et le fit accuser de trahison. Ce respectable vieillard fut traduit, chargé de fers, devant une assemblée que ses ennemis avaient composée de la plus vile populace. On osa proposer de lui faire donner la torture, et on prononça l'arrêt de sa mort, sans daigner entendre sa défense. Seul tranquille, au milieu du tumulte et des clameurs, il se rendit à sa prison avec une contenance aussi assurée que s'il fût allé se mettre à la tête de l'armée, et, en buvant la ciguë, il

manda à son fils *de ne jamais se souvenir de l'injustice des Athéniens.* — Phocion avait conservé, dans Athènes corrompue, les mœurs simples et frugales de l'ancienne Lacédémone. Né avec une fortune très-médiocre, sa pauvreté lui était chère; il savait n'y attacher ni honte ni vanité. Il regardait les richesses comme un fardeau incommode pour le sage qui sait s'en passer, et comme un écueil pour la vertu qui n'est pas parvenue à les mépriser : aussi n'accepta-t-il jamais les présens que voulurent lui faire les souverains dont il était l'ami: *Ils m'estiment*, disait-il à leurs envoyés, qui le trouvaient tirant de l'eau de son puits, tandis que sa femme pétrissait le pain du ménage, *eh bien, qu'ils me laissent donc être vertueux.* Opposait-on à ses refus l'intérêt de ses enfans, il répondait: *Si mes enfans me ressemblent, le champ qui me nourrit suffira pour les nourrir; si non, je ne veux point, en leur laissant des richesses, entretenir et augmenter leur luxe et leurs désordres.*

Les Athéniens ne tardèrent pas à reconnaître leur déplorable égarement. Ils allèrent chercher à Mégare les cendres de Phocion à qui ses ennemis avaient fait refuser les honneurs de la sépulture dans l'Attique; on lui éleva un tombeau et une statue aux dépens du public, et on punit du dernier supplice ses infâmes accusateurs. — On place la mort de Phocion environ 317 ans avant J. C.

F.

GIRARDON.

Hyac. Rigaud pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

GIRARDON.

François Girardon naquit à Troyes, en Champagne, d'un fondeur de métaux. Placé d'abord chez un procureur, et bientôt ennuyé de la chicane, il ne consulta que son goût, et se livra entièrement à la sculpture. Il fût resté longtemps obscur dans sa province, sans le bonheur qu'il eut de s'y faire remarquer du chancelier Séguier qui lui accorda sa protection, et lui fit faire le voyage d'Italie. On a dit aussi que Girardon entreprit ce voyage par l'ordre exprès du roi; quoi qu'il en soit, la vue des chef-d'œuvres antiques lui donna le goût des belles formes; et, à son retour en France, les connaisseurs admirèrent, dans ses ouvrages, la noblesse unie au naturel et l'élégance à la correction. Son mérite et sa réputation ne l'affranchirent pas de la servitude où Le Brun tenait alors tous les artistes attachés à la cour: Girardon, fin courtisan, porta, pour lui complaire, la souplesse plus loin qu'il ne l'aurait dû. A la mort de Le Brun, Girardon ayant eu la charge d'inspecteur général des ouvrages de sculpture, on l'accusa d'avoir abusé de sa faveur pour faire éprouver des dégoûts à Puget, dont il devait redouter les talens; il faut plutôt croire que ce dernier ne voulut point s'obliger à suivre les plans d'un homme qu'il ne regardait pas même comme son égal. Coysevox et

Coustou, avec moins de fierté que Puget, ne furent pas plus disposés à accorder cette supériorité à Girardon, qui cependant était leur ami.

Après avoir joui de la plus grande considération, et avoir été successivement professeur, recteur et chancelier de l'Académie de peinture, Girardon, âgé de 88 ans, mourut en 1715, le même jour que Louis XIV.

Les quatre principales figures des Bains d'Apollon à Versailles, l'Enlèvement de Proserpine, la statue équestre de Louis-le-Grand, élevée à la place Vendôme, et le Mausolée du cardinal de Richelieu, dont Le Brun lui donna, dit-on, les dessins, sont les ouvrages sur lesquels se fonde la réputation de Girardon. Ces différens morceaux, qui seront toujours justement admirés, ont contribué à placer la sculpture française immédiatement après la sculpture grecque.

Girardon fournit encore les modèles d'un grand nombre de morceaux exécutés sous ses ordres, soit à Versailles, soit à Paris. Cet artiste modelait avec un grand talent; mais trop souvent il abandonna entièrement le travail du marbre à ses élèves.

L.

VERNET.

L. M. Vanloo pinx.t

Landon dir.ex.t

NAPOLI

VERNET.

L'école française touchait au dernier degré de la décadence, lorsqu'un artiste, plein de verve et de feu, secondé par l'originalité de son génie, lutta contre le mauvais goût qui dominait alors, et cependant jouit d'une célébrité qui ne fut pas contestée, et que le siécle naissant n'a fait que confirmer. A ce simple trait, on reconnaît Joseph Vernet, l'un des plus grands peintres de la France.

Il naquit à Avignon, en 1714. Son père lui donna de bonne heure les premiers élémens de la peinture. A 18 ans, et sans fortune, le jeune Vernet partit pour Rome où ses talens lui procurèrent d'abord peu d'aisance; mais, aussitôt que les circonstances le lui permirent, il satisfit son goût pour les voyages. Doué d'un génie observateur, il dut à l'étude continuelle de la nature l'abondance des idées et d'innombrables souvenirs. Enfin, la vue d'une tempête décida le choix du genre auquel il devait se livrer. En peu d'années, ses Paysages et surtout ses Marines répandirent son nom dans toute l'Europe. Comme il avait consacré ses premières années à peindre l'histoire, il sut placer dans ses compositions des figures bien dessinées, groupées avec intelligence, et qui, presque toujours, forment des épisodes intéressans. Il a rendu, avec le plus grand succès, le mou-

vement des eaux et celui des nuages; et, s'il est moins naïf, moins vrai que Claude Lorrain dans le Paysage, il est plus poétique et plus animé dans ses Marines. Après avoir passé 20 ans en Italie, et l'avoir remplie de ses chef-d'œuvres, Vernet fut rappelé en France, par ordre de la cour : il avait alors 38 ans. L'Académie s'empressa de lui ouvrir son sein, et il entreprit, pour le gouvernement, cette admirable collection des Ports de France que malheureusement il ne put terminer. Peu d'artistes ont laissé un aussi grand nombre de productions. Il n'est peut-être pas de cabinet en Europe qui ne possède quelqu'un de ses tableaux, et presque tous ceux de cet artiste sont dignes d'être placés au premier rang.

Les qualités personnelles de Vernet, ses vertus sociales étaient à l'épreuve de la fortune et des honneurs. Admis auprès des monarques, et recherché des grands, il conserva toujours son affabilité, sa simplicité, sa modestie. S'il parut donner trop au luxe, ce fut moins par ostentation que pour fixer près de lui un cercle de gens aimables, dont la société faisait ses délassemens. Enfin, Vernet fut heureux, et il méritait de l'être. L'Envie le respecta, et l'on pourrait dire qu'il termina sa carrière sans avoir vu son talent s'affaiblir sensiblement. Après une courte maladie, il mourut en 1789, âgé de 75 ans.

L.

M.lle DE SCUDÉRY.

E. Chéron pinx.t

NAPOLI

Landon direx.t

M.lle SCUDÉRI.

Madeleine Scudéri naquit au Hâvre, en 1607, et vint de bonne heure à Paris où bientôt elle mérita plus de considération que son frère aîné George Scudéri, l'un des *quarante*, et plus connu aujourd'hui par ses ridicules que par ses écrits.

Mademoiselle Scudéri était fort laide, Pélisson n'était pas moins laid; et quand leur liaison fut publique, on dit dans le monde qu'il était naturel que l'on aimât son semblable. Au reste, mademoiselle Scudéri était la première à plaisanter sur sa laideur; aussi, résista-t-elle fort longtemps aux instances de Nanteuil qui absolument voulut la peindre, et quand le portrait fut achevé, elle l'en remercia par les vers suivans:

Nanteuil, en faisant mon image,
A de son art divin signalé le pouvoir:
Je hais mes traits dans mon miroir,
Je les aime dans son ouvrage.

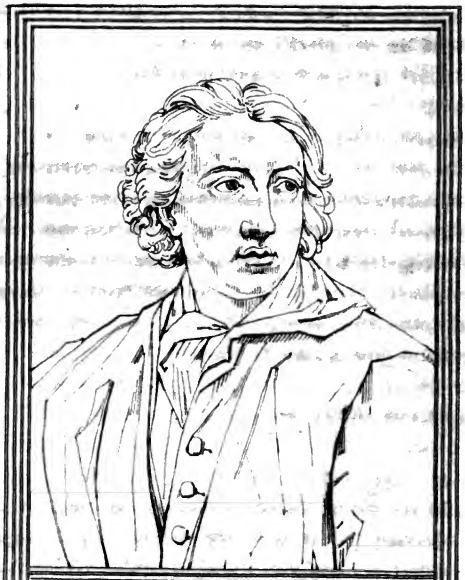
Privée de la beauté, mademoiselle Scudéri en fut dédommagée par beaucoup d'esprit qu'elle cultiva d'abord par nécessité, ensuite par amour propre. Chacune de ses productions respire le goût de son siécle; et les petits maîtres de la cour de Louis XIV aimèrent dans *Clélie* la carte du pays *de Tendre* qui offre trois rivières sur lesquelles sont situées trois villes dont la première s'appelle

Tendre sur inclination; la seconde, *Tendre sur estime;* et la troisième, *Tendre sur reconnaissance.* Cette méchante découverte fut la cause de la querelle de mademoiselle Scudéri avec l'abbé Daubignac à qui elle reprocha de l'avoir copiée dans *le Royaume de Coquetterie* qu'il publia peu de temps après *Clélie.*

Membre de la Société des *Ricovrati* de Padoue, couronnée à l'Académie française la première fois que cette Société donna un prix d'éloquence; recherchée par les savans et les littérateurs qui lui décernèrent le nom de Sapho, mademoiselle Scudéri fut en correspondance avec la reine Christine de Suède, et pensionnée par Louis XIV: en 1683, elle reçut de ce monarque une gratification de six mille francs.

Boileau appelait ses Romans une boutique de verbiage; et l'on doit regretter qu'elle ne l'ait pas pris pour guide. Elle aurait épuré son style, abrégé ou supprimé ses épisodes, rendu ses héros moins fades, et ses héroïnes moins précieuses. Elle mourut à Paris, en 1701, âgée de 94 ans.

D. F.



MENGS.

Mengs pinx.t *London direx.t*

NAPOLI

MENGS.

Antoine Raphaël Mengs naquit à Auszig, le 12 mars 1728. Son père était peintre d'Auguste III, roi de Pologne, et contribua par la rigueur de ses traitemens à donner au jeune Antoine-Raphaël un caractère sauvage et mélancolique. Si quelque chose pouvait faire excuser cette tyrannie de Mengs, ce serait le discernement avec lequel il dirigea les études de son fils. Il lui enseigna l'anatomie, la perspective, le fit dessiner d'après Raphaël ou le Carache, et copier des dessins d'après l'antique qu'il avait rapportés de Rome. Il y mena lui-même son fils en 1741, et redoubla à son égard de soins et de sévérité. Le jeune Mengs faisait chaque jour des progrès, et étendait sa réputation. De retour à Dresde, après avoir fait un second voyage à Rome où il se maria, il obtint la protection du roi et celle du prince électoral.

On ne suivra pas cet artiste dans toutes les époques d'une vie laborieuse et agitée. Après avoir obtenu le titre de premier peintre de la cour de Dresde, il demeura successivement dans cette ville, à Naples, à Madrid, et plus souvent à Rome où une prédilection secrète le ramenait toujours. Il travailla pour les souverains qui l'avaient appelé près d'eux, et surtout pour le roi d'Espagne. C'est dans ce royaume que sont ses principaux et ses plus nombreux ouvrages. Il

mourut à Rome, en 1779, victime d'un empirique, de la bizarrerie de son caractère, et des fatigues d'un travail continuel. Bon père et bon époux; mais, prodigue et insouciant, il s'occupa trop peu du sort de sa famille. Avec un traitement de 40,000 l. que lui faisait le roi d'Espagne, les bienfaits du roi de Naples, et mettant le prix qu'il voulait à ses tableaux, à peine laissa-t-il de quoi payer ses funérailles.

Mengs a laissé plusieurs manuscrits sur la peinture que feu M. le chevalier d'Azara, son ami, a rassemblés et mis au jour; il les a fait précéder d'une Notice sur ce peintre, dans laquelle il l'élève fort au dessus de Raphaël. Cette erreur qu'on pardonne à l'amitié, n'a pas besoin d'être réfutée. A la vérité, les tableaux de Mengs annoncent l'étude des anciens, un grand goût, la noblesse de l'expression, et l'exécution en est soignée; mais on reconnaît qu'en cherchant trop le beau idéal, il a laissé refroidir ce sentiment de la nature qui frappe le spectateur, éveille et soutient l'attention; qu'il manque de chaleur et de vivacité, et que son pinceau n'est pas exempt de sécheresse. Quant à ses écrits, ils sont fondés sur les meilleurs principes; mais, dans l'application qu'il fait de ces principes aux ouvrages des plus grands maîtres, il montre souvent une sévérité injuste, et semble ne donner des éloges que pour augmenter le poids de ses critiques.

L.

LEFORT.

Schenk del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

LE FORT.

François Le Fort naquit à Genève, en 1656, d'une famille noble, et peu riche. Plein d'esprit, mais vif et dissipé, il négligea l'étude pour se livrer aux exercices du corps; céda, dès l'âge de 14 ans, au goût qu'il avait pour les armes; déserta la maison paternelle, se rendit en Hollande, écrivit à ses parens, et plaida si bien sa cause qu'il en obtint quelques secours qui le mirent en état de servir en qualité de volontaire. Bientôt, il obtint l'amitié de son colonel qui lui accorda une lieutenance dans son régiment, et le hasard voulut que ce fut précisément celui où, peu de temps après, Pierre-le-Grand s'enrôla pour battre de la caisse, on sait que ce monarque passa par tous les grades, et qu'il commença par celui de tambour. Le Fort lui plut, et cela devait être; il lui ressemblait sur deux points dont il faisait très-grand cas, le goût du plaisir et l'exactitude au service.

Ordinairement l'amour du devoir suppose des qualités essentielles, Le Fort en réunissait plusieurs; le Czar sut les découvrir, il se connaissait en hommes, et l'Empereur devint l'ami du Lieutenant qui, dans la suite, justifia la bonne opinion que son maître en avait conçue.

Celui-ci était studieux; Le Fort ne put se résoudre à l'imiter; et cependant, il parvint à parler

trois ou quatre langues: du reste, il aimait la gloire; et la nature lui avait donné une qualité très-précieuse pour un militaire, c'était un coup-d'œil juste d'après lequel il calculait parfaitement le plus ou le moins d'avantage que l'on pouvait tirer de la position de l'ennemi que l'on avait à combattre. Il en donna des preuves au siége d'Azof, en 1696. Le Czar lui en confia la direction, et lui trouva tant d'habileté que, non-seulement, il le nomma commandant général de ses troupes de de terre et de mer, mais son premier ministre, avec la qualité d'ambassadeur et de plénipotentiaire dans les cours étrangères. Il partageait avec lui les soins qu'il donnait à la police de ses états, à la réforme des abus, au maintien des loix, à l'embellissement de son empire.

Grand et bien fait, toujours libéral, souvent prodigue, Le Fort avait la physionomie heureuse, le caractère agréable, l'humeur conciliante, le ton persuasif, et c'était à lui que s'adressait Catherine lorsque, seule, elle ne pouvait venir à bout de distraire l'Empereur, ou de calmer les emportemens auxquels il était sujet: cette ressource lui fut ravie trop tôt, et Le Fort mourut à Moscow, en 1699, âgé de 43 ans. Le Czar le pleura et lui fit faire des obsèques magnifiques auxquelles il assista.

F. D.

LE BRUN.

Largilliere pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

LE BRUN.

Si l'école française le cède à celles de Rome et de Florence pour la sévérité des caractères, la correction et l'élégance des formes; aux écoles de Flandre et de Venise, pour la vérité du coloris et la fierté du pinceau, on ne peut nier qu'elle les surpasse généralement par la justesse et la grandeur des pensées, le sentiment des convenances, la sagesse de la composition. On dirait que le génie du Poussin a influé sur celui des peintres de son pays: presque tous se sont montrés fidèles au goût de la nation qui n'admire rien que de grand et de vrai. Ce goût sévère, méconnu seulement sous la fin du règne de Louis XV, et remis en vigueur par les premiers artistes de l'école actuelle, n'eut jamais plus d'empire que sous Louis XIV qui, jaloux de toutes les sortes de gloire, sut donner à tous les arts un nouveau degré de splendeur et d'élévation. On sait que ce monarque faisait éloigner de ses yeux les grotesques flamands, et que souvent il prenait plaisir à voir peindre Le Brun dont le pinceau fut à la fois noble et abondant, sage et pompeux.

Charles Le Brun naquit à Paris, en 1619, d'un sculpteur médiocre, et montra le talent le plus précoce. A 12 ans, il avait peint le portrait de son aïeul; et à 15, il produisit deux tableaux qui long-

temps ont décoré le cabinet du duc d'Orléans. Le chancelier Séguier, son protecteur, le fit entrer à l'école de Vouët, et lui procura ensuite les moyens d'aller à Rome. Le Brun s'y rendit en 1643, et se lia avec le Poussin qui se plut à l'aider de ses conseils. Il prit d'abord ce grand peintre pour modèle ; mais, attiré par la manière du Carache, il s'en forma une qui semble participer de celles de ces deux maîtres célèbres, et qui, par un manque de sévérité dans l'exécution, contribua moins à la perfection de ses ouvrages qu'à en augmenter le nombre. De retour à Paris, après une absence de six années, et protégé par Fouquet, Le Brun sortit tout-à-coup de la foule des artistes, pour occuper une place que Le Sueur aurait eu seul le droit de lui disputer. On assure même que Le Brun, qui sentait tout le mérite de son modeste rival, usa en toute occasion de son crédit pour l'écarter, et chercha souvent à lui nuire.

Cependant la réputation de Le Brun augmentait chaque jour; et Louis XIV, qui l'avait nommé son premier peintre, le chargea de travaux immenses. Ce fut en vain que dans la suite des courtisans voulurent opposer Mignard à Le Brun. Celui-ci conserva la faveur du prince, et justifia par de nombreux chef-d'œuvres le titre dont il avait été honoré. En effet, les fameuses Batailles d'Alexandre assignaient à Le Brun le pre-

mier rang dans ce genre où l'école italienne n'a rien produit de mieux; et les Italiens en furent convaincus, lorsqu'ils virent les estampes de ces Batailles gravées par Audran. L'exécution des tableaux ne répond pas toujours à la beauté de l'ordonnance, à la grandeur et à l'originalité de la pensée; on y desirerait un dessin plus ferme, plus de variété dans les airs de tête, de ressort dans le coloris, une touche plus énergique; mais par combien de qualités précieuses ces défauts ne sont-ils pas rachetés, défauts dont la plupart peuvent être attribués aux élèves que Le Brun était forcé d'employer pour exécuter, d'après ses esquisses, le grand nombre d'ouvrages qui lui étaient demandés, et qu'il n'eut pas toujours le temps de retoucher.

Lorsque Le Brun eut obtenu la direction générale de tous les travaux ordonnés par le roi, cette faveur singulière fut nécessairement nuisible au progrès des arts. Les artistes attachés à la cour, obligés d'adopter les dessins de Le Brun, durent offrir dans leurs productions cette conformité, on pourrait dire cette monotonie de style que l'on remarque dans la plupart des ouvrages de ce temps. Mais peut-on rigoureusement en accuser Le Brun dont la conduite a toujours prouvé qu'il n'eut d'autre but que la gloire de l'art. L'Académie royale de peinture lui dut son existence; et, malgré les désagrémens que lui firent éprouver plusieurs de

ses membres, il ne cessa d'employer son crédit pour l'affermir. Celle de France à Rome est encore une institution qu'il sollicita, et qui dut particulièrement justifier le titre de Prince de l'Académie de S. Luc de cette ville qui lui fut conféré deux années de suite, malgré les statuts qui défendent de l'accorder à un étranger. Beaucoup d'artistes ont eu à se louer des services que leur a rendus Le Brun; et il ne fut jamais l'ennemi de Mignard qui toujours se déclara le sien. Enfin une maladie de langueur força Le Brun de s'éloigner de la cour, quelque temps avant sa mort qui arriva en 1690, à la manufacture des Gobelins dont il était le directeur.

On cite, parmi ses principaux ouvrages, la grande Galerie de Versailles qui l'occupa pendant 14 ans; plusieurs tableaux au plafond de la galerie d'Apollon au Louvre; ceux de l'hôtel Lambert qu'il peignit en concurrence avec Le Sueur; les peintures du château de Vaux-Villars; plusieurs morceaux aux Carmelites; une multitude d'autres sujets d'histoire ou de dévotion; enfin, l'Histoire d'Alexandre, en cinq pièces, dont les deux plus estimées représentent la Famille de Darius aux pieds d'Alexandre, et la Défaite de Porus. Presque tous ces ouvrages ont été gravés par les meilleurs artistes.

L.

VAN-DYCK.

Van-Dyck pinx.t *London direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

VAN DYCK.

Elève et en quelque sorte émule de Rubens, Van Dyck tient, après son maître, le premier rang dans l'école flamande. Rubens eut sans doute un génie plus ardent, une imagination plus féconde; il dessina d'une manière plus savante, posséda la vigueur de l'expression et la fierté du pinceau. Van Dyck, doué d'un sentiment plus délicat, a su charmer par la finesse et la suavité du coloris, la naïveté des caractères, une touche légère et l'intelligence du clair obscur; aussi doit-il plus particulièrement sa célébrité au genre du Portrait qu'il a porté à un tel degré de perfection, que, si l'on en excepte le Titien, nul autre peintre ne peut lui être comparé.

Antoine Van Dyck, né à Anvers en 1599, entra fort jeune dans l'école de Rubens qui cultiva ses dispositions avec un soin particulier, et le fit travailler longtemps à ses propres ouvrages. Quelques écrivains ont calomnié Rubens, en supposant que celui-ci, jaloux de son élève, l'avait engagé à quitter l'Histoire pour se livrer au Portrait; il s'y opposa même autant qu'il lui fut possible; et, voyant que les conseils de l'amitié ne pouvaient détourner Van Dyck de cette résolution, qu'un goût naturel et surtout le désir de faire fortune lui avaient inspirée, il le porta à voyager en Italie, pour

y voir les ouvrages du Titien et de Paul Véronèse. Van Dyck séjourna à Venise, en Sicile et à Gènes; ses rares talens y furent accueillis et récompensés avec des marques particulières de distinction. De retour à Anvers, il alla passer quelque temps en Angleterre et en France; mais il retira peu de fruit de ces voyages. Enfin, rappelé en Angleterre par Charles I, qui le créa chevalier, lui fit don de son portrait enrichi de diamans, et y ajouta une pension considérable, il peignit plusieurs fois ce monarque, sa famille, les seigneurs de sa cour, les plus riches particuliers, et gagna des sommes immenses. Mais Van Dyck était magnifique; sa table était ouverte à tout le monde; il avait des équipages brillans, et même une troupe de musiciens à ses gages, et ne pouvait suffire à toutes ces dépenses: l'alchimie acheva d'épuiser sa fortune, et altéra sa santé. Marié à la fille d'un lord, peu fortunée, mais d'une rare beauté, il la conduisit à Anvers, passa en France, où il tâcha, mais en vain, d'obtenir, au préjudice du Poussin, les peintures de la grande galerie du Louvre; et, de retour à Londres, accablé des douleurs de la goutte, il y mourut peu de temps après, en 1641, âgé de 42 ans.

On peut juger de la prodigieuse facilité de ce peintre, par son œuvre gravée qui se monte à plus de 300 pièces, tant en portraits qu'en tableaux d'histoire. Il a eu les mêmes graveurs que Rubens, et a gravé lui-même à l'eau forte.

L.

TABLE

De la septième livraison.

Avis au Relieur.

Ce feuillet doit être supprimé, en faisant brocher ou relier le volume.

1. Socrate.
2. Le Maistre de Sacy (*).
3. Cochin.
4. Rigaud.
5. Pierre le Grand.
6. J. B. Rousseau.
7. Puget.
8. Sidney.
9. Edelinck.
10. Candish.
11. Gustave III.
12. Zénon.
13. Fénélon.

(*) C'est pour réparer l'erreur commise dans la livraison précédente que nous avons joint au portrait d'*Antoine Le Maistre*, l'article de *Le Maistre de Sacy*.

14. Drake.
15. Keller.
16. Congrève.
17. Anacréon.
18. Catherine première de Russie.
19. Lairesse.
20. Montécuccoli.
21. Frédéric premier, roi de Prusse.
22. Hamilton.
23. Mademoiselle Dumesnil.
24. Erasme.
25. Anne d'Autriche.
26. Lely.
27. Le Comte de Fiesque.
28. Coysevox.
29. Phocion.
30. Girardon.
31. Vernet.
32. Mademoiselle Scudéri.
33. Mengs.
34. Le Fort.
35. Le Brun.
36. Van Dyck.

RICHELIEU.

Ph. Champagne pinx.t — Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

LE CARDINAL DE RICHELIEU.

Armand Jean Duplessis Richelieu, ministre fameux de Louis XIII, naquit en 1585. Son père avait été capitaine des gardes de Henri IV.

Armand fut nommé évêque de Luçon en 1607, secrétaire d'état en 1616, cardinal en 1622, premier ministre en 1629, et mourut en 1642.

Monté, de la protection d'une des femmes de Marie de Médicis, à la faveur intime de cette reine, alors régente, nommé surintendant de sa maison, soutenu conséquemment par le maréchal d'Ancre qui gouvernait le royaume, sous le nom de la Régente, l'évêque de Luçon était tout ce qu'on peut être, sous un premier favori.

Mais Louis XIII ayant fait assassiner le maréchal d'Ancre, pour se saisir du pouvoir (qu'il remit aussitôt à un favori plus méprisable encore que celui de la Régente, à son gentilhomme Albert de Luynes), Richelieu, créature de Marie de Médicis et du Maréchal, ne devait pas obtenir la confiance du Roi, au moment où ce prince secouait aussi décidément le joug de sa mère et de ceux qui la dirigeaient. Le monarque, au contraire, était fortement prévenu contre le caractère de Richelieu qu'il disait fourbe, et contre ses mœurs qu'il savait déréglées. Sur un prince bigot, ce dernier motif était d'une grande in-

fluence. L'arrestation et la fuite de la Reine mère avaient suivi l'assassinat du maréchal. L'évêque de Luçon fut pour sa part exilé à Avignon.

Dans un raccommodement entre Marie de Médicis et Louis XIII, Richelieu sut se faire valoir auprès du roi ; et Marie qui avait déja, en quelque sorte, forcé son fils à accorder l'entrée du conseil au Prélat, obtint pour lui, comme récompense, la promesse du chapeau de cardinal.

Le favori, de Luynes, étant mort, vers cette époque (1621), Richelieu put prétendre à s'emparer de l'esprit du Roi. Il n'avait point de rivaux capables de lui disputer cette conquête. Restaient les préventions du Monarque, l'embarras des bienfaits de la Reine-mère et des hommes en place qu'elle avait employés à son élévation. Mais les caractères, tels que celui de Louis XIII, sont subjugués avec leurs opinions et même avec leurs ressentimens. Pour la reconnaissance, on sait combien peu elle retient les ambitieux. Ainsi, Richelieu, arrivé au ministère, n'eut plus qu'un but, celui d'être le maître, et, trouvant dans les circonstances, plus encore dans son caractère, les moyens de se faire craindre, il prit le parti de régner par la peur.

D'abord il écarta les ministres qui l'avaient servi, et s'empara de leurs attributions, pour attirer tout à lui. Au lieu d'être le tempérament, le lien entre la Reine mère sa bienfaitrice et le

Roi, il s'interposa comme obstacle à leur rapprochement, envenima les actions et les intentions de Marie. Devenu l'objet de la haine de toute la famille royale et de tous les grands, il transforma en conspirations contre l'Etat et la personne du Roi les inimitiés, les projets dont lui seul était l'objet. Longtemps avant d'avoir le titre de premier ministre, il avait une compagnie de gardes-du-corps, tant il était haï et puissant!

Parmi les grands, il fit périr sur l'échafaud ceux qu'il redoutait le plus et quelquefois aussi ceux qu'il haïssait, sans les redouter. Il mit le reste à ses pieds ou dans les prisons. Parmi la famille royale, la Reine mère mourut bannie et presque dans l'indigence. La femme de Louis XIII, Anne d'Autriche, subit en criminelle un interrogatoire, devant le chancelier; ses papiers furent examinés; en un mot, elle éprouva tous les outrages des polices secrètes, et, pour ne pas courir de plus grands dangers, se soumit au pardon. Son crime d'état était d'avoir écrit à la duchesse de Chevreuse, alors ennemie du premier ministre: mais le délit véritable, était de s'être amusées l'une et l'autre des prétentions amoureuses du Cardinal, qui les avait portées jusqu'à cette Reine, prétentions qui l'avaient rendu le jouet de la Duchesse.

Pendant tout le ministère de Richelieu, le frère unique du roi, Gaston, duc d'Orléans, conspira

impuissamment contre lui, et reçut chaque fois d'humilians pardons pour prix de soumissions encore plus humiliantes, et du lâche abandon qu'il faisait toujours de ses complices. Les autres princes furent emprisonnés, bannis, opprimés...

Il n'était pas nécessaire de haïr Richelieu, pour encourir sa persécution; il suffisait du soupçon de n'être pas pour lui. L'on était perdu, si l'on parvenait à se faire aimer du Monarque. Ainsi, les dévotes amours de Louis XIII pour mademoiselle de La Fayette, obligèrent cette jeune personne à se jeter brusquement dans un cloître, à s'y faire religieuse, et valurent la disgrace et l'exil au Jésuite confesseur du Roi. Tels furent, en abrégé, les moyens par lesquels le cardinal de Richelieu se rendit le maître et la terreur de la France. « La Bastille fut toujours remplie sous son mi-« nistère.... Il établit une chambre de justice où « tous les partisans de la mère et du frère du « Roi sont condamnés. La liste des proscrits est « prodigieuse: on voit chaque jour des poteaux « chargés de l'effigie des hommes ou des femmes « qui avaient suivi, conseillé Gaston et la Reine. « On rechercha jusqu'à des médecins et des ti-« reurs d'horoscopes qui avaient dit que le Roi « n'avait pas longtemps à vivre, et deux furent « envoyés aux galères. » *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.*

Il reste à apprécier cette manière de gouver-

ner et ses résultats ; à juger si c'était l'intérêt de l'Etat ou l'ambition personnelle du Cardinal et son caractère qui le dirigeaient.

L'on a épuisé le panégyrique et la satyre sur le cardinal de Richelieu, ainsi que sur quelques autres personnages historiques. C'est ce qui a donné une sorte de sanction publique à cette épigramme dite devant son tombeau : « Voilà « un grand sujet de disputer : *magnum dispu-* « *tandi argumentum.* » Il y aurait peu de ces énigmes dans l'histoire, si elle avait été écrite avec bonne foi et sous l'influence de la raison.

La renommée a traité le cardinal de Richelieu, comme la plupart des héros, en présentant les faits extraordinaires de manière à agir sur l'imagination, sans tenir compte des motifs ni des moyens. Il a été proclamé grand homme, grand ministre. Mais ceux qui ne reconnaîtraient pour véritable mesure de la grandeur des hommes d'état que des vertus, servant de base aux talens, la justice, la droiture, l'humanité, la raison, seraient fondés à regarder le cardinal de Richelieu comme un homme affreux. Le genre humain n'est point assez malheureux pour que l'équivoque puisse subsister.

Les panégyristes du cardinal de Richelieu relèvent en lui la force, l'audace, la souplesse même du caractère, l'habileté à démêler les intrigues, à prévenir et à déjouer ses ennemis, à

se maintenir à la tête du gouvernement, malgré le poids immense et toujours croissant de la haine de la famille royale et des grands, et sans avoir l'affection du Roi. On ajoute qu'il se proposa de soumettre les grands à la couronne, d'abaisser la maison d'Autriche qui opprimait l'Europe, d'accabler les protestans qui avaient ébranlé le trône, sous les précédens règnes, et qu'il réussit dans chacune de ces fortes et hasardeuses entreprises. Enfin, qu'il protégea les lettres, et établit l'Académie française.

Tous ces faits sont plus ou moins vrais, et le dernier est vraiment glorieux. Mais ils n'empêcheraient point de soutenir que le cardinal de Richelieu fut un homme affreux, et qu'il aurait pu faire les mêmes choses et de plus grandes encore, sans mélange de crimes. Enfin, presque tous ces faits sont exagérés ou privés du vrai jour qui peut les éclairer, savoir le rapport des effets aux causes. Ces rapprochemens sont nécessaires pour connaître ce personnage imposant, mais équivoque et sur lequel on n'a qu'une opinion vague et peu réfléchie. Il faut étudier, et non pas lire seulement l'histoire, pour bien juger le cardinal de Richelieu.

Il n'est point exact de dire qu'il soumit les grands à la couronne : il les mutina au contraire. La preuve en est que depuis 1626 qu'il commença à répandre du sang, jusqu'à sa mort

(c'est-à-dire dans l'espace de 16 années), il n'y en eut peut-être pas une seule sans proscriptions ou supplices, pour conspirations, et que les supplices et les conspirations furent toujours croissant, comme les haines contre ce ministre.

Ce fut le 12 septembre 1642, trois mois avant la mort du cardinal de Richelieu, et lorsqu'il était lui-même condamné par les médecins, que le grand écuyer Cinq-Mars et le président de Thou eurent la tête tranchée. « On le vit alors, « dit Voltaire, traîner le grand Ecuyer à sa suite, « de Tarascon à Lyon, dans un bateau attaché « au sien, frappé lui-même à mort, et triom- « phant de celui qui allait mourir du dernier « supplice. De là, le Cardinal se fit porter à « Paris sur les épaules de ses gardes, dans une « chambre ornée où il pouvait tenir deux hommes « à côté de son lit. Les gardes se relayaient. On « abattait des pans de muraille, pour le faire « entrer plus commodément dans les villes. C'est « ainsi qu'il alla mourir à Paris, à 58 ans, et « qu'il laissa le Roi satisfait de l'avoir perdu, « et embarrassé d'être le maître. » *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.*

Voici la chronologie des principaux supplices pour crimes d'état, sous Richelieu : depuis 1626 jusqu'en 1642 (trois mois avant sa mort), on trouve les supplices — du jeune Taleyrand Chalais, haché à Nantes, de 30 coups, par un prison-

nier, au défaut du bourreau (août 1626); — du maréchal de Marillac, décapité à Paris (mai 1632); — du maréchal de Montmorency, décapité à Toulouse (octobre 1632); — du brave Saint-Preuil, décapité à Amiens (novembre 1641); — du grand écuyer Cinq-Mars et du président de Thou, décapités à Lyon (septembre 1642).

Les détails de ces condamnations capitales dévoilent un caractère sanguinaire et vindicatif, bien plus qu'ils n'attestent l'homme d'état: ceux qui suivent rappellent les Annales de Tacite.

Le maréchal de Marillac, traduit d'abord devant une commission, à Verdun, est admis par elle, malgré les promesses et les menaces, à se justifier par les voies régulières. Le Cardinal casse cet arrêt, forme une autre commission dans laquelle il fait entrer un ennemi public de l'accusé, et qu'il fait présider par celui auquel il avait remis les sceaux enlevés au frère du Maréchal. « Jamais on n'avait méprisé davantage les « formes de la justice et les bienséances. Le « Cardinal leur insulta au point de transférer « l'accusé, et de continuer le procès à Ruel, « dans sa propre maison de campagne. » *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.*

C'est de là qu'il fut à l'échafaud. Après la condamnation, Richelieu railla les juges à la manière de Tibère: « *Il faut avouer*, leur dit-il, *que Dieu* « *donne aux juges des lumières qu'il n'accorde*

« *pas aux autres hommes, puisque vous avez* « *condamné le Maréchal à mort! Pour moi, je* « *ne croyois pas que ses actions méritassent un* « *si rude châtiment* (*).

En effet, ce vieux guerrier, couvert de blessures honorables et d'une considération acquise par 40 années de services, était si peu criminel que, malgré la manière expéditive du Cardinal, ce ne fut que deux ans après son arrestation que sa tête tomba. Les prétextes furent quelques anciens profits illicites, ordinaires dans les gouvernemens militaires, et qu'on déterra: profits des domestiques plutôt que du maître; il ne fut question dans tout le procès, comme l'accusé l'observait avec indignation, que *de foin, de paille, de chaux*. La vraie cause, était que Louis XIII ayant promis à la Reine mère et à sa femme de renvoyer le Cardinal, les Marillac, créatures de Marie de Médicis, avaient laissé paraître leur joie, et s'étaient flattés de recueillir sa dépouille. Le garde des sceaux, frère du Maréchal, mourut en prison. On n'accuse point le cardinal de l'avoir fait empoisonner, ainsi que le maréchal d'Ornano.

(*) Il y a des historiens qui varient ainsi les expressions: *Pour moi, je ne croyais pas qu'il y eût de quoi fouetter un page.*

Quelques détails sur les condamnations de Saint-Preuil et du président de Thou sont nécessaires encore pour faire connaître le cardinal de Richelieu. On doit concevoir maintenant qu'il fallait quelques développemens, et dépasser nos limites ordinaires.

Il n'y avait pas très-longtemps que le Cardinal avait écrit à Saint-Preuil : *si je n'étois pas Richelieu, je voudrois être Saint-Preuil*, quand il le fit juger par une commission. La cause apparente fut une inadvertence qui étant reconnue involontaire fit place au grief d'exactions. Saint-Preuil non-seulement ne s'était permis que celles tolérées chez tous les gouverneurs, mais il produisit une autorisation qui aurait couvert beaucoup d'excès. Il avait fait au gouvernement une demande d'argent, pour tenir un état convenable, et on lui avait répondu : *Brave et généreux Saint-Preuil, vivez d'industrie ; plumez la poule, sans la faire crier ; faites ce que font beaucoup d'autres dans leurs gouvernemens, coupez, tranchez*, etc. A l'appui de cette autorisation, il montrait encore plusieurs lettres du Roi et du secrétaire d'état Desnoyers. Il n'en fut pas moins condamné et exécuté. Son procès est celui dont les détails révoltent et touchent davantage. La cause vraie de la perte de ce loyal homme est incertaine : on sait seulement qu'après avoir fait prisonnier le maréchal de Montmorency, il avait sollicité sa

grâce auprès du Roi directement, et que le Cardinal, qui voulait se débarrasser du Maréchal, dit alors à Saint-Preuil, *que si le Roi lui rendoit justice à lui-même, il auroit la tête où il avoit les pieds!* Mais il y avait environ dix ans de cette terrible apostrophe, quand Saint-Preuil fut arrêté; depuis, il s'était signalé à la défense de Corbie et à la prise d'Arras. Il semblait n'avoir plus à craindre que l'inimitié personnelle du maréchal de La Meilleraye, causée par une rivalité d'amour: mais le Maréchal était le principal ministre des violences du Cardinal.

Le dernier échafaud que la mort permit à Richelieu de dresser fut celui du grand écuyer Cinq-Mars et du président De Thou. Le premier avait réellement conspiré avec le frère du Roi. Mais son plus grand délit était l'intime faveur du monarque, et d'avoir voulu entrer au conseil. Ses torts avaient été de croire aux plaintes amères et journalières que Louis XIII lui faisait du Cardinal, et qui étaient telles que Cinq-Mars put proposer à ce prince de l'en débarrasser par un assassinat; enfin, il avait eu l'imprudence de compter sur Gaston, après le sort de Chalais et de Montmorency. Mais il fut démontré que De Thou avait désapprouvé la conspiration, et essayé d'en dissuader Cinq-Mars, son ami. Le tribunal, quoique dévoué au Cardinal, ne trouvait pas matière à condamner ce vertueux

magistrat; et le chancelier Seguier, non moins dévoué au Ministre, fit implorer sa clémence par le prince Condé, auquel l'implacable répondit : *M. le Chancelier a beau dire, il faut que M. De Thou meure.* Le motif, selon les Mémoires historiques, était que De Thou l'historien, père du condamné, avait parlé, avec un juste mépris, d'un oncle du Cardinal, et l'on cite à ce sujet ce mot bien digne effectivement de Richelieu : *Son père a mis mon nom dans son histoire, je mettrai celui du fils dans la mienne.*

On peut donc contester au cardinal de Richelieu d'avoir soumis les grands : l'on pourrait dire, au contraire, que s'il s'était trouvé parmi eux des hommes d'un fort caractère, tels que du temps de la ligue, il aurait succombé ou causé la plus violente guerre civile : et ce succès dont on lui fait un titre de gloire fût-il vrai, serait-il vraiment glorieux de le devoir aux moyens sanguinaires et désordonnés de la tyrannie, après que Henri IV et Sully avaient non-seulement soumis ces grands par la clémence, la générosité, la loyauté, mais se les étaient attachés? Qui eût plus de sujets de ressentimens que l'un et l'autre contre les principaux ordres de l'état? Cependant ils n'employèrent, pour prévenir tout désordre, que la vigilance, une prudence journalière et de détail, et l'autorité acquit graduellement de la force entre leurs mains, parce qu'ils

la firent aimer et respecter. En comparant les moyens du cardinal de Richelieu et de Sully, l'on demeure convaincu que les différences essentielles des deux gouvernemens viennent du caractère dur, impérieux, et de l'ambition du Cardinal, bien plus que de l'état des choses et de la dissemblance des monarques.

Louis XIII, faible quoique ombrageux, et qui fut dominé, à toutes les époques de sa vie, par des caractères divers, aurait pu être maintenu par un ministre sage, ferme et habile dans les limites d'un gouvernement modéré, exempt de faiblesse, comme de tyrannie. Il y aurait eu plus de vraie gloire à le tenter par les moyens de Sully, qu'à persuader à ce monarque, comme le faisait Richelieu, que les deux reines, le duc d'Orléans, toute la famille royale et les grands l'accusaient d'être mari impuissant, et prince trop faible; et, qu'à ces deux chefs, ils voulaient lui ôter le sceptre et sa femme. Louis XIII n'aurait point eu à trembler de ces terreurs et de celles causées par les proscriptions qu'il autorisait, pour le compte du Cardinal. Marie de Médicis, ambitieuse sans caractère, inconséquente, tracassière, et le pusillanime Gaston auraient-ils renversé un ministre de la force de Richelieu, qui eût été en même temps juste, humain, généreux, puisqu'ils ne purent pas le déplacer

après tant d'injustices et d'atrocités, avec tant de haines auxiliaires?

Comme il est incontestable que Richelieu retint l'autorité par les moyens qui viennent d'être exposés, on a peine à concilier avec eux des prétentions à la gloire.

Mais le cardinal de Richelieu protégea les lettres en homme d'état, quoiqu'il ne les cultivât qu'en pédant. On connaît les petitesses de ses prétentions à ce sujet, et l'odieux de sa conduite envers le grand Corneille. Cependant, c'est le beau côté de son ministère : il a préparé la gloire littéraire du siècle de Louis XIV.

Quant aux protestans, on n'a plus besoin de prouver que la persécution n'était pas le meilleur moyen de les réduire et surtout de les calmer; mais il ne faut pas exiger de ces temps la sage tolérance, fruit tardif des lumières. L'exemple de Henri IV et de Sully ne s'applique plus ici: ils étaient nés calvinistes, et Louis XIII était catholique bigot, sa mère croyait aux devins, Urbain Grandier et la maréchale d'Ancre avaient été brûlés comme sorciers. En regrettant les 40 millions que le Cardinal dépensa pour réduire la Rochelle, nous laisserons retomber cette erreur déplorable sur les circonstances; et sur la faiblesse humaine, dont il faut aussi tenir compte, les désordres de mœurs, l'excès du faste et les dépenses du Car-

dinal : les dernières ont été évaluées à mille écus par jour. C'est contre la tyrannie, l'oppression des loix et des hommes, contre l'orgueil et l'ambition qui s'immolent les peuples qu'il faut être sévères. Or il est impossible de ne pas reconnaître que Richelieu mérite tous ces reproches. Il voulait le dépôt de l'autorité bien plus que la prospérité de l'Etat.

Si la prospérité publique eût été son premier mobile, il n'aurait pas entravé la paix, pendant plusieurs années, lorsque le but de la guerre était atteint; quand la maison d'Autriche abaissée la demandait. Cette guerre, qui épuisa la France, depuis 1731 jusqu'en 1748, aurait été terminée au plus tard en 1740 ou 1741, si le cardinal de Richelieu n'avait pas mis toute son habileté à l'empêcher, pour continuer d'être nécessaire au roi qui était las de lui. Toutes les annales déposent de ce fait. Quand il était forcé d'entrer en négociations, c'était, selon l'expression de Mably, « un combat de ruses et d'artifices. »

L'on a vanté, avec raison, la fierté, l'élévation de cette réponse du Cardinal : *le Roi a changé de conseils, et le Ministère de maximes*, l'énergie et l'activité qu'il déploya, en portant subitement cinq armées aux frontières. Mais, dès 1637, la France était épuisée; on avait recours aux plus misérables expédiens, et Richelieu ne

pouvait payer ni ses armées, ni ses alliés. Quel eût été le succès de la guerre, si la France n'avait pas trouvé pour auxiliaire Gustave Adolphe? et ce guerrier qui devint si redoutable, ce n'était pas Richelieu qui l'avait fait ennemi de la maison d'Autriche : Gustave avait tout soumis, depuis l'Elbe jusqu'au Rhin, et cherchait des alliances qui l'aidassent à supporter le fardeau de la guerre, quand le Cardinal traita avec lui. Richelieu ne créa donc point les principales circonstances; quant au projet d'abaisser la maison d'Autriche dont on l'a tant loué, il avait été celui de Louis XI, et la passion de François I. Le grand Henri en allait commencer l'exécution, après avoir préparé ses alliances et tous ses moyens avec une sagesse admirable, quand il fut assassiné. Le succès paraissait immanquable et prompt. Il fut longtemps douteux dans l'entreprise de Richelieu; la France eut à craindre pour elle-même, et la guerre dura 30 ans. Voilà le plus imposant des titres politiques du cardinal de Richelieu fort réduit!

Il est bien différent de commander en maître, et de faire trembler un royaume ou de l'administrer! Richelieu fit presqu'en tout l'inverse de ce qu'exige une bonne administration. « Avec la « passion la plus immodérée de gouverner, il « n'avait, dit Mably, aucune des vertus, ni même

« des lumières qu'on doit desirer dans ceux qui « sont à la tête d'un grand royaume.... Son luxe « fut contagieux pour tous les ordres de l'état.... « Des hommes obscurs firent, aux dépens du « peuple, des fortunes scandaleuses.... L'amour « de l'argent ne laissa subsister aucune élévation « dans les ames.... Il intervertit l'ordre de tous « les tribunaux; à l'exemple de Louis XI, il eut des « magistrats toujours prêts à servir ses passions, « et la France n'oubliera jamais les noms odieux « de ces juges iniques qui prononçaient les arrêts « qu'on leur avait dictés. »

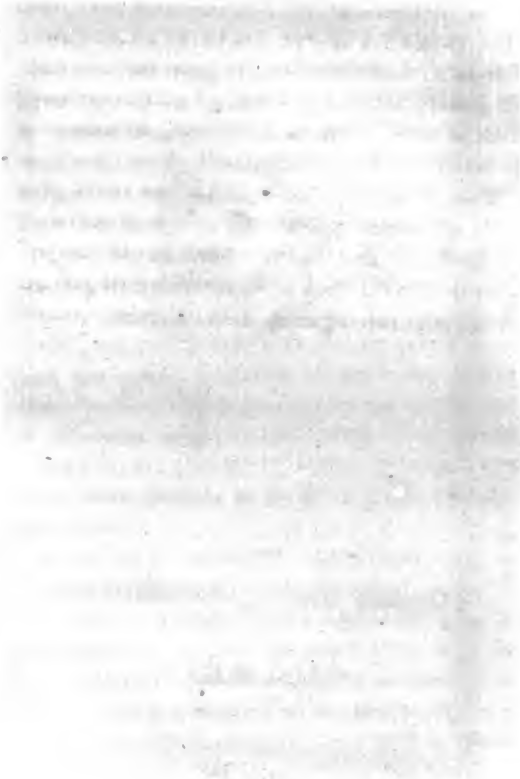
Condillac dit aussi *que le cardinal de Richelieu était ignorant en finances;* que Sully avait détruit presque tous les abus; qu'ils se reproduisirent et se multiplièrent. On a peine à croire que Richelieu ait gouverné entre Sully et Colbert; il semblerait plutôt un visir transporté de l'histoire ottomane dans la nôtre. Il s'est peint lui-même assez fidèlement, en disant au marquis de la Vieuville : *Je n'ose rien entreprendre sans y avoir bien pensé; mais quand une fois j'ai bien pris ma résolution, je vas à mon but, je renverse tout, je fauche tout et je couvre tout de ma soutane rouge.*

Veut-on classer le cardinal de Richelieu parmi les personnages signalés dans les fastes de l'ambition? Il nous semblerait être de l'espèce d'am-

bitieux auxquels la nature a refusé les affections douces, auxquels l'humanité n'inspire rien. C'est une espèce particulière, heureusement assez rare. Elle n'a que des talens et des vices : le bien qu'elle fait est ordinairement équivoque et toujours mêlé de grands maux : elle n'aspire qu'à l'admiration ; mais le prestige s'évanouit bientôt pour ceux dont la mémoire n'est point chérie.

De tout ce qui précède résulte une vérité plus utile au monde que les louanges prodiguées au cardinal de Richelieu et aux héros de nos annales ; c'est qu'il faut à ceux qui gouvernent de grandes vertus pour rester grands dans l'histoire.

J.



HOLBEIN.

Holbein pinx.t *London direx.t*

NAPOLI

HOLBEIN.

Né à Bâle, en 1498, Jean Holbein, fils d'un peintre médiocre, se perfectionna en quelque sorte lui-même. Un génie original et l'étude de la nature le garantirent du goût gothique qui dominait parmi les artistes de son pays; et, sans avoir vu l'Italie, il sut donner un grand caractère à ses compositions historiques. L'on ne peut lui reprocher qu'un peu de roideur dans les draperies, défaut qu'il paraît tenir d'Albert Durer.

Ce sont particulièrement les portraits d'Holbein qui ont fait sa grande célébrité. Ils égalent ceux des plus habiles peintres dans ce genre, par la vérité des caractères, la vigueur et la vivacité du coloris; et, quoique cet artiste ne peignît que de la main gauche, sa touche est d'une finesse admirable.

Mécontent de sa femme, dont l'humeur capricieuse troublait sans cesse son repos, il suivit le conseil du fameux Erasme dont il avait fait le portrait à Bâle, et passa en Angleterre, muni de lettres de recommandation et du portrait de ce savant. Il se présenta à Thomas Morus qui l'accueillit avec amitié, et le garda chez lui pendant trois années. Ce dernier lui fit faire son portrait,

et trouva l'occasion de le présenter au roi qui le retint à son service.

Comblé de faveurs, Holbein vit croître sa renommée, autant qu'un artiste puisse le désirer. Il peignit plusieurs fois le roi, et fit les portraits de sa famille; ses ouvrages étaient recherchés des principaux personnages de la cour et des étrangers. Deux tableaux allégoriques que l'on regarde comme ses chef-d'œuvres, et qui représentent le Triomphe de la Richesse, et l'Etat de l'auvreté, mirent le sceau à sa réputation. Des peintres italiens, entre autres Frédéric Zucchero et Polydore de Caravage, ne dédaignèrent pas de le copier et de chercher sa manière. Une maladie contagieuse enleva Holbein en 1554, à l'âge de 56 ans, dans la vigueur de son talent, et lorsque de nombreuses occupations lui ouvraient le chemin de la fortune.

On se plaît à répéter cette réponse du roi d'Angleterre à un Seigneur de sa cour, lequel venait se plaindre et voulait se venger d'Holbein qui l'avait précipité du haut d'un escalier, au moment où ce Seigneur entrait de force dans l'atelier de l'artiste. « Je vous défends d'attenter à sa vie. « Je puis de sept Paysans faire sept Comtes comme « vous; et, de sept Comtes, je ne pourrais faire un « Holbein. »

L.

ALFRED.

Fortne del.t. Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

ALFRED LE GRAND.

Alfred, né en 849, était le cinquième fils d'Ethelwolf, roi d'Angleterre. Abandonné à lui-même, à 12 ans encore il ne savait rien, et ne dut le développement de son génie qu'à la lecture qu'il entendit faire de quelques poètes saxons. De ce moment, il sentit le besoin de s'instruire, étudia le latin, et, parmi les auteurs qu'il se procura, il ne conserva que ceux dans lesquels il pouvait puiser des leçons de sagesse et d'héroïsme.

Trop modeste pour aspirer à la couronne, il s'occupait uniquement de l'étude, quand son frère Ethelred mourut : ce monarque laissait des enfans qui avaient des droits au trône, mais la voix publique y appela le jeune Alfred ; et, forcé d'y monter en 871 ou 872, à l'âge de 22 ans, il répondit à toutes les espérances qu'on en avait conçues.

A peine y était-il parvenu que son royaume fut désolé par les Danois qui, tour-à-tour, soumis et parjures, ne déposaient les armes que pour avoir le temps de rassembler de nouvelles forces. En 875, leurs armées triomphèrent de celles d'Alfred qui, dénué de tout, et déguisé en paysan pour échapper aux recherches de l'ennemi, fut trop heureux d'entrer en qualité de valet chez un berger dont la femme dure et avare le condamna aux travaux les plus pénibles.

Fatigué de cette existence, Alfred erra dans le comté de Sommerset où, peu-à-peu, il retrouva quelques-uns de ses partisans à l'aide desquels il éleva, dans le fond d'un marais inaccessible, une espèce de fort dont il ne sortait, de temps en temps, que pour fondre inopinément sur les Barbares à qui, sans en être connu, il arrachait les vivres qui lui étaient nécessaires.

Vers 880, informé qu'un seigneur venait de les battre en plaine, il partit, à l'instant même, pénétra dans leur camp sous les habits d'un joueur de harpe; les amusa, observa leur négligence, leur aveugle sécurité, et les quitta presque sûr de les vaincre. En effet, il reparaît; on se range sous ses drapeaux; il triomphe, subjugue les Danois, leur fait embrasser le christianisme, les établit dans l'Estunglie, dans le Northumberland; et, non moins clément que politique, leur donne les mêmes loix, les mêmes priviléges qu'aux Anglais. Ensuite, il se présente devant la ville de Londres, l'assiége, la prend, la fortifie, lève pour la garder une milice imposante et régulière; enseigne l'art de la navigation; fait instruire ses sujets par des matelots étrangers; crée une marine, et remporte une victoire éclatante sur le célèbre Hastings qui, en 893, attaqua l'Angleterre avec 300 vaisseaux.

A l'arrivée de ce pirate, qui était leur compatriote, les Danois oublièrent leurs sermens; mais

bientôt Alfred sut les en faire souvenir, et profita de cette circonstance pour imposer des loix au pays de Galles qui jusqu'alors avait été indépendant.

Après cette expédition, Alfred revint aux arts, fit fleurir l'agriculture, et s'occupa sérieusement du commerce des mers qu'il étendit au point que sous son règne les Anglais allèrent jusqu'aux Indes. Jaloux aussi d'embellir l'intérieur de son royaume, il consacra la septième partie de ses revenus à bâtir des palais, des églises, des villes, que l'on construisit avec de la brique et de la pierre dont les Anglais n'avaient pas encore fait usage.

Cependant, la guerre avait amené la misère; on se procurait des ressources par le vol et par la violence; il fallut arrêter le brigandage, et, pour y parvenir, Alfred divisa l'Angleterre en *Comtés*, en *Hundreds* composés d'un nombre de familles dont les chefs répondaient de leurs enfans, de leurs esclaves, et même de leurs hôtes. Ainsi, le crime ne pouvait échapper ni aux regards, ni à la peine; et, dans le cas d'appel, la justice était rendue par 12 *francs Tenanciers :* telle est l'origine du *Juré*, de l'*Alderman*, du *Schérif*, etc.

On assure que ces divers établissemens produisirent des effets si heureux, que plusieurs fois Alfred fit mettre sur les grands chemins des bracelets d'or auxquels personne n'osa toucher; mais les Danois avaient brûlé les bibliothéques; l'ignorance

et la superstition régnaient en Angleterre, et le monarque, à l'exemple de Charlemagne, fit venir des savans de toutes les parties de l'Europe, dota des écoles, fonda l'université d'Oxford, et n'éleva aux dignités de l'église ou de l'état que les hommes capables de les remplir. La prière, les affaires et l'étude partageaient tous ses momens; et, comme il n'y avait pas encore d'horloges, il mesurait la durée du jour par six cierges qui brûlaient chacun quatre heures.

Ce fut ainsi qu'en s'acquittant de ses devoirs, Alfred parvint à composer plusieurs ouvrages, entre autres des Apologues, des Paraboles, des Traductions de l'Histoire de *Bède*, du *Pastoral*, de la *Philosophie de Boëce*, des *Pseaumes de David*, etc.

Accablé d'infirmités, suite malheureuse des fatigues qu'il avait essuyées dans 56 combats auxquels il s'était trouvé, tant sur mer que sur terre, ce héros mourut vers l'an 900, à 52 ans, et bien digne du surnom de *grand* que l'Europe lui a décerné. Alfred offre, selon M. Hume, le modèle achevé de ce sage que les philosophes ont pris plaisir à imaginer, mais dont l'existence leur paraissait impossible.

D. F.

CÔME L'ANCIEN.

P. P. Rubens pinx.t Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

COME DE MÉDICIS.

Côme de Médicis, surnommé l'Ancien, naquit à Florence au mois de septembre 1389, jouit très-jeune du riche héritage que lui laissa son père Jean de Médicis, fit des gains immenses dans le commerce, devint le premier chef de ses concitoyens, et justifia le choix qu'ils avaient fait de sa personne.

A peine avait-il achevé les forteresses nécessaires à la sûreté de l'état, qu'il réduisit les habitans de Sienne qui refusaient d'obéir à l'empereur Philippe : bientôt après, appelé à de nouvelles conquêtes, il combatit et défit les Français à Scaganello, s'empara de Piombino, éleva les murs de Porto-Ferraio, acquit l'île de Ciglio, et Castillon de la Pescaia.

Au milieu des guerres qu'il soutint, des divers intérêts qu'il eut à discuter, il mit un nouvel ordre dans le gouvernement, imposa un frein à la magistrature dont les priviléges étaient devenus exclusifs; accueillit les jésuites; s'opposa aux impôts que Paul III exigeait des ecclésiastiques, et rétablit la discipline dans les nombreux couvens que l'on comptait à Florence. Il y permit l'inquisition, mais le procès des accusés lui était soumis; et, toujours prêt à faire grâce aux coupables, jamais il n'abandonna l'innocence au jugement de ses délateurs.

Uniquement occupé du bonheur de ses com-

mettans, il fit fleurir le commerce et l'agriculture ; fonda l'université de Pise ; protégea les lettres et les arts ; forma une imprimerie grecque ; rassembla les médailles les plus rares, et bâtit à ses frais une superbe bibliothéque dans laquelle il déposa les précieux manuscrits qu'il avait achetés à la mort du cardinal Ridolfi. Les savans les plus distingués avaient la conduite de cette bibliothéque ; et, d'après la réputation des membres qui composaient l'Académie, les étrangers venaient y entendre l'interprétation de la Comédie du Dante, et des Sonnets de Pétrarque : alors, les avis étaient partagés sur différens passages de ces deux auteurs, et l'on regardait comme très-instruits ceux que l'on croyait capables de les expliquer.

Côme était infatigable ; il passait les nuits à écrire ses lettres, et ne confiait ses projets qu'au secrétaire Corcino. Ce qu'il y a de plus remarquable dans la vie de Côme, c'est que, sans être sorti d'une condition privée, sans avoir été autre chose qu'un simple particulier, il a traité d'égal à égal avec les potentats. Son mérite lui avait donné le pouvoir d'un souverain ; sa fortune lui fournit les moyens d'en déployer la magnificence.

Il mourut au mois d'août 1464, à l'âge de 75 ans ; et l'on grava sur son tombeau une inscription dans laquelle on lui décerna le titre de *père du peuple et de libérateur de la patrie.*

P.

AMÉRIC-VESPUCE.

N. pinx.t *Landon/ direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE DI STORIA E LETTERATURA
NAPOLI

AMÉRIC-VESPUCE.

Américc-Vespuce était d'une ancienne famille de Florence : il y naquit en 1451, et sa raison fut à peine développée qu'il montra un goût décidé pour la physique et les mathématiques. Il s'y livra longtemps sans réserve. Entraîné par le desir de voyager sur mer, et jaloux de suivre les traces de Colomb, il obtint de Ferdinand, roi d'Espagne, quatre vaisseaux avec lesquels il partit de Cadix, en 1497. Des rives de Paria, il pénétra dans le golfe du Mexique; et, trop juste pour disputer à Colomb la gloire d'avoir abordé aux îles de l'Amérique, il prétendit que du moins il était le premier qui eût découvert le Continent.

Ferdinand lui accorda deux vaisseaux de plus dans un second voyage qu'il fit vers les Antilles; il passa jusqu'à la Guiane, et rapporta, en 1500, des pierreries, des matières précieuses qu'il remit au roi; celui-ci en témoigna peu de reconnaissance; les Espagnols firent de même; Vespuce en fut très-mortifié, et se rendit en Portugal. Il savait que, depuis quelques années, Emmanuel faisait chercher de nouvelles terres, et se flatta d'obtenir sa protection. En effet, ce monarque l'accueillit, lui accorda ce qu'il demandait, et, au mois de mai 1501, Vespuce avait déja parcouru les côtes de l'Afrique, et mouillé dans les parages d'Angola:

ensuite, il dirigea sa course vers l'Amérique ; découvrit le Brésil, et, de la côte des Patagons, il fut au delà de la rivière de la Plata.

En 1503, il vogua vers les mêmes climats, dans le dessein de trouver à l'Occident un passage qui le conduisît aux Moluques. Pour y parvenir, il navigua depuis la Baie-de-tous-les Saints, jusqu'à la rivière de Curabado ; mais il n'avait des vivres que pour vingt mois, et, contrarié par les vents qui le retinrent sur les mêmes rivages, il fut contraint de revenir en Portugal. Il y resta quelques années ; mais, ayant entrepris un nouveau voyage, il mourut aux îles de Tercère, en 1514, à l'âge de 63 ans.

Ferdinand avait été ingrat envers Colomb ; Emmanuel ne l'imita pas ; il regretta Vespuce, et voulut que les restes de son vaisseau nommé *la Victoire* fussent suspendus dans l'église métropolitaine de Lisbonne.

Z.

SCAMOZZI.

N. pinx.t *Landon direx.t*

NAPOLI

SCAMOZZI.

Vincent Scamozzi est un des architectes les plus célèbres de l'Italie. Il naquit à Vienne en 1552; mais c'est à Venise que son goût se forma par la vue des édifices qu'élevaient alors le Sansovin et Palladio : il prit surtout ce dernier pour modèle. Son émulation ne put être exempte de jalousie, et souvent il déprécia celui qu'il eût dû respecter comme son maître. A 22 ans Scamozzi avait déja composé un Traité de Perspective en 10 livres qui comprenaient la construction des théâtres et le tracé des décorations, genre d'architecture dans lequel il excella. Scamozzi alla à Rome et partagea son temps entre l'étude des mathématiques et l'examen des monumens antiques qu'il mesura et dessina avec la plus grande exactitude, particulièrement le Colisée et les Thermes d'Antonin et de Dioclétien. Il ne visita pas avec moins d'attention les antiquités du royaume de Naples. De retour à Venise, son premier ouvrage dans cette ville fut le mausolée du Doge Nicolas de Ponte. La beauté de ce monument parut telle qu'on ne balança pas à confier à Scamozzi la continuation de la bibliothéque de Saint-Marc, commencée par le Sansovin. Il l'acheva avec succès, en y ajoutant la salle d'antiquité qui précéde ce monument. La forteresse de Palma est un des plus célèbres ouvrages de Sca-

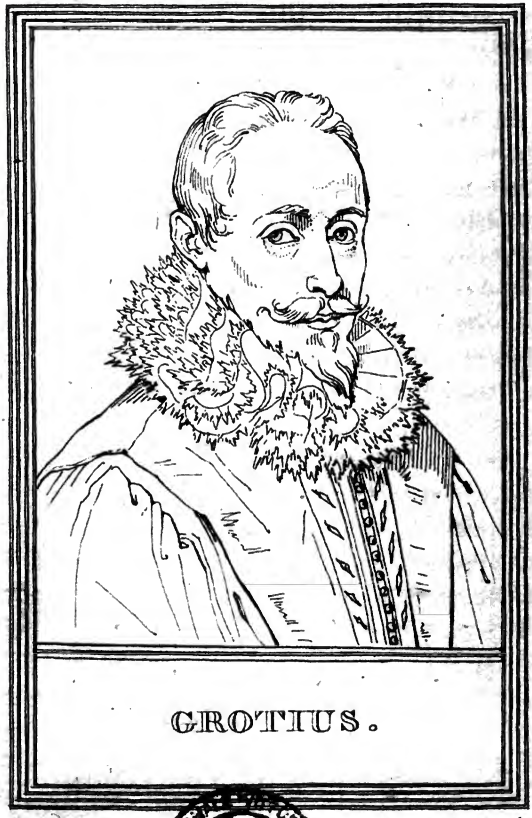
mozzi qui fit peu après achever le palais des nouvelles Procuraties sur la place Saint-Marc, commencée aussi par le Sansovin.

Les restes de l'antiquité avaient un tel attrait pour lui qu'il retourna quatre fois à Rome pour admirer ceux que cette ville renferme. Son goût pour les voyages n'était pas moins vif, et c'est en le satisfaisant, qu'il crut pouvoir remplir le cadre de l'ouvrage encyclopédique qu'il avait conçu, et dont il a publié une grande partie sous le titre fastueux d'*Idea dell' Architettura universale*. Trop souvent une érudition diffuse et mal ordonnée nuit aux excellentes observations que contient cet ouvrage. La mort l'ayant enlevé à 64 ans, il n'eut le temps ni de le corriger ni de le terminer. Personne n'en avait une plus haute opinion que lui-même, si l'on en juge par l'espèce de dédicace placée au bas du frontispice de l'édition faite à Venise en 1615.

Peu d'architectes ont érigé autant d'édifices publics et particuliers que Scamozzi. Venise, Florence, Vicence, et Padoue, lui doivent un grand nombre de monumens remarquables : la cathédrale de Salzbourg est aussi son ouvrage. Il fit en outre une infinité de projets pour différens princes de l'Europe.

Un goût pur, un style simple et majestueux distinguent les productions de cet artiste célèbre : il ne lui a manqué que la modestie pour relever l'éclat de ses rares talens.

L. G.



GROTIUS.

N. pinx.t *London direx.t*

NAPOLI

GROTIUS.

Hugues Grotius appartenait à une famille illustre. Il naquit à Delft, en 1582, fit, à 8 ans, de très-bons vers; soutint, à 15, des thèses sur la philosophie, la jurisprudence et les mathématiques; vint en France avec Barneveldt, ambassadeur de Hollande, y plut beaucoup à Henri IV; retourna dans sa patrie qui le fit avocat général, et quitta cette place pour occuper celle de syndic à Rotterdam.

Alors, la Hollande était agitée par les querelles des *remontrans* et des *contre-remontrans*. Les premiers étaient protégés par Barneveldt qui eut la tête tranchée en 1619, et Grotius fut condamné à finir ses jours dans le château de Louvestein d'où il se sauva, renfermé dans un grand coffre dont sa femme s'était servie pour lui envoyer des livres. Il erra pendant quelque temps dans les Pays-Bas catholiques, chercha un asile en France; l'y trouva, et fut présenté à Louis XIII qui lui accorda une pension de mille écus à laquelle il aima mieux renoncer que d'applaudir aux productions littéraires du cardinal de Richelieu dont l'amour propre lui fit éprouver les dégoûts les plus marqués.

Grotius revint en Hollande; il espérait y être protégé par le prince d'Orange, Frédéric II; mais, bien loin d'y être accueilli, il en fut banni

à perpétuité. Demandé par les rois de Danemarck, de Pologne et d'Espagne, il donna la préférence à Christine, reine de Suède. Cette princesse le nomma conseiller d'état, ensuite, son ambassadeur en France; et, malgré les représentations de Richelieu, il fit son entrée dans Paris, en 1635. Rappelé en Suède, il repassa par la Hollande qui, revenue de son erreur, lui fit une réception dont il fut touché au point qu'il ne se rendit auprès de Christine, que pour y demander son congé. Il eut beaucoup de peine à l'obtenir; mais, prêt à rentrer dans sa patrie après laquelle il n'avait cessé de soupirer, il fut arrêté à Rostock par une maladie qui l'enleva, en 1645, à l'âge de 63 ans. On ne sait s'il est mort catholique ou protestant; et Jurieu prétend qu'à ses derniers momens, il ne répondit au ministre qui l'exhortait que par un *non intelligo*.

Grotius fut à la fois historien, jurisconsulte, théologien et poète. L'on voit, dans l'*Histoire métallique* de la Hollande une médaille sur laquelle il est appelé le *Phénix de la patrie, l'Oracle de Delft, le grand esprit, la lumière qui éclaire la terre.*

La meilleure édition de ses œuvres est celle qui a paru en 1714, 3 vol. in-fol. On y a inséré ses tragédies et ses comédies.

Z.

BEAUMARCHAIS.

Cochin del.t Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

BEAUMARCHAIS.

Pierre Auguste Caron de Beaumarchais naquit à Paris le 24 janvier 1732, et pendant quelques années il travailla dans la boutique de son père qui était horloger. Il y perfectionna la montre par une nouvelle espèce d'échappement, dont un de ses confrères lui disputa l'invention ; le différend fut porté devant l'Académie des sciences, et, d'une voix nnanime, elle prononça en faveur de Beaumarchais.

Il aimait la musique avec passion, chantait agréablement, et pinçait très-bien de la harpe ; il fut présenté aux dames de France qui désiraient l'entendre ; elles en furent très-contentes, l'admirent dans leurs concerts, et peu-à-peu, dans leur société. Cette faveur le rendit présomptueux, et bientôt, il eut autant d'ennemis que de jaloux, mais il trouva un zélé protecteur dans Pâris Duverney. Ce fut chez lui que Beaumarchais développa le génie qu'il avait pour la finance, et qui, dans la suite, lui procura une fortune brillante.

Il n'est personne qui n'ait entendu parler des procès *Kornman* et *Goësman*, procès qui, à peine, devaient occuper le barreau, et que Beaumarchais rendit célèbres par les mémoires les plus singuliers, les plus ingénieux que l'on ait jamais publiés. Toute la France les lut, Voltaire en fut jaloux, et

trop juste pour ne pas convenir que leur auteur devait avoir beaucoup de mérite, il ajoutait en souriant malignement : « Je crois pourtant qu'il « en a fallu davantage pour faire *Zaïre* et *Mé-* « *rope.* »

Beaumarchais avait l'art de mêler l'utile à l'agréable ; de se distraire, dans son cabinet, des objets importans qui l'occupaient au dehors ; et tandis que d'un côté, il fournissait des armes aux Américains ; qu'il contribuait à l'entreprise des eaux de Paris, à l'établissement de la caisse d'escompte, à celui de la pompe à feu de MM. Perrier ; de l'autre, il donnait au théâtre *Eugénie*, *les deux Amis*, *le Barbier de Séville*, *le Mariage de Figaro*, *la Mère coupable*, et *Tarare*. Dans le même temps encore, il dirigeait une édition complète des œuvres de Voltaire, dans une vaste imprimerie qu'il avait fait construire à Kelh sur les bords du Rhin.

Souvent Beaumarchais se faisait un jeu cruel de s'amuser aux dépens de ceux sur lesquels il connaissait sa supériorité ; et, trop adroit pour ne pas saisir l'à-propos, plus d'une fois il a déconcerté les mauvais plaisans qui cherchaient à le mortifier. Un jour, il traversait la galerie de Versailles avec un habit magnifique : un jeune seigneur l'aborde et lui dit d'un ton suffisant : « Je suis charmé de vous « rencontrer ; ma montre est dérangée, faites- « moi le plaisir d'y jeter un coup-d'œil. — Volon- « tiers, M. le Duc, mais je vous prie d'observer que

« j'ai toujours été très-mal-adroit. — Le Duc insiste « malignement; Beaumarchais prend la montre, la « laisse tomber, la ramasse et la rend au duc, « en lui répétant: Je vous l'avais dit, mais vous « l'avez voulu. »

Indépendamment de ses Pièces de théâtre et de ses Mémoires, Beaumarchais a publié successivement quelques Brochures, entre autres, une réponse à un manifeste du roi d'Angleterre : on trouva fort extraordinaire qu'un particulier s'avisât de répondre à la déclaration de guerre d'un souverain; et cependant le ministère français permit l'impression de cette réponse, mais un arrêt du conseil la supprima.

On trouve des détails curieux dans son Opuscule intitulé *mes six Epoques :* c'est l'histoire des dangers dont il sut se garantir pendant le cours de la révolution. Tour-à-tour proscrit et absous; en Hollande, quand on le cherchait à Paris; en France, quand on le croyait à Londres, longtemps il échappa au comité révolutionnaire; un jour pourtant il fut découvert et fut conduit à l'Abbaye, mais il trouva le moyen d'en sortir. Il regardait comme un très-grand bonheur qu'alors on n'eût pas mis le feu à la superbe maison qu'il s'est fait bâtir sur le boulevart, vis-à-vis la Bastille. C'était à propos de cette maison qu'il se nommait plaisamment *le premier poète de Paris sur le boulevart à gauche, en entrant par la porte Saint-Antoine.*

Beaumarchais avait une figure agréable, une élocution vive, un ton persuasif; il ne posséda aucune place, et fut très-riche; se livra aux plus grandes affaires, et ne cessa d'être homme du monde; obtint au théâtre les succès les plus éclatans, et ne fut pas homme de lettres.

Avec autant d'esprit que de talent, autant d'instruction que d'amabilité, il ne tenait qu'à Beaumarchais de mener une vie moins orageuse; mais, pour être heureux, il avait besoin d'événemens plus ou moins extraordinaires, de tracasseries plus ou moins amusantes. Il savait les faire naître; et dans tout ce qu'il a dit, ou écrit, il a prétendu à une originalité qui peut-être ne lui était pas tout-à-fait naturelle, mais qu'il a soutenue avec infiniment d'adresse; il ne lui a manqué que celle de cacher son amour propre.

F. D.

MAZANIELLO.

F.D. pinx.t *Landon dirx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

MAZANIELLO.

La ville de Naples se plaignait des impôts que lui faisait payer le duc d'Arcos qui en était le vice-roi au nom de l'Espagne, et le dimanche 7 juillet 1647, jour de la fête de Sainte-Marie-des-Grâces, quelques mécontens se rassemblèrent à la voix de Thomas Aniello ou Mazaniello, jeune porte faix, né en 1624, à Amalfi, ville du royaume de Naples.

« Ayez pitié, disait-il de rue en rue, et précédé d'un étendard qui n'était autre chose qu'un chiffon de toile, attaché au bout d'une canne; « ayez pitié de ces pauvres ames du Purgatoire « qui, ne pouvant plus porter un trop pénible « fardeau, cherchent à se procurer du soulage- « ment. Frères, coopérez avec nous; sœurs, aidez- « nous dans une entreprise aussi juste qu'avan- « tageuse. »

Bientôt, à cette invitation succédèrent des cris de ralliement; le vice-roi courut se cacher au château de Saint-Elme, et les révoltés désarmèrent les Espagnols qui gardaient son palais, en brisèrent les meubles, et pillèrent les boutiques dans lesquelles on vendait les munitions qui leur étaient nécessaires. Un marchand eut l'imprudence de fermer sa maison, et Mazaniello y mit le feu qui, l'instant d'après, parvint à un

baril de poudre dont l'explosion coûta la vie à plus de cent personnes. Cet événement n'arrêta pas les factieux dont l'armée, déja forte de 50,000 hommes, fut grossie par les paysans qui accoururent, armés de rateaux, de pelles, et de couteaux: les femmes même formèrent des régimens dont la commandante marchait tenant une épée nue de la main droite, et un poignard de la gauche, et des enfans les suivaient avec des bâtons sur l'épaule.

Chaque instant était marqué par des massacres et des incendies que les rebelles ne suspendirent quelques heures que pour aller au devant de 500 Allemands qui venaient au secours du gouvernement. Une partie fut égorgée, et l'autre mise en fuite; deux compagnies italiennes eurent le même sort.

Le lendemain de cette expédition, Mazaniello fut trahi par Dupécone, l'un de ses lieutenans, que devait seconder une troupe de *bandits*, vagabonds à gages, que le duc de Montanélo avait fait venir sous prétexte d'être utiles aux habitans; mais Mazaniello découvrit le projet; poursuivit le Duc qu'il ne put atteindre, et trouva son malheureux frère qu'il fit décapiter ainsi que Dupécone et trente de ses complices. Leurs têtes sanglantes furent promenées dans la ville, et placées autour d'un échafaud que Mazaniello avait fait élever dans la place publique; c'était là qu'il dictait ses arrêts.

Le même jour, les nobles reçurent l'injonction de remettre leurs armes; et, pour ôter à leurs partisans le moyen d'en cacher sous leurs habits, Mazaniello proscrivit l'usage des manteaux, des casaques et des soutanes.

Cependant, Mazaniello négociait avec l'archevêque de Naples, qui au nom du duc d'Arcos, promit non-seulement l'abolition des impôts, mais l'oubli général de tout ce qui s'était passé; et le duc revint dans son palais. Mazaniello s'y rendit dans un costume brillant, et ses demandes furent à peine ratifiées qu'il s'écria, en déchirant son habit: « ma tâche est finie, et je retourne à mon premier « état. » Ce moment est le seul que l'on puisse admirer dans Mazaniello: il n'avait que de l'audace; le duc s'en aperçut et se conduisit avec autant d'habileté que de politique, en le nommant capitaine général; Mazaniello accepta, et cette place le perdit.

Tandis que sa femme et ses sœurs se montraient en voiture et superbement parées, il traversait les rues de Naples à cheval, et menaçait de faire couper la tête à quiconque ne se prosternerait pas devant lui. Dans une de ces courses, il entra chez un seigneur napolitain, et trouva fort mauvais qu'il fût à la campagne: « Que demain « il vienne me baiser les pieds, dit-il aux domes- « tiques, ou je brûle sa maison. »

Ce dernier trait annonce dans Mazaniello moins

d'orgueil que de folie ; mais sa cruauté n'était que trop réelle : il en fut la victime, et quatre hommes, armés d'arquebuses, tirèrent sur lui, au même instant. Blessé au cœur, il expira sur la place, et n'eut que le temps de prononcer ces deux mots : Ah ! *traditori ! ingrati !* Il n'avait que 24 ans.

A peine eut-il fermé les yeux qu'un boucher lui coupa la tête, la prit par les cheveux, la porta au vice-roi, et de là courut la jeter dans un des fossés de la ville. D'autres s'emparèrent de son corps, l'accablèrent d'outrages, et le traînèrent dans les rues en criant : *vive le roi d'Espagne ! Mazaniello est mort.*

Ceux dont il venait d'être l'idole partagent l'ivresse de ses meurtriers ; mais bientôt ils s'en repentent, recherchent ses restes, placent le cadavre sur un brancard, le couvrent du manteau royal, lui mettent une couronne de laurier sur la tête, le bâton de commandement dans la main droite, et dans la gauche une épée nue.

Le son des cloches indiqua le moment de ses funérailles auxquelles, avec huit pages du vice-roi, assistèrent les ecclésiastiques de toutes les paroisses, les religieux de tous les couvens, et plus de 80 mille personnes de toutes les classes. Il fut porté aux Carmes, et déposé dans le tombeau des rois, si l'on en croit quelques historiens.

F. D.

JEAN SOBIESKI.

J. Hainzelman del.t Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

J. SOBIESKI.

Jean Sobieski naquit en Pologne, l'an 1629, sous le règne de Sigismond III. Il était fils de Théophile Zolkiewska et de Jacques Sobieski: non moins recommandable par son courage que par ses vertus, Jacques Sobieski ne respira que pour les transmettre à ses deux fils, Marc et Jean qui, après avoir voyagé pendant quelques années, revinrent dans leur patrie au moment où leurs concitoyens avaient pris la fuite à Pilawiecz. « Venez-vous nous venger, leur dit leur mère « en les embrassant: votre père n'est plus, et je « ne vous reconnais point pour mes fils si vous « ressemblez aux combattans de Pilawiecz. »

Théophile fut satisfaite; et, plus heureux que Marc qui dans une seconde action périt sur les rives du Bogh, bientôt Jean mérita et obtint les places de grand maréchal et de grand général du royaume. Plein d'ardeur et de bravoure, il s'exposait comme le dernier de ses soldats, et répondait à ceux qui le conjuraient de mettre sa personne en sûreté: « Vous me mépriseriez, si « je suivais vos conseils. » Ce peu de mots donne une idée du prix qu'il attachait à sa gloire et à l'estime des autres.

Il devint l'effroi des Tartares et des Cosaques dont il ne cessa de triompher, et fut élu roi de

Pologne, en 1674. Le 11 novembre de l'année précédente, il avait gagné la fameuse bataille de Chotzin sur les Turcs, qu'il vint retrouver en 1683 devant les murs de Vienne : en arrivant, il s'empara des postes les plus avantageux, monta sur une hauteur, observa la manière dont le grand-visir s'était retranché, et dit à ceux qui l'entouraient : « Cet homme-là est mal campé ; je le connais, c'est un ignorant présomptueux, nous « n'aurons pas d'honneur à cette affaire. » Sobieski disait bien, et le lendemain les Turcs épouvantés abandonnèrent leur camp, dans lequel ils laissèrent jusqu'au grand étendard de Mahomet, que le vainqueur envoya au pape avec une lettre dans laquelle il lui marquait : *Je suis venu, j'ai vu, Dieu a vaincu.*

Sobieski trouva dans les tentes plusieurs milliers de ducats, et se hâta de les faire passer à la reine son épouse qui, le jour de son départ pour cette expédition, n'avait pu retenir ses larmes, en le regardant et en lui montrant le plus jeune de ses fils qu'elle tenait dans ses bras. « Qu'avez-vous à « pleurer ? lui dit le monarque. — Je pleure, lui « répondit-elle, de ce que cet enfant n'est pas en « état de vous suivre. »

Attaqué, en 1693, d'une maladie qui parut dangereuse, il eut le chagrin de voir éclore le germe des querelles que devaient produire les prétentions de ceux qui aspiraient à sa couronne. Les

factions se multipliaient; les ennemis du dehors unissaient leurs forces; Sobieski n'était plus en état de les arrêter, et le temps approchait où ce monarque allait cesser de régner et de vivre. La reine desirait qu'il fît un testament, n'osa le lui dire, et chargea un évêque de le pressentir. « Quel « en serait le succès? répliqua-t-il à ce prélat. « Ignorez-vous que tous les cœurs sont corrom- « pus; qu'un esprit de vertige s'est emparé des « Polonais? Malheureux princes! nous ordon- « nons vivans, on ne nous écoute pas; nous écou- « tera-t-on quand nous ne serons plus? Dans une « nation où l'or commande, c'est l'argent qui « juge. Et vous voulez que je fasse un testament! « qu'on ne m'en parle plus. »

Le 17 juin, il fut renversé sur le parquet par une attaque d'apoplexie, reprit ses sens au bout d'une heure, et, dans une langue qui lui était familière, il dit en souriant: *Slava benè*, j'étais bien. La frayeur glaçait tous les visages, le sien était calme; mais, convaincu qu'il touchait à sa dernière heure, il exhorta ses enfans à vivre dans l'union la plus étroite, conjura la reine de n'avoir d'autres intérêts que les leurs, et mourut, en 1696, dans sa soixante-sixième année, la vingt-troisième de son règne.

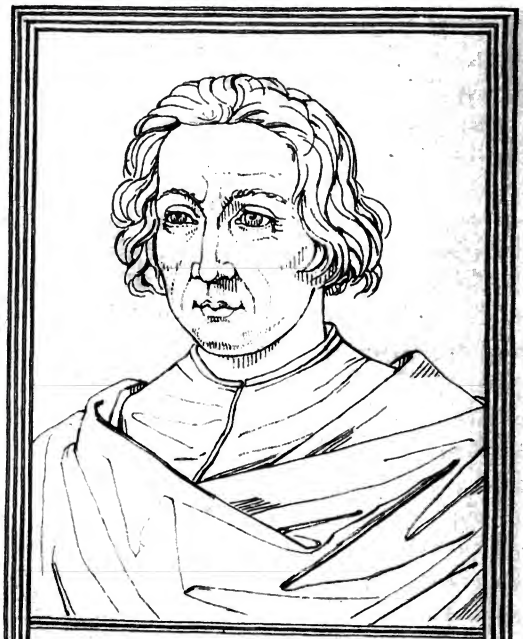
A peine eut-il fermé les yeux, que la haine et l'envie s'efforcèrent de ternir sa mémoire. Les uns lui reprochèrent d'avoir acheté des terres;

malgré les loix de Pologne qui défendent à leurs souverains de faire des acquisitions; les autres soutinrent que la ligue chrétienne dans laquelle il était entré, coûtait à la patrie plus de 200 mille combattans; enfin, on l'accusait d'avoir aimé l'argent: Sobieski en convenait; mais il ne voulait en avoir que pour le répandre utilement, et c'est pour cela que les inutiles se plaignaient de lui.

La postérité l'a mis à sa place, et ses historiens conviennent qu'il eut éminemment la plupart des qualités nécessaires à un souverain. Plein de force et de génie, savant dans les loix, dans la politique et dans la guerre, aussi éloquent dans les diètes qu'entreprenant dans les combats, d'avance, il avait montré aux Polonais qu'un jour il serait capable de les gouverner et de les défendre.

Sobieski cultivait les lettres, parlait plusieurs langues, et ne méritait pas moins d'être aimé par la douceur de son caractère, que par les agrémens de sa conversation. Charles XII visita son tombeau, et s'écria, en versant des larmes sur ses cendres: *Un si grand roi ne devait pas mourir.*

C.



C. COLOMB.

N. pinx.t *London direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

CHRISTOPHE COLOMB.

On voit le nom et les armes de Christophe Colomb sur quelques tombeaux qui existent encore à Plaisance, et quelques auteurs en ont conclu qu'il y naquit en 1442, mais le plus grand nombre affirme que ce fut à Cuguréo, petit bourg situé près de Gènes.

Ses parens n'étaient pas cardeurs de laine, comme l'ont avancé plusieurs historiens, mais ils trafiquaient sur mer, et, vraisemblablement l'un d'eux, au moins, avait rempli un poste éminent; on doit le croire d'après ce que cet illustre marin écrivait un jour à la nourrice de Dom Juan de Castille : « Je ne suis pas, lui disait-il, le pre-« mier amiral de ma famille, ainsi qu'on me « donne le nom que l'on voudra : David a gardé « les brebis avant que d'être roi, et je suis le « serviteur du même Dieu qui l'a mis sur le « trône. »

Quoi qu'il en soit, Christophe étudia, très-jeune, la cosmographie, l'astronomie, la géométrie et la navigation, vogua plusieurs fois vers différens parages, et, persuadé qu'il existait des terres inconnues, jaloux d'imiter son beau-père Pierre Mognize de Pérestrelle qui avait découvert les îles de Madère et de Porto-Santo, il conçut le projet de chercher vers l'Occident ce

que les Portugais avaient trouvé du côté du Midi. Il parla, il écrivit, et, traité de visionnaire par les Génois, il s'adressa au roi de Portugal, Jean II, qui lui refusa les secours dont il avait besoin : celui d'Espagne ne l'accueillit pas plus favorablement; mais il persista, et la reine Isabelle lui fit accorder trois bâtimens sur lesquels, après bien des peines, bien des murmures de la part de ses compagnons qui se croyaient perdus, il arriva, en 1492, dans l'île de Guanahani où, d'une voix unanime, il fut célébré par ceux mêmes qui, la veille encore, se proposaient de le précipiter dans la mer.

A leur aspect, les insulaires prirent la fuite, et gagnèrent leurs montagnes; Colomb les ramena par la douceur, en reçut de l'or en échange de petits morceaux de verre et de faïence cassée; mêla ses cabanes avec les leurs, y fit élever un fort de bois, y laissa 38 des siens, et vint rendre compte de ses succès à Ferdinand qui le nomma grand d'Espagne, grand amiral, et vice-roi du Nouveau-Monde.

En 1493, Colomb repartit avec 17 vaisseaux, et découvrit les Caraïbes; ensuite, la Jamaïque dont les habitans lui refusèrent des vivres qu'il obtint de leur ignorance. Il devait y avoir une éclipse de lune; Colomb imagine d'en tirer parti, rassemble les Sauvages, les accable de reproches, et leur annonce qu'ils vont être un exemple ter-

rible de la vengeance du Dieu des Espagnols : « Plus de grâce, ajoute-t-il, et ce soir, ce soir « même, la lune va rougir, s'obscurcir, et vous « priver de sa lumière. » En effet, l'éclipse commence; les Sauvages poussent des cris affreux, tombent aux pieds de Colomb, et le supplient d'obtenir leur pardon. Il résiste, promet, s'adoucit à mesure qu'il calcule que la lune va reparaître; et, par cette adresse, il se fait apporter tout ce qu'il veut par ces barbares qui restèrent convaincus qu'il disposait de la puissance du ciel.

Si ce trait donne une idée de sa présence d'esprit, le suivant prouve qu'il voyageait bien moins pour son avantage, que pour celui des autres. Assailli par une tempête, balotté par les flots qui vont l'engloutir, il craint seulement que le fruit de ses courses ne soit perdu pour l'humanité, écrit sur du parchemin le précis de sa navigation, le couvre d'un gâteau de cire, l'enferme dans un petit tonneau bien bouché, et le jette à la mer, dans l'espérance qu'il sera poussé vers la terre.

Ce fut dans le cours de ce voyage que Bovadilla, gouverneur général des Indes, non-content de l'accuser de rebellion, osa le faire charger de fers et reconduire en Espagne, avec les pièces de son procès qui dura quatre ans. Vainqueur de ses ennemis, il s'embarqua pour la troisième fois, aperçut le Continent à dix degrés

de l'équateur, découvrit la côte sur laquelle on a bâti Carthagènes, et revint à Valladolid où l'envie et la calomnie ne cessèrent de le poursuivre. Il y mourut, en 1506, à l'âge de 64 ans, fut enterré avec pompe, au milieu de la principale église de Séville, et renfermé dans un tombeau sur lequel, par ordre du roi, on grava en langue espagnole :

« Christophe Colomb donna un nouveau monde « aux royaumes de Léon et de Castille. »

Les Génois lui élevèrent une statue ; ils devaient cet hommage à leur compatriote, non moins recommandable par ses travaux que par ses vertus. Doux et sobre, bienfaisant et désintéressé, il était simple dans ses manières comme dans ses goûts. Il avait la taille médiocre, mais bien faite, le visage long, le nez aquilin, les yeux vifs et brillans.

P.

EULER.

N pinx.t

Landon direx.t

NAPOLI

EULER.

Léonard Euler naquit à Bâle, en 1707. Du consentement de son père qui le destinait à l'état ecclésiastique, il joignit à l'étude de la théologie celle des mathématiques, dans lesquelles il fit des progrès qui bientôt lui méritèrent l'amitié des Bernouilli. Il les retrouva en 1730 à Pétersbourg: l'académie de cette ville s'empressa de le recevoir au nombre de ses membres: il justifia ce choix, autant par ses connaissances dans la physique dont il obtint la chaire en 1733, que par ses Mémoires sur les parties les plus abstraites de la géométrie. Des occupations aussi multipliées demandaient un travail excessif, Euler manqua d'en être la victime, et perdit un œil à la suite d'une maladie violente qui longtemps fit désespérer de sa vie.

En 1741, Frédéric II le nomma directeur de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Berlin; Euler s'y rendit, et ce fut là qu'il écrivit sur les planètes et sur les comètes, sur l'aimant et sur l'artillerie, sur la théorie des couleurs, sur l'aurore boréale et sur la lumière zodiacale; sur la propagation du son, sur l'espace et le temps, sur l'origine des forces; et, dans toutes ces productions, la plus saine physique se trouve d'accord avec la plus sublime géométrie.

Euler est le premier qui ait fait une science com-

plète de l'architecture navale, de la construction et de la manœuvre des vaisseaux. Cet ouvrage obtint le plus brillant succès, fut traduit dans toutes les langues, et lui valut deux gratifications, l'une de 6000 francs que Turgot lui envoya par ordre de Louis XV; l'autre, de 2000 roubles qui lui furent adressées par l'impératrice de Russie où cet homme célèbre revint se fixer après 25 ans de séjour à Berlin: Euler essuya une seconde maladie, qui le priva tout-à-fait de la vue, mais elle n'altéra ni sa mémoire ni son imagination, et ses Elémens d'Algèbre furent écrits, sous sa dictée, par un garçon tailleur qu'il avait avec lui en qualité de domestique.

Dans le même temps, Euler publia, en trois volumes, tout ce qu'il avait fait durant trente années sur le perfectionnement des instrumens d'optique; il ne se rendit pas moins célèbre par ses Recherches sur la lune et sur la détermination de la parallaxe du soleil. C'est encore à lui que l'on doit les découvertes les plus savantes sur l'analyse infinitésimale, sur le calcul intégral et différentiel, sur les objectifs composés de deux verres propres à distinguer la véritable nuance des couleurs primitives, sur la précession des équinoxes, sur le mouvement des corps; et, comme aucun auteur n'a embrassé tant d'objets à la fois; aucun, sans doute, n'a mérité, comme Euler, d'être mis à côté de Descartes, de Galilée, de Leibnitz et de Newton.

Dans le temps où Euler faisait paraître les ouvrages dont on vient de parler, le baron de Wenzel était à Pétersbourg, et lui fit l'opération de la cataracte : elle réussit parfaitement ; mais Euler abusa de ses yeux, et, pour la seconde fois, la fatigue lui en ravit l'usage. Sa maison venait d'être incendiée ; les 6000 roubles que l'impératrice le pria d'accepter ne le dédommagèrent pas de ce qu'il avait perdu ; mais Euler ne fut sensible à cette perte que parce qu'il avait une famille.

Il fut incommodé en 1783, par des vertiges qui ne l'empêchèrent pas de calculer les mouvemens des globes aérostatiques, d'après le peu qu'en avaient dit les journaux ; mais enfin le 7 septembre, attaqué d'une apoplexie, il mourut deux heures après, âgé de 76 ans, 5 mois et 3 jours.

Euler possédait l'histoire de toutes les nations ; il savait en outre la musique sur laquelle il a écrit ; et la chimie ne lui était pas moins familière que la médecine et la botanique. Une humeur toujours égale, une gaieté douce et naturelle faisaient rechercher sa conversation. Il s'irritait aisément, mais un mot apaisait sa colère ; et jamais on ne l'a vu ni haïr, ni rebuter qui que ce fût, excepté les auteurs d'une injustice ; il en était l'irréconciliable ennemi, et les attaquait ouvertement dans quelque rang que la fortune les eût placés. Pour se convaincre de son respect pour la religion chrétienne dont il n'a cessé de remplir les de-

voirs, il suffit de lire ce qu'il a écrit contre les apôtres de l'athéisme.

Une chose assez remarquable sur Euler, et qui prouve que presque toujours notre destinée ne dépend que du hasard, c'est la position dans laquelle il se trouva quelque temps après son arrivée à Pétersbourg. On parlait de fermer l'Académie; et, ne sachant ce qui lui restait à faire, Euler, qui n'avait encore que vingt-cinq ans, fut au moment d'accepter une lieutenance de vaisseau: si la nécessité l'y avait contraint, vraisemblablement il aurait été perdu pour les sciences; mais l'Académie fut conservée, et le jeune savant ne changea point d'état.

Marié deux fois, et bon père comme bon époux, il eut de sa première femme treize enfans, dont huit lui furent enlevés dans leur bas âge: il eut aussi le chagrin de voir mourir ses deux filles qu'il avait très-bien établies; mais enfin ses trois fils lui ont survécu, et l'aîné qui, durant quelques années, partagea les travaux de son père, s'est rendu célèbre par les prix qu'il a remportés dans les Académies de Paris, de Pétersbourg, de Munich et de Gottingen. Ce fut à lui que divers souverains adressèrent des lettres de condoléance sur la mort d'Euler, témoignage éclatant de la haute considération que son mérite lui avait acquise.

P.

SACCHINI.

L. Jay del.t

London, direc.t

BIBLIOTECA REALE NAPOLI

SACCHINI.

Ant. Mar. Gasp. Sacchini, compositeur italien, chéri de l'Europe entière, selon l'expression d'un écrivain allemand, était né à Naples, le 13 mai 1735. Dans sa jeunesse, il étudia pendant plusieurs années sous le célèbre Durante, au conservatoire de S. Onuphre, où il eut pour compagnons d'études Piccini, Traëtta et Gugliemi. Quant à lui, il cultiva le violon avec un soin particulier, et l'habileté qu'il acquit sur cet instrument, lui donna la facilité, par la suite, de jeter dans ses accompagnemens l'élégance et l'éclat dont ils brillent. Au sortir de cette excellente école, Sacchini ne tarda pas à se faire connaître par ses ouvrages. Ils lui procurèrent, dès 1762, un engagement fixe pour le théâtre de Rome où il séjourna sept ou huit ans. Il faisait néanmoins, de temps en temps, quelques excursions dans les principales villes d'Italie; et les connaisseurs jugeaient que si Piccini l'emportait dans le comique sur Sacchini, celui-ci surpassait Piccini dans le tragique.

En 1769, il fut choisi pour succéder à Galuppi dans l'emploi de directeur du conservatoire de l'Ospedaletto de Venise; et, durant le temps qu'il occupa cette place, indépendamment des ouvrages sacrés qu'il publia, il eut l'honneur de former un grand nombre de bonnes cantatrices, parmi

lesquelles on a distingué Mesdames Gabrieli, Conti, Pasquali, etc. On peut remarquer, à cette occasion, que tous les grands compositeurs italiens sont en même temps d'excellens maîtres de chant. Cela tient au système adopté dans les conservatoires d'Italie où le chant et la composition vocale sont les objets dont on s'occupe essentiellement; tout le reste n'étant considéré que comme accessoire.

Les ouvrages de Sacchini ayant été connus à Londres, ils firent desirer aux amateurs anglais de le posséder comme compositeur de leur théâtre. Avant de se rendre en cette ville, il fit un voyage en Allemagne, et passa à Stuttgard et à Munich où il fut entendu avec beaucoup d'applaudissemens. Il alla ensuite en Hollande, et enfin passa à Londres en 1771. Là, il composa pour le théâtre italien plusieurs excellentes tragédies lyriques, telles que *Montezuma*, *Persée*, *le Cid*, et autres dont nous connaissons des morceaux détachés qui sont de la plus grande beauté. Son séjour en Angleterre eût été fort avantageux à sa fortune, si sa passion pour les femmes ne l'eût entraîné dans des dépenses considérables, qui le ruinèrent à tel point que, couvert de dettes, il fut obligé, au bout de quelques années, de songer à quitter ce pays.

Ce fut alors, vers 1782, que l'administration de l'Opéra lui fit proposer par M. de Framery, son

ami, qui déja avait parodié son *Isola d'Amore* sous le titre de *la Colonie*, de venir à Paris, travailler pour ce théâtre, à des conditions qu'il accepta. Arrivé en France, il ne tarda pas à enrichir notre scène lyrique; *Renaud* fut représenté le 25 février 1783, et fut bientôt suivi de *Chimène* et de *Dardanus*. Sacchini venant à une époque où Gluck et Piccini nous avaient déja familiarisés avec la musique étrangère, n'excita pas d'abord tout l'enthousiasme auquel il devait s'attendre; ses premiers ouvrages furent même accueillis avec une sorte d'indifférence. Il n'en fut pas de même d'*Œdipe à Colonne*: l'intérêt du poème permit de sentir toutes les beautés de la musique de Sacchini; aussi cet ouvrage obtint-il, sous tous les rapports, un succès mérité, qui non-seulement s'est soutenu jusqu'à présent, mais qui va même en croissant de jour en jour. Croira-t-on cependant que sa représentation rencontra toutes les difficultés imaginables, et que, dégoûté par là du séjour de Paris, Sacchini avait pris le parti de retourner en Angleterre, où ses protecteurs, après avoir payé toutes ses dettes, l'invitaient à venir jouir du sort heureux qu'ils lui avaient assuré. La mort ne lui en laissa pas le temps; les chagrins qu'il venait d'éprouver à l'occasion d'Œdipe, et que sa sensibilité rendait plus vifs encore, avaient épuisé ses forces; et le 7 octobre 1786, âgé seulement de 51 ans, il suc-

comba à une attaque de goutte remontée. Il laissa imparfait l'opéra d'*Arvire* que M. Rey, chef de l'orchestre de l'Opéra, a terminé d'une manière qui a satisfait les amateurs.

Les qualités particulières de ce célèbre compositeur sont la facilité, la grâce et la noblesse, qui ne l'abandonnent jamais, même dans les expressions les plus énergiques. Ses chants sont si naturels et si heureux, qu'ils semblent se former et se produire d'eux-mêmes dans le gosier du chanteur; et, sans offrir de motif bien décidé, ils ont néanmoins un caractère tellement propre qu'il n'en est pas de plus difficile à imiter. Sans perdre le temps en discussions inutiles, Sacchini a fait voir comment on peut réunir ces deux choses si importantes et presque contraires, le chant et la déclamation. Son harmonie est pure et large; aussi excelle-t-il dans le style religieux idéal; et ses chœurs de prêtres sont les meilleurs modèles que l'on puisse proposer en ce genre. A ces qualités, il joint encore le mérite d'être toujours égal à lui-même; et si l'on trouve en lui quelque uniformité, c'est du moins le seul défaut que la critique puisse lui reprocher.

A. Ch.

RICHARD III.

X. pinx.t

Landon direx.t

BIBLIOTECA REALE FRANCESCO I
NAPOLI

RICHARD III.

Edouard IV mourut à Londres, en 1483. La cour, divisée en deux partis, se ressentait encore des troubles excités par *la rose rouge* et *la rose blanche*; Edouard V n'avait que douze ans, et le duc de Glocester, frère du feu roi, obtint la régence du royaume dont bientôt il se fit nommer le *protecteur*. Son but était de régner; et, par les manœuvres les plus perfides, il parvint à s'emparer des trois enfans de la reine; celui du premier lit fut sa première victime; il renferma les deux autres dans la tour de Londres; et, sous le règne d'Elizabeth, on y découvrit une porte murée qui fermait une chambre au fond de laquelle on trouva leurs squelettes étendus sur un lit, avec une corde au cou. Glocester les avait fait étrangler, et avait fait mettre à mort le comte de Rivers, gouverneur de l'aîné.

Quoique le duc de Buckingham fût le beau-frère de la reine, il était à la tête des partisans du protecteur qui l'avait séduit par les promesses les plus brillantes; mais rien ne pouvait corrompre la fidélité du grand chambellan, milord Hastings. Sa vertu effrayait Glocester, et Glocester s'en défit par un crime.

« Quel doit être, demanda-t-il un jour en plein « conseil, quel doit être le châtiment de ceux

« qui ont osé attenter à la vie du protecteur? —
« Le châtiment que méritent les traitres, répon-
« dit Hastings. — Eh bien! répliqua Glocester,
« ces traitres sont la sorcière de reine, veuve de
« mon frère, Jeanne Shore sa maîtresse et leurs
« complices. Voyez, ajouta-t-il, en découvrant
« son bras desséché, voyez en quel état ils m'ont
« réduit par leurs sortiléges. »

Cet accident lui était arrivé dans son enfance, on le savait; mais, trop modéré pour confondre l'imposture, Hastings se contenta de lui dire que les auteurs d'un pareil attentat devaient être punis, si l'on pouvait en acquérir les preuves. « Vous
« êtes le premier coupable, reprit Glocester, et
« je jure, par S. Paul, de ne pas dîner que l'on
« ne m'ait apporté votre tête. » En prononçant ces mots, il frappa sur la table, et la tête de Hastings tomba sous la hache des bourreaux apostés pour cette horrible exécution.

Cette atrocité ne suffisait pas à Glocester; et, pour perdre ou pour éloigner tous ceux qui lui portaient ombrage, il osa semer des doutes sur la légitimité de la naissance d'Edouard IV et sur celle de son frère le duc de Clarence qui avait laissé deux fils dont il redoutait les prétentions. Cette calomnie était d'autant plus odieuse qu'elle déshonorait sa mère encore vivante; mais il voulait être le véritable, le seul héritier; et le docteur Shauw eut la hardiesse d'en faire le sujet de

l'un de ses sermons, dans lequel il prit pour texte: « Les rejetons bâtards ne pousseront point de « racines. » L'auditoire resta muet; le même silence fut observé dans une assemblée à laquelle Buckingham demanda si elle ne voulait pas avoir pour souverain l'excellent duc de Glocester; celui-ci feignait de s'y refuser, poussait l'hypocrisie au point de répéter que la nation devait obéissance et fidélité aux descendans de ses anciens maîtres; le barbare savait qu'ils n'existaient plus; et, malgré sa prétendue résistance, malgré l'opposition générale, quelques artisans payés le proclamèrent sous le nom de Richard III.

Sans foi comme sans reconnaissance, il mécontenta jusqu'au duc de Buckingham auquel il devait son élévation; et, furieux d'en être si mal récompensé, le duc passa dans le pays de Galles où le parti de Lancaster avait rassemblé des troupes en faveur du comte de Richemond, héritier du trône par les femmes de la maison de Somerset. Battu par la tempête, ce nouveau prétendant retourna en Bretagne; et Buckingham, abandonné des siens, arraché de l'asile dans lequel il s'était réfugié, fut remis aux mains de Richard qui, à l'instant même, le fit conduire à l'échafaud; digne punition de celui qui, pour un vil intérêt, n'avait pas rougi d'oublier à la fois et son devoir et son honneur.

Cependant Richard s'était fait reconnaître par le parlement qui n'avait osé résister à la force; et,

depuis deux ans, l'Angleterre gémissait sous la loi de l'usurpateur, lorsque Richemond obtint des secours de Charles VIII, roi de France, qui lui donna deux mille hommes. A peine était-il débarqué qu'un grand nombre d'Anglais se rangea sous ses drapeaux, entre autres, un corps de royalistes dont le lord Stanley avait le commandement. La bataille fut livrée à Bosworth, en 1485; et Richard qui s'était paré de sa couronne, dans l'espoir qu'elle rallierait ses combattans, Richard y périt les armes à la main; mort glorieuse que ne méritait pas le plus fourbe et le plus sanguinaire des tyrans.

La nature lui avait donné de l'esprit et de la valeur; il y joignait une constance inaltérable dans ses entreprises, une dissimulation profonde dans ses vues; mais, né avec tous les vices, il se permit tous les crimes, et la noirceur de son ame surpassa encore la difformité de sa taille et de sa figure.

Les historiens ne disent point quelle fut l'année de sa naissance. C'est à sa mort que la race de Plantagenet cessa de régner: elle avait occupé le trône d'Angleterre pendant deux cent trente ans.

C.

ANNE IWANOWA.

N. pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

ANNE DE RUSSIE.

A la mort de Pierre II, la couronne appartenait à Catherine, fille aînée d'Ivan et nièce de Pierre I; mais elle était séparée de son mari, le duc de Mécklembourg; on appréhendit que le desir de régner ne l'appelât auprès d'elle; et, pour éviter les troubles que son retour aurait pu causer, le sénat jeta les yeux sur Anne, sœur cadette de Catherine et duchesse douairière du duché de Courlande. Trois députés lui portèrent les conditions auxquelles on lui donnait la préférence; elles soumettaient la nouvelle impératrice aux volontés du haut conseil; mais un diadême en était le prix, et la duchesse les accepta. On exigeait de plus qu'elle n'emmenât point son favori, le jeune Biren, petit-fils d'un ancien piqueur de ses écuries, et qu'elle avait fait son chambellan. Ce dernier article déplut à la duchesse; mais elle promit tout, bien résolue de ne rien tenir. En effet, Biren la suivit à Pétersbourg, et bientôt il y devina le seul homme peut-être auquel il pouvait ouvrir son ame; c'était Osterman qui, comme son père, était destiné à n'être qu'un pauvre pasteur luthérien, et que ses talens avaient élevé à la place de chancelier. Ce fut lui qui se chargea de persuader à l'impératrice que l'on n'avait borné son pouvoir que pour s'en emparer; et, soutenue par ses partisans, elle dé-

chira publiquement les conditions qu'elle avait signées.

Cet acte d'autorité fut le signal des proscriptions commandées par Biren et désapprouvées par l'impératrice qui, à ses pieds et les larmes aux yeux, le supplia vainement de vouloir bien en arrêter le cours. Les nobles les plus considérés avaient rejeté Biren ; il voulait des victimes, et les uns furent dispersés dans les déserts de la Sibérie, les autres périrent sur l'échafaud.

Deux ans après, Anne augmenta ses relations commerciales par la cession qu'elle fit à Thâmas-Qûoûli-Khân des provinces que Pierre I avait soumises dans la Perse : ensuite, elle envoya des forces contre Stanislas, roi de Pologne ; déclara la guerre aux Turcs et aux Tartares ; s'empara de la Moldavie, d'Azof, et d'Olchalof, y perdit 50,000 de ses vétérans, et fut trop heureuse d'acheter la paix par le sacrifice de ses conquêtes.

Anne avait marié sa nièce avec l'intention de lui laisser le diadême, mais Ivan fut le fruit de ce mariage ; et Biren, dans l'espoir de régner sous son nom, voulut que cet enfant fût déclaré l'héritier de la couronne ; l'impératrice lui obéit, et mourut en 1740, âgée de 47 ans. Mais, quelque temps après qu'elle eut fermé les yeux, Biren, généralement proscrit, alla rejoindre en Sibérie les malheureux que son injustice y avait envoyés.

Z.

HALLER.

Studer pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

HALLER.

Albert de Haller appartenait à une ancienne famille patricienne de Berne. Il vit le jour en 1708; et, né pour signaler son nom dans les lettres ainsi que dans les sciences, de bonne heure il devint bon poète et savant médecin.

Comme poète, il mit en vers les questions les plus abstraites de la métaphysique, et donna dans le même langage, une idée juste des productions les plus intéressantes de la nature qu'il avait étudiée, tantôt dans les riches montagnes de la Suisse, tantôt à travers les glaces qui couvrent les Alpes : il chanta les douceurs de la vie pastorale, les charmes de l'amitié, les bienfaits de la religion. Ces écrits paraissaient à peine qu'ils furent traduits en français; et, jusqu'alors inconnue, la poésie allemande offrit à l'Europe étonnée des essais dignes d'être lus chez les peuples même qui, depuis des siècles, se disputaient l'empire des lettres. Ce fut aussi en vers qu'il consacra la mémoire des trois femmes qu'il avait épousées.

Haller étudia la médecine sous Boerhaave : ce ne fut point par la pratique qu'il se rendit célèbre, mais par les connaissances les plus profondes en anatomie, en chirurgie et en botanique. Il enseigna ces trois sciences, d'abord à Berne, ensuite à l'université de Gottingue où il fut appelé par

George II ; il en obtint des fonds pour des établissemens non moins utiles les uns que les autres. Dix-sept ans après, il revint à Berne et s'occupa du bonheur de ses compatriotes, comme il s'était occupé de celui des habitans de Gottingue.

Haller aimait le travail au point qu'un jour s'étant cassé le bras droit, il essaya aussitôt s'il pourrait écrire de la main gauche. Ce travail obstiné n'altéra point ses forces, mais peu-à-peu, il pressentit qu'elles ne résisteraient pas à des douleurs internes qu'il éprouvait depuis longtemps ; il voulut savoir ce qu'en pensait son médecin qui eut le courage de lui répondre qu'il ne passerait pas l'automne : Haller l'écouta sans se troubler, continua sa manière de vivre, suivit avec exactitude le dépérissement de sa santé, tâta son pouls toutes les fois qu'il ressentit de l'affaiblissement, et dit un soir à son médecin : « Mon ami, l'artère ne bat « plus. » Ces mots furent les derniers qu'il prononça ; et, le 12 décembre 1777, il mourut âgé de 69 ans. A peu près à la même époque, on eut à regretter Jussieu, Rousseau et Voltaire. La nature met des siécles à produire quelques grands hommes, et, dans un instant, la mort nous les enlève.

Parmi les nombreux ouvrages de Haller, on distingue sa *Physiologie*, son *Traité sur la formation des os*, et son *Système sur l'irritabilité* qu'avant lui aucun savant n'avait bien connue.

Z.

RICHARD
CŒUR DE LION.

Vertue del.t Landen direx.t
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

RICHARD CŒUR DE LION.

Richard, né à Londres, l'an 1156, était fils de Henri II, roi d'Angleterre, et lui succéda sous le nom de Richard I. Impatient de monter sur le trône, il se révolta plusieurs fois contre son père dont cette ingratitude abrégea la vie : Richard en témoigna du regret; mais bientôt il ne songea plus qu'à son couronnement qui fut marqué par un événement affreux. Quelques juifs ayant eu l'imprudence de s'y trouver, malgré la défense qui leur en avait été faite, ils y furent massacrés par le peuple à qui la religion servit de prétexte pour les dépouiller des richesses que l'usure leur avait procurées. Poursuivis dans les provinces comme à Londres, cinq cents de ces malheureux se réfugièrent au château d'Yorck, égorgèrent leurs femmes et leurs enfans, en jetèrent les cadavres aux Chrétiens, mirent le feu au château, et se précipitèrent dans les flammes. Le nouveau roi ne put ni arrêter cette horrible persécution, ni en punir les auteurs : l'audace et la licence de la bourgeoisie étaient au dessus du pouvoir et des lois.

Cependant, Richard brûlait de combattre; et, persuadé que la gloire l'attendait en Palestine, il résolut d'y passer, bien moins par dévotion que dans l'espoir de signaler sa valeur. Pour s'en

convaincre, il suffit de se rappeler le propos qu'il tint à Foulques, curé de Neuilly et prédicateur de la croisade : « Je vous exhorte, lui dit un jour « ce Curé, à vous défaire de vos trois filles favo- « rites, *l'impureté*, *l'avarice* et *la superbe*; elles « vous damneront. — Vous avez raison, lui ré- « pondit le Monarque; et, pour suivre vos con- « seils, je donne *la superbe* aux Templiers, *l'ava- « rice* aux Moines, et *l'impureté* aux Prélats de « mon royaume. »

Richard, apprenant que les Croisés se disposent à partir, ne rougit pas, pour les suivre, de sacrifier à la fois et l'intérêt de son peuple, et celui de sa couronne. Non content d'engager Boxborough et Berwick, les deux plus belles acquisitions de son père, de faire des emprunts considérables, d'exiger des impôts exorbitans, il vend les offices et les dignités; donne celle de grand justicier pour la somme de mille marcs, et en reçoit dix mille du roi d'Ecosse que, pour jamais il affranchit du droit de suzeraineté. Ayant nommé régens les évêques de Durham et d'Ely, il quitta l'Angleterre, et fut joindre Philippe Auguste en Bourgogne.

Ces deux souverains se distinguèrent au siége d'Acre dont ils s'emparèrent; mais la jalousie réveilla les différends qu'ils avaient eus ensemble, et, pressé de retourner en France, Philippe laissa dix mille hommes à Richard qui, peu de temps

après, remporta une victoire mémorable sur le brave Saladin. Malgré cet avantage, le temps et les fatigues refroidirent la ferveur des Croisés. Richard apprit que l'Angleterre était divisée par ses deux ministres, et sentit qu'il devait se hâter d'y reparaître. Aussitôt il conclut une trêve avec le Soudan, et partit seul; il fit naufrage à Aquilée, et fut contraint de prendre la route de l'Allemagne, déguisé en pélerin; mais, ayant été reconnu, il tomba entre les mains du duc d'Autriche qui, pour se venger d'une querelle qu'il avait eue avec lui, s'empressa de le livrer à l'empereur Henri VI. Celui-ci se crut tout permis envers l'allié de Tancrède qui s'était emparé des royaumes de Naples et de Sicile; et, sans droit comme sans égard, un prince de la chrétienté chargea de fers le héros de la croisade. Richard fut obligé de comparaître à la diète de l'Empire où, avec autant de fermeté que d'éloquence, il demanda raison du procédé de l'empereur qui fut sommé par le pape de rendre le prisonnier.

Richard n'en paya pas moins une rançon de 150,000 marcs d'argent. Son premier soin, dès qu'il eut sa liberté, fut de reconquérir les villes que le prince Jean, son frère, lui avait enlevées d'accord avec Philippe Auguste. Cette guerre ne produisit rien de remarquable.

Quelque temps après, Richard assiégea le château de Chalus, dans le Limosin, où le seigneur

du lieu cachait un trésor qu'il avait découvert, et que Richard prétendait avoir. Les soldats qui le gardaient offrirent de se rendre, mais le monarque rejeta toutes les conditions : « J'ai pris la peine « de venir attaquer la place, dit-il, je veux y « entrer de force, et les faire tous pendre sur la « brèche. » Il tint parole, et n'excepta qu'un archer nommé Gourdon qui lui avait percé la cuisse d'un coup de flèche, et qu'il réservait au plus cruel supplice. « Misérable, lui dit Richard, « que t'ai-je fait pour avoir voulu me donner la « mort? — Ce que vous m'avez fait? répartit cet « homme intrépide, vous avez tué mon père et « mes deux frères, vous avez juré de me faire « pendre ; je suis prêt, et ce sera un bonheur « pour moi de quitter la vie, si je puis me flatter « de l'avoir ôtée à un monstre tel que vous. » Cette réponse étonna le Roi qui lui fit grâce ; mais, malgré ses ordres, le malheureux fut écorché vif. Les courtisans espéraient se faire un mérite de cette barbare exécution, mais ils n'en eurent pas le temps, et Richard mourut de sa blessure le 6 avril 1199, âgé de 42 ans.

Sa valeur l'avait fait surnommer *Cœur-de-Lion* ; mais cette valeur tenait moins à l'élévation de son ame, qu'à la violence de son caractère. Entraîné par toutes les passions, il s'y livra sans réserve. Ses sujets l'imitèrent ; et, sous son règne, les habitans de Londres se permettaient, en plein jour, et le vol et l'assassinat. P.

JEAN HUS.

X. del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

JEAN HUS.

Jean Hus, né en Bohême dans un petit bourg dont il prit le nom, se tira par ses talens de l'obscurité dans laquelle vivait sa famille. Du grade de professeur de théologie dans l'université de Prague, il passa, vers 1400, à celui de recteur. Pendant le siécle précédent plusieurs chefs de secte avaient tenté de déchirer le voile dont l'ignorance, la superstition et l'habitude d'une obéissance passive couvraient encore, aux yeux des peuples, les attentats du Saint-Siége et les désordres du clergé. L'anglais Wiclef, plus hardi qu'eux tous, avait été plus loin encore; il avait osé attaquer jusqu'à *la présence réelle*, et il avait été écouté. Ses ouvrages pénétrèrent en Bohême. Jean Hus les lut: il rejeta la plupart des innovations de Wiclef en matière de Dogme, mais il adopta toutes ses idées sur la Discipline. Il s'éleva, comme lui, contre le despotisme de la cour de Rome, contre les richesses et la corruption des prêtres, contre l'insolence et le scandale des excommunications et des indulgences, contre ces guerres sacrées que sous le nom de *croisades* les papes suscitaient sans cesse parmi les princes chrétiens. Dans son Traité de l'Église, il osait soutenir qu'elle ne subsisterait pas moins quand il n'y aurait ni pape, ni cardinaux; il appelait à grands cris une réforme complète du clergé; il demandait qu'on s'emparât de ses biens; et, sans défendre par-

ticulièrement aucune hérésie, il établissait ce grand principe dont la conséquence est de les justifier toutes, que l'écriture est la seule règle dans ce qui concerne la doctrine, et que tous les fidèles sont juges compétens des controverses de la foi. Les opinions et surtout les déclamations de Jean Hus lui attirèrent de nombreux partisans que l'on nomma *Hussites :* elles lui suscitèrent en même temps de puissans ennemis. Cité devant le pape Jean XXIII, il refusa de comparaître; mais d'après les instances du roi de Bohême, il se rendit au concile de Constance, muni d'un sauf-conduit de l'empereur Sigismond. Il demandait à se défendre: il eût été difficile de le réfuter : on trouva plus simple de l'arrêter et de lui faire son procès. Le concile condamna comme hérétiques XXX Propositions extraites de ses ouvrages, et sur le refus que Hus fit de se rétracter, il fut dégradé et livré au magistrat de Constance qui l'envoya au bucher le 15 juillet 1415. Jérôme de Prague, son compatriote, son disciple et son ami, accourut à Constance pour le défendre, fut condamné l'année suivante et expira comme lui dans les flammes. Des écrivains contemporains attestent que jamais les sages de l'antiquité ne souffrirent la mort avec plus de constance et d'intrépidité. Sigismond paya cher sa faiblesse ou sa perfidie. Du bucher de ces infortunés sortit une guerre civile qui dévasta ses états pendant plus de 20 ans.

F.

ZISKA.

N. pinx.t *London direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

ZISKA.

Les arrêts aussi impolitiques que barbares du concile de Constance, en donnant deux martyrs aux Hussites, n'avaient servi qu'à ajouter à leur enthousiasme le desir de la vengeance. Pendant le procès de Hus, un curé de Prague trouva que la communion sous les deux espèces était indispensable : les Hussites l'adoptèrent ; un calice devint le signe extérieur de leur dissidence : ce fut depuis l'étendard sous lequel ils combattirent. Il ne leur fallait plus qu'un chef, et il se présenta bientôt : ce fut Jean Ziska, gentilhomme bohémien, Hussite zélé et surtout grand capitaine. La perte d'un œil, dans une bataille, lui avait valu ce surnom de *Ziska* qui signifie *borgne*. Jean Hus et Jérôme de Prague n'avaient su que mourir, mais Ziska savait vaincre. Elevé dans les camps dès sa plus tendre enfance, la guerre était son élément et faisait son unique occupation. Excité par le fanatisme ou par l'ambition, il souleva la plus grande partie de la Bohême, rassembla sous ses drapeaux toutes les sectes ennemies de Rome, fortifia des places, disciplina et aguerrit ses troupes, et présenta à l'empereur Sigismond qui venait recueillir l'héritage de Venceslas, non plus des docteurs hérétiques à brûler, mais 40,000 excellens soldats à vaincre avant de monter sur le trône de Bohême. Vainement Sigismond leur opposa de nombreuses armées ; Ziska se

soutint contre elles pendant 10 ans, et fut toujours victorieux. Toutes les foudres de l'église tonnèrent contre les Hussites; l'Allemagne entière se croisa pour les soumettre; mais la victoire resta fidèle à Ziska. Une flèche lui ayant crevé l'œil qui lui restait, quoique aveugle, il marchait encore à la tête de ses troupes, les animait par sa présence, donnait ses conseils aux généraux et dirigeait même leurs mouvemens. Il mourut de la peste, en 1424, au moment où Sigismond se voyait réduit à lui demander la paix. Ses soldats l'enterrèrent à Czaslau: il leur avait ordonné, dit-on, de faire un tambour de sa peau, afin que le son de cet instrument fît encore fuir l'ennemi. Dans l'épitaphe qui fut placée sur sa tombe, on remarque ces mots: *je n'ai jamais manqué à la fortune, et elle ne m'a jamais manqué; tout aveugle que j'étais, j'ai toujours bien vu les occasions d'agir; j'ai vaincu onze fois en bataille rangée.*

Après la mort de Ziska la division s'introduisit parmi les Hussites. La plupart se réunirent cependant contre l'ennemi commun, sous la conduite de Procope *le rasé*, vraiment digne de succéder au commandement et à la réputation de Ziska. Sigismond, toujours battu, fut trop heureux d'être reconnu roi de Bohême, en 1435, à des conditions que fixèrent les Etats. Deux ans auparavant, le concile de Basle, tremblant devant Procope, avait accordé aux Hussites la communion sous les deux espèces. F.

CHRISTINE.

Bourdon pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

CHRISTINE.

Christine, née le 18 décembre 1626, était fille de Marie Eléonore de Brandebourg et de Gustave Adolphe que la mort lui enleva dans son enfance: à peine en était-elle sortie qu'elle montra un goût décidé pour les sciences et pour les arts qui, de jour en jour, devinrent sa plus douce occupation. Déclarée majeure à 18 ans, le 18 décembre 1644, elle monta sur le trône, et choisit indistinctement dans toutes les classes les hommes les plus capables de la guider. Elle étudia le caractère et les mœurs de toutes les nations; et, sondant le génie des ministres étrangers, elle sut profiter, selon les circonstances, de leur manière de voir et d'agir.

Les princes les plus puissans sollicitèrent le don de sa main; mais elle voulait rester libre, et répondit à ses états, que le mariage pouvant la rendre mère d'un Néron comme d'un Auguste, elle aimait mieux faire le choix d'un successeur dont les vertus lui garantiraient le bonheur de son peuple: ce choix tomba sur l'Electeur Palatin; mais il ne prit aucune part aux affaires, et elle régna seule, non sous le titre de *Reine*, mais sous celui de *Roi*. Digne de le porter, en peu de temps, elle triompha des Danois et des Impériaux; pacifia l'Allemagne; régla les intérêts de presque toute l'Europe; fut visitée par les

étrangers de tous les rangs ; célébrée par les écrivains de tous les pays, et répandit sur son royaume un éclat qui, plus d'une fois, excita l'envie et l'admiration de ses voisins.

Dans les guerres qu'elle soutint à son avénement, elle fut servie avec autant de zèle que de courage par des étrangers dont elle voulut se faire des partisans ; et elle crut nécessaire, pour les fixer dans sa cour, d'étaler une magnificence, dont la Suède n'avait pas encore vu d'exemple. Le clergé ne gouvernait plus, il se plaignit ; la noblesse était jalouse des nouveaux favoris, elle murmura ; Christine n'en devint que plus libérale envers eux ; et elle dépensa des sommes immenses en tableaux, en curiosités, et surtout en livres, en manuscrits précieux qu'elle feuilletait dans ses loisirs ; tantôt seule, tantôt avec Saumaise ou Descartes qui, appelés auprès d'elle et comblés de ses présens, logèrent dans son palais, ainsi que Naudé, Vossius, Bochart, Heinsius, et Courtin. Ils y restèrent peu de temps, et firent place à un mauvais médecin, espèce de bouffon qui, en chantant et pinçant de la guitare, sut persuader à Christine que les études abstraites nuisaient à sa santé. Elle se repentit de l'avoir écouté ; reprit ses habitudes ; ouvrit sept colléges pour les humanités ; établit à Stockholm une Académie de belles-lettres ; dota richement l'université d'Upsal, et fonda celle d'Abo.

Cependant Christine était fatiguée du trône; depuis longtemps, elle formait le projet d'en descendre; et, malgré les instances de ses sujets, les prières même de son successeur, elle abdiqua solennellement en 1654. Le sénat avait demandé qu'elle vécût en Suède; mais, impatiente de voyager, elle quitta les habits de son sexe, et, renvoyant ses femmes, ne garda que quatre gentilshommes avec lesquels, sous le nom du jeune comte de d'Hona, elle parcourut le Danemarck et l'Allemagne. Ce fut à cette époque qu'elle pensionna Gassendi à qui elle envoya une médaille suspendue à une chaîne d'or.

Arrivée à Bruxelles, Christine y embrassa la religion catholique; se rendit en France, et fit son entrée dans la capitale, à cheval et vêtue en amazone. Elle reçut, au Louvre qu'elle habita, l'hommage des princes et des grands, des savans et des gens de lettres, et alla voir Scarron et Ninon.

Elle marqua son second voyage à Fontainebleau par la sentence qu'elle prononça contre son grand écuyer Monaldeschi qui avait trahi ses intérêts. En vain, le supérieur de la Trinité lui représenta que cet acte de justice offenserait Louis XIV; elle répondit que, quelque part qu'elle fût, elle avait le droit de mort sur un domestique infidèle; et le coupable, après avoir été confessé par son ordre, fut percé de coups dans la galerie des Cerfs.

On ne peut rapporter toutes les particularités de son séjour à Rome où elle fit trois voyages; de ses démêlés avec Alexandre VII; de ses liaisons avec les savans et les artistes; du bien qu'elle fit à quelques gens de lettres; enfin des connaissances qu'elle acquit dans la chimie et dans la science des antiques.

Elle mourut, dans cette capitale, le 19 avril 1689, et demanda que l'on ne mît que ces quatre mots sur son tombeau: *Vixit Christiana ann.* LXII. « Christine a vécu 62 ans. »

Elle a laissé quelques ouvrages, entre autres sa Vie qu'elle a écrite en français, et dédiée à Dieu.

Christine était d'une taille au dessus de la médiocre: elle avait le front large, le nez aquilin, les yeux grands et vifs, le regard très-doux, la figure mâle, et la physionomie mobile selon les différentes affections de son ame. Elle ne faisait cas ni des femmes ni des hommes; préférait l'habillement des derniers; dormait peu; chassait beaucoup; supportait également le froid et le chaud; ne buvait que de l'eau, et n'avait d'adresse que pour les exercices du corps.

Née pour les grandes choses, Christine sacrifia tout à de petites fantaisies; résista à l'amour par orgueil; trouva des flatteurs et point d'amis.

F. D.

VONDEL.

Tischer del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

VONDEL.

Dans le quatorzième siécle, les Hollandais avaient des *Spreekers* ou *Kamerspeelers* qui, comme nos anciens Troubadours, allaient déclamer leurs productions de ville en ville et de châteaux en châteaux. Ensuite, parurent les *Redenrykers* qui formèrent des sociétés que l'on nomma *chambres de rhétorique*, et, l'an 1401, l'une d'elles donna la Résurrection de J. C. devant le duc Albert de Bavière. Une autre, en 1418, représenta, dans la cathédrale d'Utrecht, différens traits de la Bible et de la Fable. L'essai le plus ancien que l'on ait découvert en ce genre, est intitulé : *le Jeu de Mai amoureux dans lequel Pluton enlève Proserpine.* Philippe-le-Beau voulut être membre de l'une de ces confréries assemblée à Bruxelles, et lui donna pour chef son chapelain Pierre Æltеurs qui se fit appeler le prince souverain de la chambre souveraine des rhétoriciens; elle fut transférée à Gand où Maximilien I et Charles-Quint confirmèrent ses institutions.

On voit qu'alors les prêtres et les poètes jouaient des moralités; qu'avec le temps, ils terminèrent par des *Kluchten*, petites comédies satyriques dans lesquelles ils n'eurent d'abord d'autre but que d'être gais, mais que bientôt ils se plurent à diriger les uns contre les autres: des épigrammes,

ils en vinrent aux injures, et quelques villes prirent le parti de les supprimer; mais le peuple murmura, et, dans plusieurs endroits, elles furent continuées, malgré les évêques et les magistrats. Les laïques surtout donnèrent l'exemple de la désobéissance, bravèrent les excommunications que les prélats lancèrent contre eux, et, séparés des ecclésiastiques par la haine qu'ils leur avaient jurée; ils le furent de la société par la licence qui s'introduisit dans leurs mœurs.

Leur premier directeur fut Samuel Coster qui, en 1617, éleva, sous le nom d'Académie, un théâtre que l'on abattit vingt ans après, pour y construire la grande salle de spectacle d'Amsterdam. On connaît une *Iphigénie* de ce même Coster et plusieurs comédies pleines d'esprit: on en trouve peut-être davantage dans celles de Bredero qui allait étudier, dans les marchés, le ton et les manières des femmes du peuple qu'il mettait en scène. Il composa aussi des tragédies, ainsi que Gérard Brandt dont le *Torquatus* obtint beaucoup de succès.

Dans le même temps, brillèrent Hooft, Anslo et le vitrier Jean Vos. La Hollande doit à ce dernier *Aran* et *Titus* dont l'irrégularité est rachetée par de très-bons vers et par des tableaux dont les uns inspirent l'intérêt, les autres, la terreur. Sa *Médée* a les mêmes défauts avec les mêmes beautés; mais on rougit en lisant son *Œne*, comédie

bouffonne dans laquelle il peint, sous les couleurs les plus libres, les mœurs de la dernière classe des habitans d'Amsterdam.

Ces auteurs et plusieurs autres furent éclipsés par Joost Vondel, né à Cologne en 1587, et conduit en Hollande où il fut élevé. Ses parens étaient anabaptistes, mais il embrassa la religion catholique. Ayant laissé à sa femme le détail d'une boutique de bas qu'il avait ouverte, il se livra tout entier à la poésie dans laquelle il s'était distingué avant d'en savoir les règles : *nascuntur poetæ.*

Vondel, enfermé dans son cabinet, non-seulement étudia le génie des meilleurs écrivains français, mais prit connaissance de la langue latine qu'on ne lui avait pas enseignée, et qu'il apprit rapidement, quoiqu'il fût déja dans sa trentième année.

Il débuta, en 1612, par *le Pacha* qui fut joué par les *Redenrykers ;* et, treize ans après, il se rendit célèbre par sa tragédie sur la mort d'*Olden Barnevelt* qu'il donna sous le titre de *Palamède ;* il n'y épargna ni le prince Maurice d'Orange qui avait été l'instigateur du meurtre de Barnevelt, ni le synode de Dordrecht qui avait prononcé la sentence ; et, de la Haye où résidaient ces deux puissances, un mandat d'arrêt fut lancé contre Vondel que les magistrats d'Amsterdam refusèrent de livrer : il en fut quitte pour une amende de 300 florins.

Vondel composa successivement *Joseph à Dothan*, *Joseph à la cour*, *Joseph en Egypte*, *les Frères*, *Salmonée*, *Phaéton*, *Jephté*, *David banni*, *David rétabli*, *Samson*, *Œdipe*, *Salomon*, *les Frères bataves*, *Lucifer*, *le Héros de Dieu*, *le Parc des Animaux*, *la Destruction de Jérusalem*, enfin *les Mystères* ou *le Secret de l'Autel*, poème en faveur de l'église catholique, et des satyres très-amères contre la religion prétendue réformée.

De temps en temps encore, on donne quelques pièces de cet auteur; et, tous les ans, vers Noël, on ne manque pas de représenter son *Gilbert d'Amstel* qu'il fit, en 1638, pour l'inauguration du grand théâtre. Vondel y montre Amsterdam au moment de sa naissance, retrace les époques qui ont augmenté sa grandeur et son commerce, et amène au dénouement, un Ange qui lui prédit l'avenir le plus brillant; cette pièce, vraiment nationale, est applaudie avec un enthousiasme universel, malgré les longueurs qui en retardent la marche; défaut ordinaire de toutes les productions de Vondel. On a eu tort de le comparer à Sénèque le Tragique, et encore plus de le nommer le *Virgile hollandais*; cependant, le grand talent de Vondel n'est contesté par personne: s'il avait eû de meilleurs guides, ses ouvrages ne seraient pas déparés par l'enflure ou la trivialité.

Vondel mourut, en 1679, âgé de 92 ans.

Z.

SÉBASTIEN.

N. pinx.t *London direx.t*

BIBLIOTECA REGIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

DOM SÉBASTIEN.

Don Juan III, roi de Portugal, mort en 1557, laissa le trône à son petit-fils Dom Sébastien qui n'avait encore que trois ans. Ce jeune prince fut à peine sorti de l'enfance qu'il montra beaucoup de goût pour l'étude; et sa tutrice, Catherine d'Autriche, femme du feu roi, lui donna des maîtres qui, en peu de temps, développèrent les dispositions qu'il avait pour les sciences : que de maux on lui aurait évités, si, en éclairant son esprit, on n'avait pas égaré son imagination ! On en fit, non pas un monarque pieux, mais fanatique. Jaloux d'être distingué des autres potentats, il prit le titre de roi *très-obéissant*, à l'exemple des souverains de France et d'Espagne dont l'un avait le surnom de roi *catholique;* et l'autre, celui de roi *très-chrétien*. Sa haine pour les infidèles égalait le respect qu'il avait pour l'église; et, loin des femmes dont la beauté révoltait sa vertu, il ne parlait aux moines qui l'entouraient, que du jour où il aurait le bonheur de verser le sang des Maures et des Mahométans. Sévère dans ses principes et dans ses habitudes, il regardait la flatterie comme le plus funeste des poisons. Il ne sut pourtant pas toujours s'en préserver; et les conseils de quelques courtisans vicieux le plongèrent dans le désordre des passions les plus effrénées. Mais

bientôt ses inclinations guerrières l'en firent triompher. Suivi de huit à neuf cents Portugais, il fit voile vers Tanger, attaqua les Maures qui habitaient les montagnes de l'Afrique, en massacra une partie et dispersa l'autre. Cet avantage lui inspira de plus grands projets ; et, de retour à Lisbonne, il promit de marcher au secours de Mulei-Mohamet qui était en guerre avec Molue son oncle, roi de Fez et de Maroc. L'entreprise était importante ; et Dom Sébastien crut devoir en proposer le partage à Dom Philippe de Castille qui promit de lui envoyer cinquante galères avec dix mille hommes. Mais ce prince n'était pas dans l'intention de tenir ses engagemens, et ne songeait qu'à profiter de l'éloignement de Sébastien, pour joindre la couronne de Portugal à celles de Castille et de Léon.

Persuadé que Philippe était sincère, Dom Sébastien fait lever des troupes en Allemagne et en Italie ; met des impôts extraordinaires sur les marchands et sur les juifs, sur les nobles et sur les bourgeois ; brave les représentations de tous ceux qui veulent lui faire apercevoir la témérité de son entreprise ; s'embarque et s'éloigne de son royaume, malgré les prières de son peuple, et malgré le morne silence de la plupart de ses compagnons d'armes. Après avoir traversé la mer qui sépare l'Espagne de l'Afrique, Dom Sébastien descendit sur la côte d'Arzila, convaincu que rien

ne devait résister à sa valeur ; il rejeta les propositions de Moluc qui lui offrit la paix avec l'abandon de la partie du pays qui pouvait lui convenir. « Plus de quartier, s'écria Moluc outré « de ce refus ; et que le roi de Portugal se perde, « puisqu'il le veut : marchons à lui. »

En effet, la première attaque des Maures jeta l'épouvante dans l'armée de Dom Sébastien. Il aurait dû le prévoir : quelle ressource pouvaient lui offrir des troupes de divers pays, et à qui sa cause était absolument indifférente ? Que pouvait-il attendre d'une partie de ses officiers qui s'étaient moins occupés de la bonté de leurs armes que de la somptuosité de leur équipage, qui, livrés à tous les excès dans leurs tentes magnifiquement décorées, ne voulaient reconnaître ni discipline, ni commandement ? Cependant, le 4 août 1578, Sébastien parvient à les réunir, parcourt les rangs, promet la victoire au nom du Dieu des Chrétiens, vole au combat, a trois chevaux tués sous lui, et cherche de nouveaux dangers, malgré les instances d'un de ses généraux qui le presse de se rendre pour sauver sa vie. « Me rendre ! répond-il fière- « ment : un roi doit mourir, lorsqu'il perd la « liberté. Courage, continue-t-il, courage, valeu- « reux Portugais, vous laisserez-vous vaincre par « une vile troupe de barbares ! » En prononçant ces mots, il s'enfonce au plus fort du carnage, et, quelques minutes après, il y est massacré avec un

petit nombre de braves qui auraient rougi de lui survivre. Mohamet périt dans la même affaire; et Moluc qui, épuisé par une longue maladie, avait prévu que ce jour serait son dernier; Moluc fut trouvé mort dans sa litière : ainsi les chefs des deux partis expirèrent sur le champ de bataille.

Dom Sébastien était dans sa vingt-cinquième année; et, sitôt que la nouvelle de sa mort parvint à Lisbonne, les magistrats, en deuil, l'annoncèrent dans la principale église où le peuple consterné s'était porté en foule. Ce jeune monarque avait un courage à toute épreuve, une passion immodérée pour la gloire, un amour sincère pour l'ordre et pour la justice : il devait ses bonnes qualités à la nature, ses défauts à l'éducation. On ignore pourquoi son corps ne fut pas rendu aux Portugais : quelques-uns en conclurent qu'il existait toujours, et le peuple adopta toutes les fables que l'on se plut à débiter sur le compte de Sébastien. Celle qui obtint le plus de crédit, c'est qu'il resta pour mort sur le champ de bataille, que revenu à la vie, il se repentit d'avoir sacrifié une partie de ses sujets, qu'il voulut s'en punir dans le lieu même où il avait commis la faute, et qu'il se fit hermite. Deux aventuriers profitèrent successivement de ces bruits pour se présenter sous le nom de Sébastien; mais l'imposture fut bientôt découverte et punie.

P.

FROBISHER.

N. pinx.t *Landon. direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

FROBISHER.

Martin Frobisher tient un rang distingué parmi les fondateurs de la puissance maritime de l'Angleterre : il est un des premiers navigateurs de ce pays qui, sous le règne d'Elizabeth, se soit rendu fameux par des voyages de découvertes. Né dans le Yorkshire, il embrassa de bonne heure l'état de marin et s'y distingua par son audace et par son habileté. L'esprit des Anglais commençait alors à se porter vers les entreprises hasardeuses et lointaines. Frobisher, persuadé qu'il existait au Nord-Ouest un passage par lequel on pouvait communiquer directement d'Occident en Orient, proposa pendant 15 ans à des marchands de faire un armement pour le découvrir. Las d'essuyer leurs refus, il s'adressa au gouvernement, en reçut quelques faibles secours, et partit de Harwick en 1576 avec trois bâtimens dont le plus fort portait à peine 25 tonneaux. Il s'éleva au Nord, découvrit plusieurs îles, rangea la côte du Groenland et pénétra dans le détroit qui porte son nom. Ce fut le terme de son voyage. Il ne renonça pas cependant aux espérances qui le lui avaient fait entreprendre. Pour disposer Elizabeth à les partager, il la flatta de la découverte de mines d'or considérables. L'exemple des Espagnols devait donner du poids à ces promesses. On fit pour Frobisher des armemens plus importans avec les-

quels il entreprit, en 1577 et 78, deux nouveaux voyages. Il suivit à peu près la même route, reconnut les mêmes terres, les détermina avec plus d'exactitude, ne manqua pas d'en prendre possession au nom de la reine, et revint en Angleterre sans avoir découvert de passage et trouvé de mines d'or. Ce que ces expéditions avaient de vraiment utile, c'était de former à l'Angleterre des marins expérimentés, et de lui préparer d'intrépides défenseurs pour la guerre qu'elle eut bientôt à soutenir. En 1585, Frobisher prit une part glorieuse à l'expédition que Drake fit aux Indes occidentales: en 1588, il contribua à la défaite de cette célèbre *Armada* que Philippe II envoyait conquérir l'Angleterre, et fut récompensé de sa vaillance par le titre de chevalier: en 1590, il commanda avec Raleigh une escadre chargée d'inquiéter les Espagnols, tandis qu'Hawkins allait aux Açores intercepter leurs galions: enfin, en 1595, envoyé avec 6 vaisseaux de guerre pour secourir Henri IV, il débarqua près de Brest, attaqua le fort de Crodon occupé par les ligueurs, le prit d'assaut, fut blessé dangereusement pendant le combat, et alla mourir à Plymouth. Elizabeth regretta dans Frobisher un des appuis de sa couronne : il était dur et violent, mais brave, fidèle, homme de tête, de talent et d'expérience.

F.

DAWN.

Haid del.

Landon direx.

DAUN.

Le grand Frédéric, prévenu de la coalition formée contre lui, par les cours de Vienne, de Pétersbourg, de Stockholm et de Dresde, à laquelle celle de Versailles accéda depuis; ayant résolu de prévenir les dessins de ses ennemis, avait envahi la Saxe, fait l'armée du roi de Pologne prisonnière à Pirna, défait celle de l'Autriche près de Prague, et mis le siége devant cette place, dans laquelle le prince Charles se trouva renfermé avec la plus grande partie de son armée. Les affaires de la coalition paraissaient désespérées, lorsque le comte de Daun, qu'on n'avait jamais vu à la tête des armées, s'avança avec un corps de troupes, levé à la hâte, et remporta une victoire complète à Chotzemitz, le 18 juin 1757.

Cette victoire, qui fut suivie de la levée du siége de Prague, changea tout-à-coup la face des affaires. Alors les chances de la guerre devinrent souvent défavorables à Frédéric. En 1758 Daun surprit ce prince à Hochkirchen; et, la même année, par des combinaisons savantes, lui fit lever le siége d'Olmutz. L'année suivante, le même général fait prisonnier à Maxen un corps de 20,000 Prussiens, presque à la portée du canon de leur grande armée; et, en 1760, il contraignit Frédéric à lever le siége de Dresde. S'il n'obtint pas le même avantage à la

bataille de Siplitz près Torgau, une blessure grave qu'il reçut dans cette journée en fut la seule cause. Enfin la paix d'Hubersbourg, conclue au commencement de 1763, vint mettre un terme à ses succès.

Le comte de Daun était né, en 1705, d'une famille ancienne; il fut fait colonel d'infanterie en 1740, et se distingua dans la guerre qui eut lieu à la mort de Charles VI. Parvenu, comme on l'a vu, au commandement des armées, dans une circonstance difficile, il eut la gloire d'arrêter le grand Frédéric au milieu de ses victoires, et le reste de sa carrière militaire fut une suite non interrompue de succès. Marie-Thérèse, reconnaissante de tant de services, le créa prince de Tiano, le fit chevalier grand croix de son ordre, feld-maréchal, ministre d'état, et président du conseil aulique. Il mourut à Vienne, le 5 février 1766.

Le comte de Daun mérita la réputation d'un général habile, prévoyant et circonspect; il méditait longtemps ses projets, et prenait difficilement un parti prompt et vigoureux; c'est ce qui fut cause qu'ayant affaire à un général aussi actif, et aussi entreprenant que l'était Frédéric, ses victoires n'eurent pas toujours des suites aussi décisives qu'il avait lieu de l'espérer. En comparant ces deux hommes comme généraux, l'on ne peut disconvenir que Frédéric tira souvent un meilleur parti de ses défaites, que Daun de ses victoires.

N. P.

GUILLAUME
LE CONQUÉRANT.

Vertue del.t Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

GUILLAUME LE CONQUÉRANT

Vers 1626, les habitans de Falaise reçurent leur souverain, Robert I, duc de Normandie, et lui donnèrent un bal dans lequel il devint amoureux de la jeune Harlotte, fille d'un pelletier de la ville. Il fit l'aveu de sa passion, elle fut écoutée; et, l'an 1027, sa maîtresse accoucha de Guillaume que Robert nomma pour lui succéder, lors de son départ pour la Terre Sainte où il mourut. Inquiété, quand il fut devenu majeur, par divers prétendans à son héritage, Guillaume ne parvint à en jouir qu'à l'aide des secours de Henri I, roi de France, qui, à son tour, lui déclara la guerre. Guillaume en triompha, détruisit les factions, et purgea ses possessions des brigands qui les infestaient. Il demanda la main de la belle Mathilde, fille du comte de Flandre, l'obtint, et en eut trois fils dont l'aîné osa, dans la suite, lui disputer la Normandie; mais il se repentit, Mathilde plaida sa cause, et Guillaume pardonna.

A cette époque, l'Angleterre était gouvernée par Edouard *le Confesseur* qui, à l'article de la mort fut pressé par Harold de lui laisser le trône qu'il destinait à Guillaume; Edouard expirant balbutia quelques mots qu'Harold interpréta en sa faveur; et le monarque eut à peine fermé les yeux qu'Harold se fit couronner. Non moins animé

« forme de cierge. » Le héros tint parole, entra dans le Vexin français, ravagea Mantes, s'avança jusqu'aux portes de Paris; mais, ayant été désarçonné par son cheval, il mourut de sa chute le 10 septembre 1087, âgé de 60 ans. Il y en avait 51 qu'il possédait la Normandie, et 21 qu'il régnait sur l'Angleterre. Son corps fut transporté dans l'abbaye de S. Etienne de Caen.

Adroit à tous les exercices du corps, Guillaume avait la taille haute et majestueuse, la figure agréable, l'air martial, l'esprit vif et pénétrant, le caractère noble, les manières ouvertes et gracieuses. Il était avare et vindicatif; mais, aussi instruit qu'on pouvait l'être dans son siècle, il sut se montrer juste, souvent religieux et toujours grand. On remarque qu'il s'honorait du titre de bâtard.

F. D.

JEAN DE BRAGANCE

Ravenne pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

JEAN DE BRAGANCE.

La domination espagnole pesait sur le Portugal, Marguerite de Savoie, duchesse de Mantoue, y résidait en qualité de vice-reine ; mais la toute puissance était dans les mains du secrétaire d'état Miguel Vasconcellos, homme dur et avare, qui, par des préférences adroitement ménagées dans la distribution des grâces, fomentait entre les nobles Portugais une jalousie favorable au maintien de son pouvoir.

Il n'avait à redouter que Jean de Bragance, fils de Théodore, à qui l'Espagne avait ravi la couronne de Portugal ; mais Vasconcellos connaissait le caractère de ce prince qui, retiré dans son château, préférait le bonheur d'y faire des heureux à l'éclat d'un trône qui lui aurait coûté le sacrifice de son repos. Cependant, on desirait qu'il eût le courage de faire valoir les droits de sa naissance, et quelques Portugais ne craignirent pas de l'en presser : trop politique pour employer la violence, Vasconcellos mit tout en œuvre pour s'emparer de la personne du duc qui en fut instruit, et, sans paraître se douter des piéges qu'on lui dressait, eut toujours l'adresse d'y échapper.

L'intendant de sa maison, Pinto Ribeiro, augmentait chaque jour les partisans de son maître ; l'archevêque faisait valoir ses grandes qualités, et,

bien informé de ce qui se passait, le duc en fit part à sa femme, Louise de Gusman : « Acceptez, « lui dit-elle, la couronne que l'on vous offre ; il « est beau de mourir roi, quand on ne l'aurait été « qu'un quart-d'heure. » Ce peu de mots décida le duc, mais sa conduite n'en fut pas moins réservée ; et, tandis qu'il était à Villa-Viciosa, les Portugais consommèrent la révolution avec un calme que l'on ne pouvait espérer. Ils ne demandèrent qu'une victime, ce fut Vasconcellos ; le grand chambellan le tua d'un coup de pistolet. Quelques efforts que l'on employât pour la retenir, la vice-reine se présenta, environnée de ses dames d'honneur ; elle se flattait que sa présence calmerait les révoltés : « Que peut me faire le peuple ? s'écria-t-elle, ou- « trée de dépit. — Ce qu'il peut vous faire, madame! « lui répondit Norogna ; jeter votre altesse par « les fenêtres. » Cette réponse la fit trembler, elle se retira, et le 6 décembre 1630, Jean de Bragance fut couronné sous le nom de Jean IV. Peu de temps après, la vice-reine trouva le moyen de conspirer ; quelques-uns de ses complices furent mis à mort, le roi exila les autres, renvoya Marguerite à la cour de Madrid, forma une alliance offensive et défensive avec les Hollandais et les Catalans, diminua les impôts, et réforma les abus. Né à Lisbonne en 1604, il y mourut en 1656, âgé de 52 ans ; il en avait régné 26.

C.

JEAN BERNOULLI.

Huber pinx.t *Landon direx.t*

NAPOLI

JEAN BERNOULLI.

Jean Bernoulli naquit à Bâle, le 7 août 1667. Ses études étaient à peine finies que son père l'envoya chez un marchand de Neuchâtel; mais, bien loin de s'y livrer au commerce, le jeune homme n'y apprit que les langues, et revint dans sa patrie où, successivement, il fut reçu bachelier et maître ès-arts. C'est à son frère, Jacques Bernoulli qu'il dut la connaissance des premiers élémens de la géométrie; et, en peu de temps, il y fit des progrès si rapides que, très-jeune, il devint l'émule du fameux Leibnitz, au dessus duquel il s'éleva dans son Traité sur le Calcul intégral dont on ignorait les principes. Leibnitz avait eu soin de cacher le secret de la méthode et de l'analyse; Bernoulli le devina, secondé par son frère; et Leibnitz convint que s'il avait obtenu quelque gloire, il devait la partager avec ces deux savans.

Après avoir passé quelques mois à Genève, Bernoulli se rendit à Paris où bientôt il devint l'ami particulier du P. Mallebranche, de Lahire, de Cassini, de Varignon, et surtout du marquis de l'Hôpital qui, durant quatre mois, le garda dans son château d'Ourques; les matières les plus abstraites y furent leur unique occupation.

A cette époque, Bernoulli se fit le plus grand

honneur par la manière dont il soutint le parti de Leibnitz contre Newton; et les Anglais, fiers d'avoir donné naissance à celui-ci, regrettèrent que Bernoulli ne fût pas leur compatriote. La Société royale de Londres s'en dédommagea, en l'admettant au nombre de ses membres.

Alors, l'université de Wolfembutel desirait le posséder; mais il préféra la chaire de mathématiques à Groningue, qu'il ne quitta que pour accepter celle de Bâle; vacante par la mort de son frère. Il y confirma sa réputation autant par ses ouvrages que par ses leçons; et, parmi ses disciples, il compta des professeurs célèbres, et des membres de toutes les Académies de l'Europe. Il fut aussi docteur en médecine, quoiqu'il ne l'exerçât pas. La profondeur et la clarté, l'énergie et la précision caractérisent ses productions en ce genre; elles sont renfermées dans 4 vol. in-4.°, imprimés à Lausane.

C'est Bernoulli qui a fait la découverte du Phosphore mercuriel connu sous le nom de *baromètre lumineux*: il en adressa un au roi de Prusse, Frédéric I, qui lui envoya une médaille d'or, et le nomma membre de l'Académie de Berlin. Il mourut en 1747, âgé de 80 ans. Il avait épousé mademoiselle Falkner, fille d'un conseiller de Bâle, et, parmi les neuf enfans qu'il en eut, Daniel et Nicolas Bernoulli ont mérité d'être placés auprès de leur père et de leur oncle.

P.

RUYTER.

Van Somer del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

RUYTER.

Michel Adrien de Ruyter, lieutenant-amiral général des Provinces-Unies, naquit le 24 mars 1607, à Flessingue en Zélande, province féconde en marins habiles. Fils d'un bourgeois de cette ville; il quitta la maison paternelle dès l'âge de 11 ans, pour satisfaire le goût dominant qui le portait vers la navigation. Ruyter, sans fortune et sans protections, passa par tous les grades de son état; il parvint, par ses grands talens, aux premières dignités de la marine; commença par être mousse, et finit par être lieutenant-amiral-général. Presque toujours en mer, il fit dans sa jeunesse dix voyages en Amérique. Après avoir montré sa valeur à Dublin, lors de la surprise de cette place par les Irlandais, ainsi que devant Salé contre les corsaires d'Alger, il se distingua encore dans l'expédition qui eut lieu en 1641, sur les côtes de Portugal; ce fut à la suite de cette expédition qui fit éprouver de grandes pertes aux Espagnols, que Ruyter obtint le grade de vice-amiral.

Ruyter, quoique jeune encore, desirant se reposer des fatigues qu'il avait éprouvées dans ses campagnes, avait résolu de se retirer du service; mais il ne put résister aux pressantes sollicitations des états de Zélande, qui, lors de la première guerre contre l'Angleterre, lui confièrent le com-

mandement de l'escadre de cette province; il seconda vaillamment, l'amiral Tromp, dans les trois combats qui se donnèrent près des côtes d'Angleterre en 1653. Deux ans après, envoyé dans la Méditerranée pour châtier les puissances barbaresques, il leur prit un grand nombre de vaisseaux. Chargé par les États, en 1659, de porter des secours au roi de Danemarck alors en guerre avec la Suède, il remplit sa mission si glorieusement que ce prince l'anoblit lui et sa famille, et le gratifia d'une pension considérable. En 1661, Ruyter, envoyé une seconde fois pour punir les Algériens et les Tunisiens des brigandages qu'ils exerçaient sur les vaisseaux de la république, sut les contraindre à la paix par de nouveaux succès.

La guerre s'étant rallumée contre l'Angleterre, en 1665, il alla ravager les établissemens de cette puissance sur les côtes de Guinée, sur celles de Terre-Neuve, s'empara dans cette expédition d'un grand nombre de vaisseaux. L'amiral D'Opedam ayant perdu la vie dans l'un des combats qu'il livra au prince Robert, amiral d'Angleterre, Ruyter fut nommé au commandement de la grande flotte. Ce fut dans les deux mémorables campagnes de 1666 et 1667, qu'il remporta plusieurs victoires signalées sur les Anglais, porta la terreur jusques dans la capitale de l'Angleterre, en brûlant et détruisant un grand nombre de vaisseaux, à Rochester, à Chatam, et dans les autres ports de la Tamise.

Louis XIV ayant déclaré la guerre à la Hollande en 1672, et joint sa flotte à celle d'Angleterre, Ruyter eut encore la gloire de triompher des efforts réunis des deux nations. Ainsi, tandis que Louis XIV faisait la conquête de la Hollande, Ruyter soutenait dignement l'honneur du pavillon hollandais, et lui assurait l'empire de la mer. Le maréchal d'Estrées, commandant la flotte française, en écrivant à Colbert les détails de cette journée, s'exprimait ainsi : « *Je voudrais avoir* « *payé de ma vie la gloire que Ruyter vient d'ac-* « *quérir.* »

Ruyter, au comble de la prospérité, trouva la mort au milieu des combats ; blessé dangereusement le 21 avril 1676, près d'Agosta, en Sicile, dans une bataille navale contre les Français commandés par Duquêne, ce grand homme expira huit jours après. Cette perte causa un deuil général en Hollande. Louis XIV, juste appréciateur des talens et des vertus de ses ennemis même, eut la grandeur d'ame de donner des témoignages publics de regrets à sa mort.

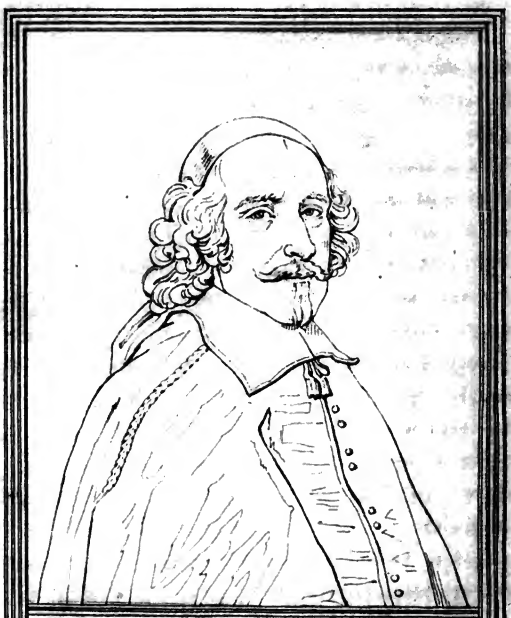
Le corps de Ruyter, transporté en Hollande, y fut reçu avec les plus grands honneurs, et les Etats lui firent élever un monument qui rappelle encore aujourd'hui le souvenir de ses victoires. Peu de temps avant sa mort, le roi d'Espagne l'avait créé duc ; mais sa famille, jalouse de conserver dans toute son intégrité un nom illustré par tant

de travaux glorieux, n'accepta aucun des titres dont les rois de Danemarck et d'Espagne avaient récompensé ses services.

Ruyter réunissait toutes les qualités morales aux talens d'un grand capitaine ; toujours heureux, jusqu'à l'instant où la mort vint l'enlever sur le théâtre de sa gloire ; Ruyter s'était trouvé dans 50 combats, sans jamais avoir été blessé, que très-légèrement. Plusieurs fois en mer, pendant les plus furieuses tempêtes, il eut le bonheur d'échapper à tous les dangers.

L'on doit regretter, sans doute, que les relations que Ruyter nous a laissées de ses exploits, ne soient pas écrites d'une manière plus instructive pour ceux qui suivent la même carrière ; mais on se rappelle qu'à cette époque, la grande habitude de l'élément sur lequel on combattait, le courage, l'audace même, étaient les premières qualités d'un marin. L'art des signaux, encore dans l'enfance, ne permettait pas d'exécuter ces évolutions savantes, qui sont devenues en usage depuis qu'elles ont été perfectionnées. D'ailleurs, comme la construction des vaisseaux était favorable à l'abordage, on se battait ordinairement de plus près : le combat une fois engagé, les lignes se rompaient, les navires se mêlaient et se battaient corps à corps. Alors la valeur et souvent même la témérité décidaient seules la victoire.

N. P.



MAZARIN.

Mignard pinx.t *Landon direx.t*

NAPOLI

LE CARDINAL MAZARIN.

L'abbé Jules *Mazarini* était né dans l'Abruzze, en 1602, d'une famille noble et peu riche. Il se mit dans le chemin de la fortune, en s'attachant d'abord au cardinal *Sachetti*, puis au cardinal A. Barberin, neveu du Pape, et chargé de négocier la paix en Piémont, entre la France et l'Espagne. Jules travailla heureusement et habilement à cette pacification. Au moment où les Français allaient attaquer les lignes espagnoles à Casal, il courut au devant d'eux, en criant *la paix!* et suspendit l'attaque. Ce trait d'audace et de bonheur qui rentrait dans le caractère du cardinal de Richelieu, acquit la bienveillance de ce ministre puissant à l'abbé *Mazarini*, et devint la source de sa grande fortune. Depuis ce temps, Richelieu s'en servit, et le fit valoir dans l'esprit de Louis XIII. Il entra au conseil aussitôt après la mort du cardinal, fut lui-même revêtu de la pourpre romaine, et nommé premier ministre. Il gouverna la France depuis la mort de Louis XIII (en 1643) jusqu'à la sienne (en 1661).

Il commença par affecter autant de modération, de modestie et d'aménité, que Richelieu avait montré de hauteur et de faste. Mais l'état où ce dernier avait laissé l'administration et les esprits

amena bientôt des troubles. La guerre entreprise et prolongée par Richelieu exigeait de l'argent de plus en plus, et les finances étaient si mal administrées, si épuisées, que Mazarin, plus ignorant encore en cette partie que Richelieu, ne put ni fournir aux besoins, ni remédier au mal.

Il avait eu le tort, ordinaire aux hommes puissans et vains, de croire que leur faveur peut tenir lieu de tout à leurs créatures, et de braver l'opinion, en nommant surintendant des finances un paysan italien (Emeri), son confident, et dont l'ame, a dit un historien, était plus basse que la naissance. Scandaleux par ses mœurs et son luxe, Emeri se montra médiocre en talent, autant que vil; il créa, comme ressources, des charges de *contrôleurs de fagots*, *de jurés vendeurs de foin*, *de conseillers du roi crieurs de vins*, etc.

Mazarin fut enfin obligé de le renvoyer; mais l'élévation, l'opulence et la conduite de cet homme avaient fait perdre au ministre la considération publique nécessaire aux grandes places, et avaient inspiré un commencement de haine contre lui. Des édits bursaux, assez légers en eux-mêmes, s'ils n'avaient pas ajouté au fardeau déja accablant imposé par Richelieu, furent le prétexte que saisit le mécontentement pour éclater. Le parlement refusa d'enregistrer les édits, et les troubles de la

Fronde commencèrent. La journée *des Barricades* est du mois d'août 1648. Les parlemens se coalisèrent, les intrigues et les ambitions des courtisans s'y joignirent: Mazarin fit quelques maladresses qui fournirent aux mécontens les armes du ridicule. Ceux qui s'élevèrent contre ce ministre, et qui voulaient le renverser, furent appelés *les Frondeurs;* et ses partisans, *les Mazarins.* Quelques autres nuances furent caractérisées par d'autres noms: ainsi le parti du prince de Condé était nommé les *petits maîtres.* De tout cela, il est resté à notre langue le mot *frondeur,* dont l'acception la plus générale signifie encore censeur du gouvernement, et la dénomination de *petit maître* qu'on applique aux jeunes gens avantageux et mal élevés.

C'est dans les Mémoires nombreux et détaillés qu'ont laissé les principaux acteurs ou témoins de ces scènes plus tumultueuses que tragiques, qu'il faut chercher les événemens de la Fronde. Pour faire connaître Mazarin, nous n'aurons plus besoin que de généralités, différent en cela du cardinal de Richelieu, qu'on ne peut bien faire connaître que par les détails.

Quoique Condé et Turenne ayent pris part aux troubles de la Fronde, et qu'ils ayent combattu sous des bannières opposées, ces troubles n'offrent guères aujourd'hui que du ridicule et pres-

qu'aucun événement digne de l'histoire. L'auteur du Siècle de Louis XIV les a parfaitement caractérisés, en disant qu'alors « les Français se « précipitaient dans les séditions par caprice et en « riant : les femmes étaient à la tête des factions ; « l'amour faisait et rompait les cabales..... Turenne, infidèle par faiblesse, fut obligé de « quitter en fugitif l'armée dont il était général, « pour plaire à une femme qui se moquait de « sa passion.... La Rochefoucault, blessé au com- « bat du faubourg S. Antoine, adressait ces deux « vers à la duchesse de Longueville » (l'une des principales *anti-Mazarines*) :

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux rois, je l'aurais faite aux Dieux.

Et le duc d'Orléans écrivait cette adresse sur une lettre :

« *A Mesdames les Comtesses, Maréchales de* « *camp, dans l'armée de ma fille contre le* « *Mazarin.*

« Enfin, la guerre finit et recommença à plu- « sieurs reprises : il n'y eut personne qui ne « changea souvent de parti. »

La première époque de ces troubles comprend depuis 1648 jusqu'en 1654. Le combat du fau-

bourg S. Antoine entre les petites armées de Turenne et de Condé se donna en 1652.

La reine régente et le jeune roi furent obligés de s'enfuir plus d'une fois, et Mazarin, décrété par le parlement, qui alla jusqu'à mettre sa tête à prix, sortit deux fois de France : mais il ne la gouvernait pas moins de Cologne que de Paris.

Après avoir essayé quelques coups d'autorité à la manière de Richelieu, Mazarin eut la sagesse de rentrer dans son caractère et de s'y tenir. La réunion des pamflets et libelles, imprimés contre lui par les Frondeurs, forme plus de quarante volumes in-4.°. Il laissa dire et écrire, et gouverna par les tempéramens, en substituant l'adresse et la longanimité à l'autorité.

Le portrait qu'a tracé, du cardinal Mazarin, le président Hénault est vrai en ceci : « Il était « aussi doux que le cardinal de Richelieu était « violent. Un de ses plus grands talens fut de « bien connaître les hommes. Le caractère de « sa politique était plutôt la finesse et la pa- « tience que la force.... Il pensait que la force « ne devait jamais être employée qu'au défaut « des autres moyens, et son esprit lui fournis- « sait le courage conforme aux circonstances. « Hardi à Casal, tranquille et agissant dans sa « retraite à Cologne, entreprenant en faisant

« arrêter les princes, mais insensible aux plai-
« santeries de la Fronde, méprisant les bra-
« vades du coadjuteur (le cardinal de Retz),
« et écoutant les murmures de la populace,
« comme on écoute du rivage les bruits des
« flots de la mer.... Il y avait, dans le cardinal
« de Richelieu, quelque chose de plus grand,
« de plus vaste et de moins concerté; et, dans
« le cardinal Mazarin, plus d'adresse, plus de
« mesure, et moins d'écarts. On haïssait l'un,
« et l'on se moquait de l'autre; mais tous deux
« furent les maîtres de l'état. »

Voici des résultats politiques : Richelieu légua des troubles à Mazarin; celui-ci les apaisa, sans verser de sang sur les échafauds. Il réunissait l'Alsace à la France, en même temps que le parlement le bannissait. La paix de Westphalie qu'il conclut en 1648, mit fin à la guerre de 30 ans, allumée et entretenue dans l'empire d'Allemagne par Richelieu; et celle des Pyrénées, en 1659, éteignit la guerre de 25 ans avec l'Espagne : à ces deux titres, il a plus mérité de l'humanité que le cardinal de Richelieu.

Sous le rapport du caractère, qui distingue plus les hommes d'état que les différens degrés de lumière, il y avait dans celui de Mazarin peu d'élévation, peu d'audace; mais on n'y voit point la cruauté et l'affreux besoin de vengeance qui

forment le principal trait du caractère de Richelieu. Mazarin se montra même généreux : On rapporte qu'il manda un jour un nommé Blot, auteur de ce couplet virulent, chanté la veille dans un souper de Frondeurs :

Creusons tous un tombeau
A qui nous persécute :
Que le jour sera beau
Qui verra cette chute !
Pour ce Jules nouveau
Cherchons un nouveau Brute !

et qu'après avoir dit au Chansonnier qu'il connaissait le couplet, il lui fit offre de services, lui conseilla de faire un meilleur usage de son talent, et lui donna une pension de 2,000 l.

On reproche au cardinal Mazarin de la fausseté et la plus insatiable avarice ; d'avoir accumulé une fortune de *deux cents millions*, par toute sorte de moyens, même bas ; d'avoir laissé négliger l'éducation de Louis XIV, pour le rendre moins propre à saisir les rênes du gouvernement ; de n'avoir point formé ce jeune roi aux affaires ; enfin d'avoir administré pour soi ; de n'avoir vu que soi, et l'argent. Mais, en résultat, il ne fut pas moins maître du gouvernement que le cardinal de Richelieu, sans être tyran. Il n'avait point mérité la haine publique, comme Richelieu.

Demander lequel des deux cardinaux avait plus de génie et de caractère, est une question assez oiseuse : il est plus raisonnable de chercher le bien ou le mal que chacun a fait, car on peut être ministre tout puissant, sans avoir du génie ni même beaucoup de talent, ou de caractère. Mais si, comme Voltaire l'affirme, « il faut, pour être « bon ministre, avoir la passion dominante du « bien public, » ni Richelieu, ni Mazarin ne méritèrent ce titre.

Ils ne montrèrent ni vertus publiques, ni vertus privées. Quant à leurs vices, on peut se contenter de dire qu'ils n'eurent pas les mêmes.

J.

BANDINELLI.

S. del Piombo pinx.t

Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

BACCIO BANDINELLI.

Barthelomée, par abréviation, Baccio, fils de Michel Agnolo, né à Florence en 1487, est connu sous le nom de Bandinelli; c'est ainsi qu'il se faisait appeler, se disant issu d'une illustre famille, originaire de Sienne. Son père était orfèvre, distingué dans sa profession. Baccio, né avec les plus heureuses dispositions, donna de bonne heure des preuves d'un talent extraordinaire. Entré à l'école de Jean François Rustici, sculpteur, il y fit la connaissance de Léonard de Vinci, ami de son maître, et profita des conseils de ce grand peintre. Un groupe en marbre représentant Hercule vainqueur de Cacus fut le premier ouvrage de Baccio, et commença sa réputation. Mais son humeur envieuse et jalouse le rendit l'ennemi de tous ses rivaux: il ne cessait de blâmer ce qu'ils faisaient, n'estimait que ses propres ouvrages, et voua, surtout à Michel-Ange dont il se croyait au moins l'égal, une haine implacable. Après avoir copié soigneusement et avec fruit toutes les figures d'un carton que ce maître fameux avait composé pour la salle du conseil de Florence, il le mit furtivement en pièces. Avide d'argent, présomptueux, processif, il ternit l'éclat de ses rares talens par la méchanceté de son caractère. Sa vie est un tissu d'intrigues et de projets abandonnés par inconstance

ou par découragement. Il entreprit, pour les Médicis et pour différens seigneurs, une multitude de travaux qu'il laissa le plus souvent imparfaits. Parmi ceux qu'il termina et qui lui méritèrent les plus grands éloges, on cite un Mercure, un S. Jérôme, un Orphée, une Déposition de croix, un S. Pierre, un Christ flagellé, la statue du duc Côme, plusieurs autres figures et bas-reliefs jetés en bronze, et la plus belle copie que l'on connaisse du Laocoon. Un Christ mort fut son dernier ouvrage: ceux qu'il n'avait qu'ébauchés ont été terminés par différens artistes.

Baccio, mort à 72 ans, laissa une immense fortune à ses enfans. Son corps fut placé dans un tombeau qu'il s'était fait construire, et qu'il avait orné lui-même de plusieurs figures en marbre.

Baccio eut un génie fier et fécond, un dessin correct, savant et énergique. Après Michel-Ange il est le premier sculpteur moderne de l'Italie. Il fut très-médiocre architecte, et brigua vainement un rang parmi les peintres; malgré ses essais réitérés, il n'eut jamais qu'un pinceau sec et dur et un mauvais coloris.

L.

MELANCHTHON.

C. Koning del.t — Landon direx.t

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

MÉLANCHTON.

Philippe Mélanchton, le disciple et le coopérateur de Luther, et l'un des hommes les plus célèbres de l'Allemagne par son goût et par ses connaissances, naquit en 1497 à Bretten, dans le Palatinat. Il s'appelait Schwartzerd (terre noire): Reuchlin, son oncle et son maître, changea ce nom en celui de Mélanchton qui a la même signification en grec. Les talens de Mélanchton furent précoces : à 13 ans, il possédait parfaitement les langues savantes, et composait des ouvrages de littérature; à 15, il enseignait les belles-lettres dans l'Académie de Tubingue. Ce fut lui qui découvrit et fit connaître la mesure des vers des comédies de Térence que l'on croyait écrites en prose. En 1518, il alla occuper la chaire de langue grecque dans l'université de Wirtemberg, où ses leçons lui attirèrent jusqu'à 2500 auditeurs. Luther professait la théologie dans la même université. Mélanchton se lia avec lui, adopta ses opinions avec la déférence d'un disciple soumis, et lui voua une admiration que le temps ne put affoiblir, et un attachement que ne lassèrent jamais les caprices et les emportemens de ce fougueux novateur. Mélanchton tenait, après Luther, le premier rang parmi les réformés : il était, sans contredit, leur meilleur écrivain. Ce fut lui qui composa la célèbre

Confession présentée à Augsbourg en 1530, et *l'Apologie* qui la suivit. En 1548, il publia la *Censure* de *l'interim* de Charles V. Aussi doux, aussi modéré, que son maître était altier et violent, Mélanchton tâchait vainement d'adoucir ce caractère ardent et inflexible. Après la mort de Luther, il devint le patriarche de la Réforme, et ne put réussir, soit à rapprocher les deux religions, afin de prévenir la guerre qui éclata bientôt, soit même à concilier les principaux chefs de la sienne, tous divisés entre eux. Exposé à l'envie et aux persécutions dans son propre parti, outragé même par ses disciples, accusé d'inconstance parce qu'il cherchait la vérité de bonne foi, d'indifférence parce qu'il haïssait les disputes, Mélanchton termina douloureusement sa carrière en 1560. Son ame paisible et douce appelait depuis longtemps la mort *pour le délivrer de la rage des théologiens.* On a recueilli ses ouvrages en 4 volumes in-fol. Il se peut qu'il ait, comme on l'a dit, passé sa vie à chercher sa religion, et changé quatorze fois de sentiment sur le péché originel et sur la prédestination ; mais il est certain qu'il fut un des hommes les plus éclairés, les plus vertueux et surtout les plus tolérans de son temps. Sa mère, qui était catholique, le consultait un jour sur sa foi et sur ses prières : *elles sont très-bonnes*, lui dit Mélanchton, *n'y changez rien, et laissez disputer les docteurs.*

F.

GUSTAVE-WASA.

L. Parch pinx.t *London direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

GUSTAVE VASA.

Marguerite Valdemar, surnommée la Sémiramis du Nord, qui porta avec tant de gloire la triple couronne de Danemarck, de Norwège et de Suède, avait vainement espéré que le fameux traité d'union signé à Calmar, en 1395, transformerait en une paisible monarchie, les trois royaumes constamment divisés qu'elle avait soumis à son autorité. Les liens étaient trop faibles, et les intérêts trop discordans. L'incapacité des successeurs de Marguerite détruisit en peu de temps l'ouvrage de sa politique et de sa fermeté ; et l'union de Calmar devint le fondement et l'origine de guerres qui durèrent plus d'un siècle. La Suède opprimée se révolta, voulut reprendre son indépendance, l'abandonna de nouveau, nomma des rois, leur substitua des administrateurs, et fut alternativement déchirée par des factions domestiques et armée contre les Danois. Ce fut au milieu des malheurs de sa patrie que naquit, en 1490, Gustave Ericson Vasa, destiné à délivrer la Suède du joug de l'étranger, et à rendre héréditaire dans sa famille le titre de roi mérité par ses services. Il descendait lui-même des anciens rois de Suède, et était petit neveu de ce *Canutson* détrôné tant de fois et tant de fois rappelé. « C'était, « dit un historien, une de ces grandes ames que la « nature forme si rarement pour commander aux

« hommes. Sa taille avantageuse et son air noble « lui faisaient des partisans dès qu'il se montrait. « Son éloquence, à qui sa bonne mine donnait de « la force, était d'autant plus persuasive qu'elle « était sans art : son génie formait de ces entreprises « que le vulgaire croit téméraires, et qui ne sont « que hardies aux yeux des grands hommes; son « courage infatigable les faisait réussir. Il était « intrépide avec prudence, d'un naturel doux dans « un siécle féroce, vertueux enfin, autant qu'un « chef de parti peut l'être. » Gustave, grand enseigne de la couronne et cousin germain de l'administrateur Steen Sture, était à 26 ans l'ame de ses conseils, et l'aidait par sa valeur à défendre la patrie contre deux monstres qui s'étaient ligués pour l'opprimer : l'un, le féroce Christiern II, roi de Danemarck, qui prétendait au trône de Suède en vertu du traité de Calmar ; l'autre, Gustave Trolle, archevêque d'Upsal, qui vendait son pays aux Danois pour satisfaire sa vengeance et son ambition. Christiern trouva bientôt le moyen d'écarter un adversaire qui eût prévenu l'exécution de ses desseins. Il se fit livrer Gustave comme ôtage, le retint prisonnier contre le droit des gens, et n'ayant pu réussir à le gagner, donna secrètement l'ordre de l'assassiner. Il ne fut heureusement pas obéi. A la fin de 1519, Gustave, confié à Banner, gouverneur de Calo, apprend la mort de l'administrateur Steen Sture, les succès de Christiern et les

malheurs de la Suède. Du fond de sa prison, il ose former le projet de délivrer son pays, se déguise en paysan et se sauve à Lubec, y sollicite inutilement des secours, s'embarque et descend à Calmar, se découvre aux soldats de la garnison qui refusent d'embrasser le parti d'un fugitif, traverse les quartiers des Danois sous les livrées de la misère, et va chercher chez des Chartreux dotés par sa famille un asile qu'il ne peut obtenir. Proscrit par Christiern, poursuivi par les soldats de ce tyran, repoussé par ses amis et même par ses parens, il se dirige vers la Dalécarlie pour tenter d'en soulever les habitans: il est volé et abandonné par son guide au milieu des forêts, s'enfonce dans les mines et y travaille pour sa subsistance, est reconnu, accueilli avec tendresse par un paysan, trahi et sur le point d'être livré par un ami perfide; enfin il échappe encore à ce danger, et se réfugie chez un curé homme d'honneur et de tête, qui seconde ses projets et l'aide à la fois de son crédit, de sa bourse et de ses conseils. Les esprits étant préparés, on profite d'une fête qui rassemblait à Mora les paysans du canton; Gustave paraît au milieu d'eux: son air noble et assuré, ses malheurs, l'horreur qu'inspirait Christiern, et le massacre récent des sénateurs de Stockholm, tout prête à l'éloquence du prince une force nouvelle. Des cris de fureur l'interrompent; on court aux armes, et le château du gouverneur est escaladé. Les Dalécarliens, animés par ce premier succès, se rassemblent en foule sous les

drapeaux du vainqueur, qui profite de leur ardeur et les mène à de nouveaux combats. De ce moment, la vie de Gustave n'est plus qu'un enchaînement de triomphes. A la tête des troupes qu'il a disciplinées, il hasarde les actions de guerre les plus périlleuses, et ses efforts sont toujours couronnés par la victoire. Le plus étonnant de ses exploits est l'assaut donné de pied ferme, en pleine mer, à la flotte danoise surprise et enchaînée par les glaces devant le port de Stockholm. Sans la retraite des troupes auxiliaires que Lubec fournissait aux Suédois, la flotte entière de l'ennemi était incendiée ou devenait leur conquête. Les états-généraux avaient, en 1521, conféré à Gustave le titre d'administrateur; en 1523, ils le proclamèrent Roi. Il parut ne se rendre qu'avec peine aux instances du corps entier de la nation, reçut le serment de ses nouveaux sujets, fit son entrée dans la capitale, mais différa la cérémonie de son couronnement, pour n'être pas forcé de jurer le maintien de la religion catholique et des priviléges du clergé. A peine affermi sur le trône, il voulut détruire cette puissance d'autant plus terrible que l'ignorance l'avait rendue sacrée. C'était tenter une entreprise plus difficile peut-être que des conquêtes: osons dire cependant qu'elle était nécessaire. Le clergé formait, dans l'état, une espèce de république indépendante, factieuse et redoutable: il possédait plus de la moitié des biens du royaume, et était là comme partout exempt des charges publiques. Les évêques habitaient des for-

teresses, y entretenaient de nombreuses garnisons, donnaient asile aux rebelles dans les temps de troubles, opprimaient les peuples et faisaient la guerre aux rois. On ne compose point avec un pareil corps. Vouloir restreindre sa puissance, c'est l'attaquer; et l'attaquer sans le détruire est presque toujours aussi inutile que dangereux. Gustave le sentait. Lardz Anderson, son chancelier, lui conseilla de se servir de la réforme de Luther pour remplir ses vues. Il adopta ce projet hardi, et l'exécuta par la supériorité de sa politique plus encore que par l'autorité. En même temps qu'il favorisait secrètement les progrès du luthéranisme, il distribua à ses créatures les bénéfices vacans, et, sous prétexte de soulager le peuple, chargea le clergé de l'entretien et de la subsistance des troupes. Bientôt il osa davantage : il demanda aux états de 1527 la remise des forteresses et l'abandon des priviléges des évêques, et obtint l'un et l'autre. Pendant ce temps le luthéranisme se propageait avec rapidité. Gustave prévint les troubles ou les réprima; il contint les mécontens, flatta les ambitieux, gagna les foibles, et finit par adopter publiquement lui-même une religion qui était devenue celle de la grande majorité de ses sujets. En 1630, un concile national reconnut la confession d'Augsbourg pour règle de la foi. Après avoir, comme il le disait, conquis son royaume une seconde fois, il ne restait plus à Gustave que d'obtenir le droit de le transmettre à ses

enfans. Sur la demande qu'il en fit, les états abolirent, en 1542, l'usage de l'élection, et établirent la loi de succession appelée *union héréditaire*.

Dans une monarchie où le pouvoir royal était alors très-limité, Gustave exerça une autorité presque absolue: on ne résiste nulle part et en aucun temps, à l'ascendant du génie, des vertus et surtout des bienfaits. Mais il respecta toujours la constitution de l'état, et ne se servit de son pouvoir que pour rendre la Suède heureuse au dedans, au dehors redoutable à ses ennemis et respectable à ses alliés. Il perfectionna la législation, civilisa le peuple, adoucit ses mœurs, encouragea les sciences, excita l'industrie, étendit et affranchit le commerce de la Suède, et lui apprit à se passer de l'onéreuse intervention des villes anséatiques. Après 37 ans de règne, il laissa le domaine royal augmenté, l'épargne remplie, les arsenaux abondamment fournis, une flotte considérable dans les ports, les places frontières en état de défense, le royaume en paix avec tous ses voisins, fortifié de l'alliance de la France, et enrichi par des relations directes avec tous les états de l'Europe. Ce grand homme mourut en 1560, âgé de 70 ans. Sentant ses forces s'affaiblir, il appela ses enfans et les conjura, *de ne pas se mêler d'affaires inutiles et étrangères, de s'occuper uniquement de celles qui leur étaient propres, et de ne rien entreprendre qui fût au dessus de leurs forces.* Les successeurs de Gustave Vasa n'ont que trop souvent négligé cet avis salutaire. F.

PESCAIRE.

N. pinx.t *Landon dirx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE DI NAPOLI

PESCAIRE.

Ferdinand François Dom Hernos d'Avalos, marquis de Pescaire, naquit, à Gênes, de parens illustres, et dont la famille, originaire d'Espagne, dut son premier éclat à Dom Rodrigo d'Avalos, connétable de Castille.

Le jeune Pescaire n'avait encore que 16 ans, lorsqu'il se trouva à la bataille de Ravenne; les militaires les plus habiles y admirèrent son intelligence et sa bravoure: cependant, il y fut fait prisonnier, et ne dut sa délivrance qu'à l'ascendant de Jean-Jacques Trivulce sur l'esprit de Louis XII qui, d'après la haine que les Avalos avaient jurée à la France, ne doutait pas que celui-ci ne reprît les armes contre elle, aussitôt qu'il serait libre. En effet, à peine le marquis de Pescaire fut rendu à lui-même qu'il courut se ranger sous les drapeaux de Charles-Quint: il y décida le gain de la bataille de Vicence contre les Vénitiens; fit des prodiges de valeur à la journée de la Bicoque, près de Milan, et se couvrit de gloire à Pavie où François I tomba au pouvoir des Espagnols. Pescaire alla le voir dans sa prison, « non, dit Brantome, vestu de velours, « ny d'or, comme les autres, mais avec un saye « et habillement de drap noir, par une singu- « lière modestie de courage, et pour montrer

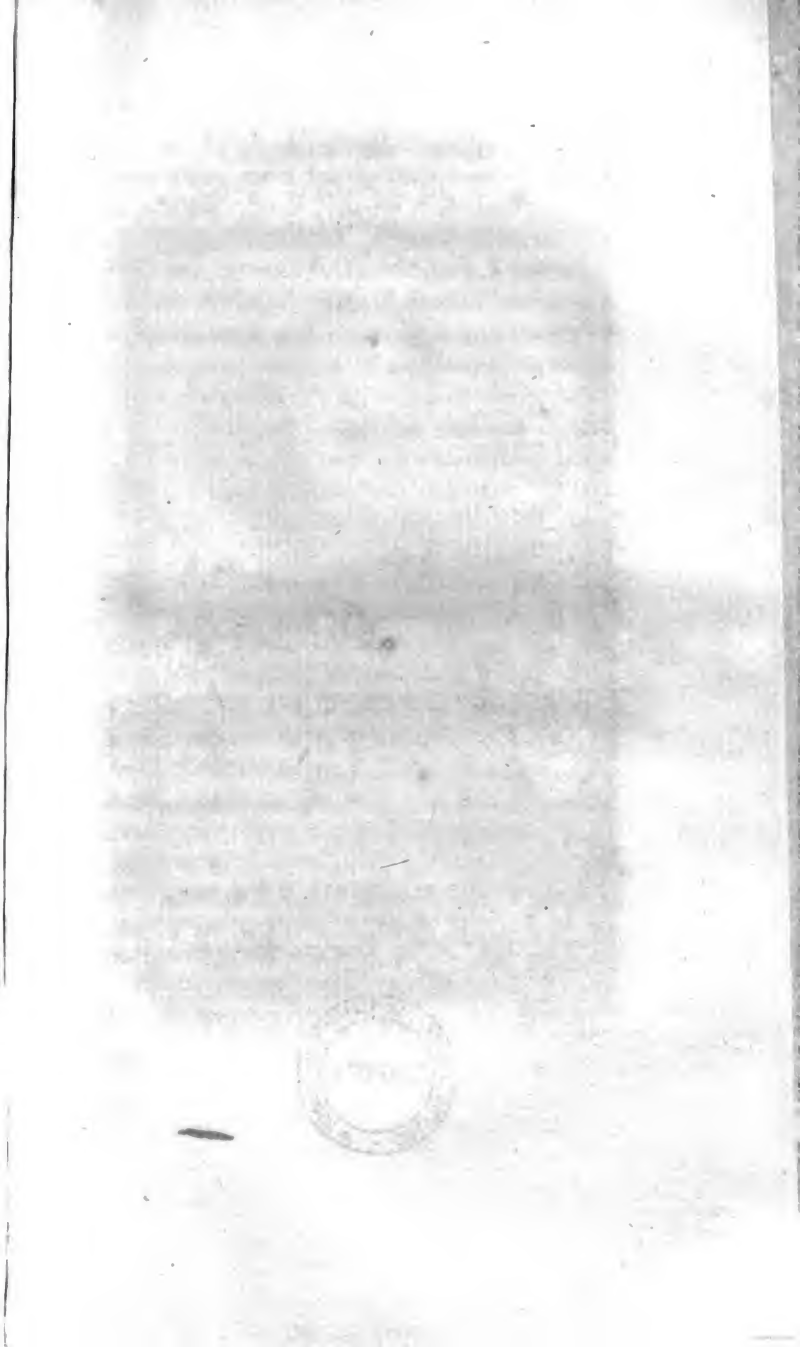
« aussi, par une douleur non feinte, qu'il avait « compassion de la fortune, de la condition, et « de l'estat royal. »

Pendant la détention du monarque français, les Potentats d'Italie et quelques autres Souverains formèrent une ligue contre l'Empereur; le pape Clément VII en était le chef, et, pour engager Pescaire à le seconder, il lui proposa l'investiture du royaume de Naples : Pescaire l'accepta; mais, se méfiant de quelques-uns des conjurés, il révéla le secret à Charles-Quint auquel il persuada qu'il n'avait feint d'être du complot que pour mieux l'en instruire.

On voit que l'éclat d'une couronne avait égaré Pescaire qui cependant ne fut pas moins recommandable par son désintéressement que par ses hauts faits; il disait souvent que, pour mériter le titre de grand capitaine, il fallait abandonner le butin à ses soldats, et ne se réserver que la gloire; aussi mourut-il, presque sans fortune, à Milan, en 1525, âgé de 36 ans, selon les uns, et de 30, suivant Brantome. Son corps, transporté à Naples, fut enterré dans l'église de San-Dominigo.

Pescaire cultivait les lettres, et l'on connaît de lui le *Dialogue d'Amour* dédié à sa femme, *Victoria Colomna*, que rien ne put consoler de la perte du plus tendre des époux.

F. D.



CHARLES XII.

Crafft pinx.t *Landon direx.t*

NAPOLI

CHARLES XII.

Charles XII, roi de Suède, que quelques auteurs ont surnommé l'Alexandre, et d'autres le Don Quichotte du Nord, et qui ne mérita

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité,

naquit le 17 juin 1682. Il annonça, dès ses plus jeunes années, des inclinations martiales, un amour excessif de la gloire, un caractère ferme et une volonté inflexible. A 7 ans, il maniait un cheval avec hardiesse. Les exercices violens auxquels il se plaisait, lui formèrent de bonne heure une constitution vigoureuse, capable de soutenir les plus longues fatigues. Un de ses principaux amusemens était la chasse aux ours : il les poursuivait armé d'un simple épieu, et avec si peu de précaution qu'il fut un jour forcé de lutter corps à corps contre un de ces animaux féroces. Il n'est pas prouvé que ce fut la lecture de *Quinte-Curce* qui fit germer dans le cœur de ce jeune prince la passion des conquêtes: mais il est certain que l'éducation toute militaire qu'il reçut, le caractère belliqueux de la nation suédoise, les applaudissemens qu'elle prodiguait aux premières saillies de son courage, le souvenir encore récent des victoires de Gustave Adolphe, et surtout les fausses maximes de la cour, les préjugés d'un pouvoir

absolu que son père même se plut à lui inspirer, au lieu de l'instruire de la constitution et des intérêts de son royaume ; tout dut fortifier les penchants qu'il tenait de la nature, et le conduire à croire que le champ de bataille est pour un roi le seul théâtre de gloire, et que les peuples sont nés pour obéir aveuglément aux volontés d'un maître, le suivre à la guerre, combattre et mourir pour lui.

Charles XII succéda à son père en 1697 ; il n'avait que 15 ans : bientôt après les états le déclarèrent majeur. Non-seulement la Suède jouissait alors d'une paix profonde ; mais, en intervenant comme médiatrice dans les négociations de Riswick, elle avait la gloire de terminer la guerre qui s'était rallumée entre les principales puissances de l'Europe. Ainsi l'époque la plus brillante de ses annales est fixée par le premier événement d'un règne qui devait lui coûter si cher. Cette heureuse situation dura peu. En 1700, le Danemarck, la Russie et la Pologne se liguèrent contre Charles, sans qu'il eût provoqué cette redoutable coalition. Le conseil intimidé délibérait longuement devant lui sur les moyens de conjurer l'orage ; il interrompt tout-à-coup ses ministres, et leur dit : *Messieurs, j'ai résolu de ne jamais faire une guerre injuste, mais de n'en finir une légitime que par la perte de mes ennemis. Mon parti est pris : j'irai attaquer le premier qui se déclarera.* Ce fut le Danemarck. Charles s'embarque avec son armée, quitte Stock-

holm qu'il était destiné à ne plus revoir, descend en Sélande, attaque et met en fuite les Danois, investit Copenhague, propose la paix, et force son ennemi à l'accepter. Cette expédition, qui ne dura pas six semaines, fut le plus beau moment de la vie de Charles XII. Il était vraiment roi : en faisant admirer son courage personnel, la discipline et la bravoure de ses troupes, il faisait bénir sa modération et son humanité. Il avait combattu à la tête de l'armée ; et ce fut alors qu'entendant pour la première fois le sifflement des balles, il lui échappa ce mot célèbre : *ce sera là désormais ma musique.* Débarrassé d'un ennemi, Charles courut au second : c'était le Czar Pierre I. 80,000 Russes assiégeaient Narva, en Esthonie : le roi de Suède, avec 8,000 hommes, les attaque dans leurs retranchemens, et après un combat opiniâtre les force à mettre bas les armes. Le vainqueur ayant eu deux chevaux tués sous lui pendant la bataille, disait gaiement en montant sur le troisième : *ces gens là me font faire mes exercices.* Il renvoya les prisonniers, parce que son armée n'aurait pas suffi pour les garder. Restait Auguste, roi de Pologne et électeur de Saxe. Après avoir hiverné à Laïs, ainsi qu'il l'avait annoncé en marchant à Narva, Charles passe en Livonie, défait les Polonais et les Saxons dans plusieurs batailles, s'empare de la Courlande, parcourt en vainqueur la Lithuanie, et pénètre en Pologne.

Des succès si rapides et si constans étaient pour un roi de 22 ans un dangereux écueil. Charles, ébloui par la victoire, oublia bientôt qu'il n'avait pris les armes que pour maintenir l'intégrité de ses états et assurer le repos de ses sujets : il voulut vaincre encore, non pour garder ses conquêtes, mais pour le plaisir d'ôter et de donner des couronnes. Après avoir tenté sans succès la voie des armes, Auguste tenta inutilement celle des négociations. Charles fut inflexible : il se rendit maître de Varsovie ; et secondé par les intrigues du Cardinal Primat, fit élire roi, en 1704, le jeune Palatin de Posnanie, Stanislas Leczinski, qui fut depuis duc de Lorraine et beau-père de Louis XV. Non content d'avoir détrôné le roi de Pologne, il le poursuit bientôt dans son électorat, traverse la Silésie sans daigner seulement faire avertir la cour de Vienne, passe l'Oder, met la Saxe à contribution, contraint Auguste à reconnaître Stanislas et à livrer l'infortuné Patkul qu'il fait périr sur un échafaud, et vient camper près de Lutzen, champ de bataille fameux par la victoire et par la mort de Gustave Adolphe. *J'ai tâché de vivre comme toi*, dit Charles XII, en contemplant la tombe de ce héros, *Dieu m'accordera peut-être un jour une mort aussi glorieuse.* Le roi de Suède fixait alors les regards de l'Europe entière, et recevait dans son camp les ambassadeurs de presque tous les princes de la chrétienté. Armés

les uns contre les autres pendant la guerre de la Succession, ils observaient avec inquiétude la conduite d'un homme qui devait infailliblement donner la supériorité au parti qu'il eût embrassé. l'Allemagne tremblait devant lui ; l'Empereur s'empressait de satisfaire à toutes ses demandes. *Vous êtes bien heureux*, disait celui-ci à l'internonce du pape, *que le roi de Suède ne m'ait pas proposé de me faire luthérien ; car je ne sais pas ce que j'aurais fait.* Marlborough, aussi habile négociateur que grand capitaine, voulut s'assurer par lui-même des dispositions de Charles, vint le voir, et réussit à pénétrer ses projets. Il vit que la politique n'y entrait pour rien, et qu'ils étaient uniquement inspirés par la vengeance et l'opiniâtreté. Le roi de Suède frémissait au nom du Czar ; aveuglé par la haine, il se flattait d'opérer en Moscovie une révolution aussi rapide que celle qu'il avait faite en Pologne, et voulait détrôner Pierre I comme il avait détrôné Auguste. En octobre 1707, il quitta la Saxe à la tête d'une armée nombreuse et florissante, traversa la Pologne, s'empara de Grodno, passa le Borysthène et défit les Moscovites. Pierre I, lassé de tant revers, et voulant terminer une guerre qui pouvait renverser ses grands desseins, fit hasarder des propositions de paix. *Nous traiterons dans Moscou*, répondit le roi de Suède, qui n'était plus qu'à cent lieues de cette capitale. Quand on rapporta au Czar

cette réponse hautaine : *mon frère Charles*, dit-il, *prétend faire toujours l'Alexandre ; mais il ne trouvera pas en moi un Darius.* Une faute inconcevable donna la victoire aux Moscovites. Au lieu de marcher droit à Moscou, Charles s'enfonça dans les déserts de l'Ukraine, et y perdit les deux tiers de son armée et toute son artillerie pendant le terrible hiver de 1709. Trop faible désormais pour abattre un ennemi qui d'ailleurs avait su mettre à profit ses défaites, il se vit enfin enlever à Pultava le titre d'invincible acquis par neuf années de succès. La Sibérie fut le tombeau des Suédois qui survécurent à cette fatale journée. De ce moment le rôle de conquérant fut fini pour Charles XII: celui d'homme extraordinaire lui restait encore; il ne le quitta qu'avec la vie. Réfugié chez les Turcs qui lui donnent un asile généreux, il ne s'occupe pendant cinq ans que du projet d'armer la Porte contre la Russie, se refuse à toutes les propositions qui tendent à un retour paisible dans ses états, fatigue le ministère ottoman de ses hauteurs et de ses intrigues, lasse enfin sa patience, est assiégé par l'ordre du Grand Seigneur dans une maison sans défense, et se bat avec 40 domestiques contre une armée entière. Transféré de Bender à Démotica, il y reste 10 mois dans son lit, se détermine enfin à quitter la Turquie, fait à cheval 572 lieues en 15 jours, arrive à Stralsund, s'y voit assiégé, se signale encore par des prodiges de valeur,

et lorsque la ville n'est plus qu'un monceau de cendres, s'échappe dans une frêle barque pour voler à de nouveaux combats. Ce fut pendant ce siége qu'une bombe tombant sur la maison qu'il occupait, vint éclater avec fracas à côté du cabinet où il dictait une lettre à son secrétaire. La plume échappa des mains de celui-ci: *Pourquoi n'écrivez-vous pas?* lui dit le Roi d'un air tranquille. Le Secrétaire ne put répondre que ces mots : *eh ! Sire, la bombe ! Hé bien*, reprit le Roi, *qu'a de commun la bombe avec la lettre que je vous dicte ! Continuez.* La situation où se trouvaient les affaires de Charles XII le forcèrent de renoncer à ses projets de vengeance contre le Czar ; mais ce fut pour adopter ceux de son ministre le baron de Gortz, qui, lié avec le célèbre Albéroni, voulait rétablir Jacques II sur le trône d'Angleterre. Pendant que l'on s'occupait des préparatifs de cette grande entreprise, le roi de Suède alla dans le cœur de l'hiver assiéger Fréderichshall en Norwège, et fut tué en visitant la tranchée, le 11 décembre 1718. Il avait alors 36 ans. On a prétendu que Charles XII périt victime de la haine qu'il avait inspirée à ses sujets ; et cette opinion n'est pas destituée de fondement. Les Suédois séduits par les belles qualités de leur roi, et longtemps éblouis de la gloire de ses armes, lui eussent peut-être pardonné les malheurs que causait son opiniâtreté : mais ils se rappelaient encore qu'ils avaient été libres, et ils ne pouvaient lui pardonner son despotisme. La lettre dans laquelle,

après ses revers, il mandait aux sénateurs *que s'ils prétendaient gouverner en son absence, il leur enverrait une de ses bottes, et que ce serait elle dont il faudrait qu'ils prissent les ordres*, fut sans doute longtemps présente à leur mémoire; et le ressentiment de cette insolente bravade put provoquer un crime. — Charles XII est jugé, comme roi, lorsqu'on considère qu'il trouva la Suède riche, heureuse et puissante, et qu'il la laissa ruinée, dépeuplée, sans défense et forcée d'acheter la paix par le sacrifice de ses plus belles provinces. Il fut sans doute aussi habile capitaine que soldat intrépide; mais pour être conquérant, il lui manqua d'être bon politique, de savoir régler ses desseins sur la disposition actuelle des choses: il n'était pas Alexandre, dit Montesquieu, mais il aurait été le meilleur soldat d'Alexandre. C'est principalement comme homme qu'il excite l'étonnement et souvent l'admiration. Il fut un des plus vertueux de son siècle, le seul peut-être dans les temps modernes qui vécut sans faiblesse. Il semblait prendre plaisir à vaincre en tout la nature: c'était un corps de fer gouverné par une ame inébranlable. Malheureusement il porta toutes les vertus des héros à un excès où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés. Voltaire a écrit la vie de cet homme extraordinaire: son ouvrage est un des meilleurs morceaux d'histoire que nous ayons dans notre langue, et présente une des plus utiles leçons que l'on puisse donner aux princes. F.

A. DORIA.

N. pinx.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

ANDRÉ DORIA.

Céva Doria, noble génois, était co-seigneur d'Oneille, petite ville de la république de Gènes à laquelle ses ayeux avaient rendu de très-grands services : André, fils de Céva, y naquit en 1468, étudia sous les maîtres les plus habiles, et décela, de bonne heure, le goût qu'il avait pour la guerre : il servit d'abord dans les gardes de sa Sainteté, obtint une compagnie de cuirassiers au service du roi d'Arragon, et commanda une partie des troupes qu'Alfonse II envoya contre Ludovic Sforce. Après avoir été à Jérusalem, pour y visiter les saints lieux, il revint en Italie, et eut la gloire de défendre la citadelle de la Rocca Guillemma contre Gonsalve de Cordoue.

A cette époque, le pape Jules II, les Vénitiens et le roi d'Espagne se liguèrent contre les Français, et fournirent des secours à Jean Frégose qui se fit proclamer Doge de Gènes. Parvenu à cette dignité, il se hâta de rétablir la marine, et jeta les yeux sur Doria qui, l'an 1513, fut nommé capitaine général des galères de la république. En vain, il représenta que jamais il n'avait servi sur mer; on lui répondit que rien n'était au dessus d'un homme tel que lui; et, contraint d'accepter, il marcha d'abord contre les pirates africains qui infestaient la Méditerranée. Il en triompha, et

devint amiral de Clément VII auquel il fut attaché jusques à la prise de Rome par le connétable de Bourbon, en 1527.

Alors, Doria se rendit dans sa patrie avec douze galères qui étaient à lui; mécontent des troubles dont elle était agitée, il embrassa le parti de François I qui était en guerre avec les Impériaux; mais deux fois il eut à se plaindre de ce monarque, ou plutôt de ses ministres, et, fatigué de leurs persécutions, il céda aux instances de Charles-Quint qui, depuis longtemps, desirait se l'attacher: le marquisat de Tursi, l'ordre de la toison d'or, et l'investiture de la principauté de Melphi furent les premiers bienfaits de l'Empereur; Doria voulait les mériter avant de les recevoir; il en trouva l'occasion, et, en 1528, il ravit aux Français la domination de Gènes dont la république lui offrit la souveraineté: Doria s'en défendit, et les Génois reconnaissans lui érigèrent une statue, le nommèrent le libérateur, le génie tutélaire de leur pays. François I, dans une entrevue qu'il eut avec Charles-Quint ne put s'empêcher de témoigner le regret d'avoir perdu Doria auquel il tendit la main.

En 1533, ce brave général fit voile vers les côtes de la Grèce où il enleva aux Turcs les villes de Patras, de Tunis, ainsi que le fort de la Goulette; ce fut contre son aveu que l'on tenta l'expédition d'Alger dans laquelle il perdit onze galères des

vingt-deux qui lui appartenaient : il ne fut pas plus heureux à la rencontre de la Prévéze, et les historiens n'ont rien dit de positif sur le reproche qu'on lui a fait d'avoir laissé échapper la victoire qu'il pouvait remporter sur Barbe-Rousse, commandant des troupes du Grand Seigneur. On prétend que Doria et ce Commandant étaient convenus secrètement d'éviter un combat décisif, afin de prolonger une guerre qui, en les rendant nécessaires, leur procurerait les moyens d'augmenter leur fortune. Brantome dit que tout le public parla de cet accord entre les deux généraux, mais les preuves n'en ont pas été acquises.

Lors de la paix que le roi de France conclut avec l'Empereur en 1544, Doria revint à Gènes et manqua d'y périr sous le poignard des partisans du comte de Fiesque qui, par son rang et ses grands biens, crut avoir des droits au gouvernement : pour y parvenir, il fallait se défaire de Doria ; sa mort fut jurée ; et, la nuit où la conspiration éclata, le respectable vieillard, se vit contraint de s'arracher de son lit, malgré la goutte qui l'y retenait, et de se sauver à quinze milles de sa patrie. La conspiration échoua par la mort de Fiesque qui se noya, et les plus mutins eurent la tête tranchée. Quelque temps après, on infligea le même châtiment à Jules Cibo qui, soldé par les amis de la France, s'était flatté d'être plus heureux que Fiesque.

Pour résister aux entreprises qu'on pouvait faire

contre leur liberté, les Génois résolurent d'élever une citadelle qui, remplie de troupes, défendrait à la fois les citoyens et Doria, leur appui; mais ce grand homme ne le permit pas. « A Dieu ne plaise, « leur dit-il, que pour conserver mes jours, on « prépare l'esclavage à ma patrie: la citadelle que « l'on propose de construire servirait un jour à l'as- « servir. » Malgré son grand âge, Doria se remit en mer où les ennemis des chrétiens éprouvèrent encore plus d'une fois ce que peut la valeur quand elle est secondée par le génie.

Cependant, Doria sentit qu'il avait besoin de repos, et rentra dans sa patrie qui le perdit en 1560, âgé de 93 ans. Généralement aimé, il fut généralement regretté; et le jour où il expira, on entendit crier dans tous les quartiers de la ville: « *André* « *Doria est mort, la république n'a plus d'appui.* »

Doria avait la taille avantageuse, la physionomie agréable, les yeux vifs et la mémoire si heureuse qu'il n'oubliait rien de ce qu'il avait lu. Libéral et bienfaisant, il assistait les malheureux, remplissait scrupuleusement tous les devoirs de la religion, détestait les flatteurs, ne parlait jamais de lui, et se plaisait à vanter les belles actions des autres. Enfin, a dit un Historien, la nature avait produit Doria pour être un héros, et pour servir de modèle aux autres hommes.

P.

BOERHAAVE.

Wandelaar del.t *Landon direx.t*

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

BOERHAAVE.

Herman Boerhaave naquit, en 1668, à Voorhout, près de Leyde. Son enfance ne fit présager, par aucun événement singulier, sa grande célébrité. Son père, qui fut son premier instituteur, bornait toute son ambition à en faire un ministre de village. Boerhaave, à l'âge de 15 ans, perdit ce père respectable, et se trouva déja assez instruit pour vivre, à Leyde, en donnant des leçons de mathématiques. Il suivit, en même temps, sa propre instruction avec beaucoup de soin, embrassa un grand nombre d'objets dans ses études, et, tandis qu'il s'occupait des mathématiques par besoin, il cultivait la théologie par état, la médecine par curiosité, et toutes les parties des connaissances humaines par une suite de l'activité et du goût qui l'entraînaient vers la recherche de tous les genres de vérités. Un événement assez singulier le détermina à renoncer à l'état ecclésiastique. Voyageant dans une barque, il entendit, avec quelque impatience, un inconnu, plus orthodoxe qu'instruit, attaquer assez mal-adroitement le Système de Spinosa. — Avez-vous lu les ouvrages que vous attaquez, dit Boerhaave avec un peu d'aigreur? Le Raisonneur fut obligé d'avouer que

non ; mais, en arrivant à Leyde, il trouva le moyen de faire croire que Boerhaave était un ardent défenseur de Spinosa.

Dès ce moment, Boerhaave ne voulut plus être théologien qu'autant qu'il le fallait pour être chrétien, et se consacra tout entier à la médecine. Il fut nommé professeur en 1709, et rappela, par ses succès, la gloire et l'influence de ces anciennes écoles de la Grèce, où la réputation des philosophes les plus célèbres attirait un si grand concours d'élèves de tous les âges. La réputation de Boerhaave n'eut pas moins d'étendue, et la foule des étrangers qu'elle attira à Leyde, pendant plusieurs années, fut si grande, que l'on peut dire du savant professeur qu'il illustrait et qu'il enrichissait à la fois sa patrie. Presque tous les médecins les plus célèbres du nord de l'Europe, pendant le dix-huitième siécle, ont été ses élèves, et se glorifièrent d'avoir été formés dans l'université de Leyde, jusqu'à l'époque où quelques-uns de ces mêmes disciples illustrèrent les universités de Gottingen et d'Edimbourg.

Souvent aussi des médecins, déja connus et très-instruits, se placèrent dans la foule des élèves de Boerhaave. Tel fut Ribério Sanches qui, reçu docteur depuis quelque temps, passa trois années auprès de Boerhaave comme un

simple élève. Instruit de ce trait de modestie, et flatté sans doute d'un pareil hommage, Boerhaave força le docteur, qui s'était fait son élève, à reprendre les honoraires qu'il lui avait payés. Il le combla en outre de témoignages de considération et de bienveillance.

Boerhaave enseignait par goût, avec le desir bien marqué et bien sincère de répandre et de faire aimer la vertu. Il s'attachait à ses élèves, et souvent il cherchait à reconnaître, à deviner du moins leur genre de mérite et leurs dispositions, par leurs habitudes extérieures et leur physionomie.

On cite à se sujet l'anecdote suivante qui fut la cause de la fortune de Tronchin. Tronchin étant encore très-jeune se présenta aux leçons de Boerhaave, avec une recherche de parure qui faisait ressortir sa beauté naturelle. Boerhaave remarqua cette élégance, mais il en tira un fâcheux présage, et dit assez librement que ce joli homme, coiffé et vêtu avec tant de soin, deviendrait difficilement un docteur célèbre : ce jugement du maître fut rapporté à Tronchin qui reparut le lendemain aux leçons, avec les cheveux coupés et un costume d'une simplicité très-philosophique. Le trait plut à Boerhaave qui, dans la suite, accorda une protection signalée à Tronchin.

Boerhaave fut à la fois un médecin savant et philosophe, et l'un des praticiens les plus habiles, l'on pourrait dire les plus riches, puisqu'il laissa un héritage d'au moins quatre millions.

Boerhaave n'était pas le médecin de Leyde, mais le médecin de l'Europe, et, pour ainsi dire, du monde entier, puisque sa grande réputation a pénétré chez tous les peuples qui ont quelque civilisation. Rien n'égalait sa sagacité et son discernement dans la pratique de son art. Ayant été atteint de la peste, il en fut guéri par les effets salutaires du traitement qu'il avait employé pour secourir ses concitoyens, et dont il avait lui-même tracé le plan à ses médecins, au commencement de sa maladie. Nul médecin n'a mieux connu que lui le pouvoir des réactions morales, qu'il a souvent employé comme un moyen de guérison. Appelé un jour dans la ville de Harlem, pour traiter, dans un hôpital, des enfans attaqués de convulsions qui paraissaient épidémiques, il déclare que les malades pour lesquels on le consulte sont de petits imposteurs, et les fait environner de l'appareil formidable du supplice qui leur sera infligé, s'ils recommencent leurs scandaleuses gesticulations. Ce moyen eut le succès prévu, et les effets salutaires d'une crainte vive et soutenue sur des

constitutions mobiles firent cesser cette affection spasmodique, qui pouvait prendre le caractère d'une véritable épilepsie.

Boerhaave mourut d'une maladie de cœur qui se développa par degrés, et qui le fit périr dans des angoisses auxquelles il opposa constamment le courage et la résignation.

Galien est de tous les médecins anciens celui auquel l'illustre professeur de Leyde a le plus ressemblé. Tous deux, également en état de contribuer aux progrès de la médecine, recommandèrent, avec une sorte d'enthousiasme, l'étude des ouvrages d'Hippocrate ; tous deux cultivèrent avec succès presque toutes les connaissances de leur temps, et en firent à la médecine des applications qui ne furent pas heureuses, et qui doivent peut-être servir de leçons à la postérité. Boerhaave a du reste beaucoup avancé plusieurs parties de la philosophie naturelle, principalement la chimie, qu'il rangea, le premier, sous les lois générales de la physique, dont les alchimistes la prétendaient indépendante.

Les principaux ouvrages de Boerhaave sont ses *Instituts de Médecine*, ses *Aphorismes*, un *petit Traité de la Peste*, des *Elémens de Chimie*, et un grand nombre de Consultations et de Discours académiques. Il dédia l'édition de 1713

de ses *Instituts* à son beau-père Drolenvaux, pour le remercier de s'être privé, en sa faveur, de sa fille unique. C'était, dit Fontenelle, trois ans après le mariage que venait ce remercîment, et que Boerhaave faisait ainsi publiquement une déclaration d'amour à sa femme.

M. S.

TABLE

De la huitième livraison.

Avis au Relieur.

Ce feuillet doit être supprimé, en faisant brocher ou relier le volume.

---

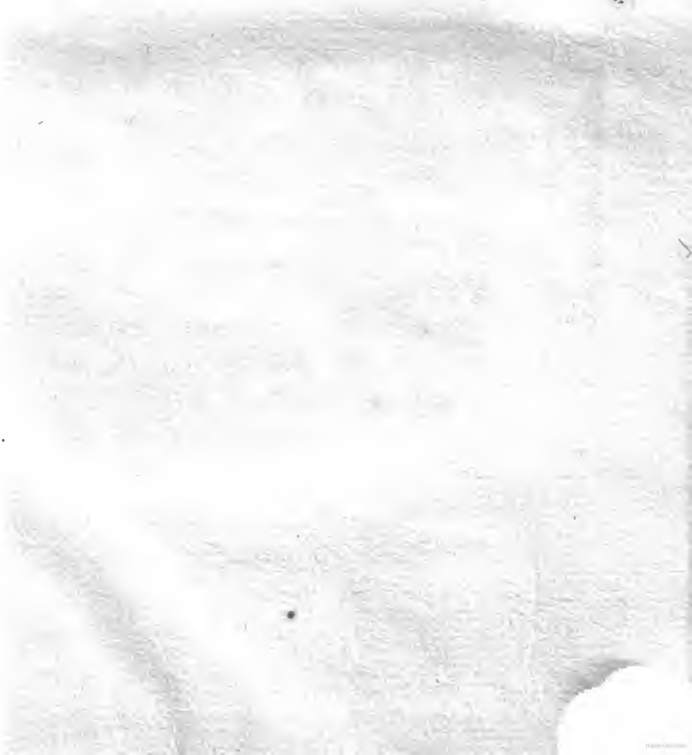
1. Le Cardinal de Richelieu.
2. Holbein.
3. Alfred le Grand.
4. Côme de Médicis.
5. Américo-Vespuce.
6. Scamozzi.
7. Grotius.
8. Beaumarchais.
9. Mazaniello.
10. J. Sobieski.
11. Christophe Colomb.
12. Euler.
13. Sacchini.
14. Richard III.
15. Anne de Russie.
16. Haller.

17. Richard Cœur de Lion.
18. Jean Hus.
19. Ziska.
20. Christine.
21. Vondel.
22. Don Sébastien.
23. Frobisher.
24. Daun.
25. Guillaume le Conquérant.
26. Jean de Bragance.
27. Jean Bernoulli.
28. Ruyter.
29. Le Cardinal Mazarin.
30. Mélanchton.
31. Baccio Bandinelli.
32. Gustave Vasa.
33. Pescaire.
34. Charles XII.
35. André Doria.
36. Boerhaave.

ERRATUM.

Notice d'Edelinck, page 1, lignes 9 et 13; au lieu d'*Audran*, lis. *Edelinck*.

91
1985



233.
3.
14.